



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

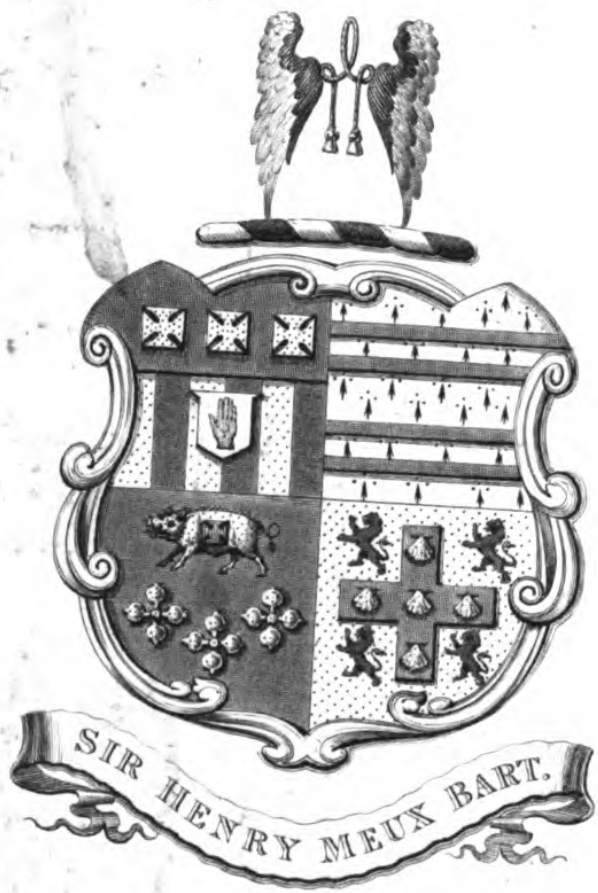
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







Vet. Fr. III A. 661

57, 58

M. DUPONT,

OU

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE.

—•••—
IMPRIMERIE DE JUDENNE,
Rue Rempart-des-Moines, 19.

M. DUPONT,

OU

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE,

PAR CH. PAUL DE KOCK.

Qui primus caram juveni, carumque puellæ
Eripuit juvenem, ferreus ille fuit.

TIBULLE.

TOME PREMIER.



Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN ET COMPAGNIE.

—
1838.



TAYLOR INSTI:

- 7 JUL 1969

OF OXFORD

LIBRARY

M. DUPONT,

OU

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE.

CHAPITRE PREMIER.

La famille Moutonnet. — Portraits bourgeois.

C'était un dimanche : on dansait au bois de Romainville, sur la place qui est devant la maison du garde. Probablement on dansait aussi ailleurs, parce qu'il faisait beau, que les promenades avaient été très-fréquentées à la ville et à la campagne, et que les jours de repos il est d'usage de se fatiguer beaucoup.

Mais ne nous occupons que du bal champêtre de Romainville. Un violon, une clarinette et un gros tambour faisaient sauter les habitants de l'endroit, et même ceux de Belleville, de Ménil-Montant, de Noisy-le-Sec et des environs, accourus au bal de Romainville, qui a la préférence sur les autres, grâce à l'harmonie de son orchestre, à l'amabilité du garde, qui est aussi traiteur, et au voisinage du bois, qui ne gâte jamais rien.

Les cotillons sautaient, les jambes se tremoussaient, les fichus s'élevaient et les figures soufflaient. Les beaux danseurs suaient et se démenaient, en donnant, par-ci par-là, des coups de pied à leurs voisins; mais le plaisir de la danse empêchait de les sentir. Pour bien danser au village, il faut sauter beaucoup et long-temps; et un zéphire de salon ferait une triste figure à un bal villageois, où l'on ne se contente pas de marcher, de se donner des grâces et de faire des mines.

Les jeunes paysannes avaient mis le joli déshabillé, le bonnet à dentelles; quelques-unes avaient même le tablier de soie, ce qui est

autant pour elles qu'un cachemire français pour une bourgeoise, ou un cachemire des Indes pour une femme entretenue.

Le plaisir brillait sur tous les visages. Celles qui dansaient en prenaient de toutes leurs forces; celles qui regardaient s'en promettaient pour la contre-danse suivante, et jouissaient déjà en espérance. On est si heureux, dans la jeunesse, avec une clarinette, un violon et un tambourin... quand on aime la danse, cependant.

Quelques habitants de Paris se mêlaient aussi aux paysans. Les petites ouvrières, venues en promenade avec leurs bons amis, ne dédaignaient point le bal villageois. Quelques grosses mamans, assises toute la semaine dans leur comptoir, pinçaient et agaçaient leurs époux, pour tâcher de les décider à faire au moins une figure. Ces messieurs, après s'être bien fait prier, finissaient par se rendre, et, une fois en train, on ne pouvait plus les arrêter. Les commis-marchands tournaient autour du bal en cherchant les plus jolis minois, et les vieux libertins de Paris se promenaient à

pas de loup dans le bois, en y cherchant autre chose.

A une assez grande distance du bal, vers le milieu du bois, dans un fond formant l'amphithéâtre, une société nombreuse est assise sur le gazon, ou plutôt sur le sable; les serviettes sont étalées sur le terrain et couvertes de pâtés, de viandes froides et de fruits. Les bouteilles sont placées au frais, les verres s'emplissent et se vident rapidement; les mets sont fêtés; l'appétit, le grand air, font trouver tout excellent. On se forme des assiettes avec du papier; on se jette à la volée des morceaux de pâté, de saucisson; on mange, on boit, on chante, on rit, on se fait des niches; c'est à qui fera le plus de plaisanteries. Il est convenu qu'à la campagne tout est permis; et la société bourgeoise qui est rassemblée au bois de Romainville paraît bien pénétrée de cet usage.

Un gros papa, d'une cinquantaine d'années, tâche de découper un dindon, et n'en peut venir à bout. Une petite femme bien rouge, bien grasse, bien ronde, s'empresse de saisir

une cuisse de volaille ; elle tire d'un côté , le gros papa tire de l'autre , la cuisse se détache enfin , et la dame est renversée sur l'herbe , tandis que le monsieur roule d'un autre côté avec le restant de la bête. Les éclats de rire redoublent , et M. Moutonnet , c'est le nom du gros papa , se remet à sa place , en déclarant qu'il ne se chargera plus de rien découper.

« Je savais bien que vous ne pourriez pas » vous en tirer , » dit aussitôt une grande femme sèche , dont le ton est d'accord avec la mine pincée et revêche , et qui , assise en face du vieux monsieur , n'avait pas vu , sans en être piquée , la petite dame venir à l'aide de M. Moutonnet. « Depuis vingt ans que nous » sommes mariés , avez-vous jamais rien dé- » coupé chez vous ?..... — Non , ma femme , » c'est vrai , » répond le gros papa , d'un ton soumis et cherchant par un sourire à calmer sa chère moitié. — « Vous ne savez pas servir » des épinards , et vous voulez découper une » grosse pièce !... — Ma femme , à la campa- » gne... — Monsieur , à la campagne comme » à la ville , il ne faut pas se mêler des choses

» auxquelles on n'entend rien. — Vous savez
» bien, madame Moutonnet, que je ne me mêle
» ordinairement de rien ; mais aujourd'hui...
» — Aujourd'hui, vous auriez dû faire comme
» tous les jours. — Ah ! ma chère amie, vous
» oubliez que c'est la Saint-Eustache !...

» — Oui, oui, c'est la Saint-Eustache, »
répète toute la société ; et les verres s'emplissent
et se choquent de nouveau.

« A la santé d'Eustache ! vive Eustache !...
» — A la vôtre, messieurs et mesdames, »
répond gracieusement M. Moutonnet ; « à la
» tienne, ma toute bonne. »

C'est à sa femme que M. Moutonnet s'adresse
en ce moment ; celle-ci tâche de prendre un
air aimable et daigne approcher son verre de ce-
lui de M. Eustache Moutonnet, dont vous voyez
qu'on célèbre la fête au bois de Romainville.

M. Eustache Moutonnet est un riche passe-
mentier de la rue Saint-Martin. C'est un homme
très-estimé dans le commerce, car il n'a jamais
laissé protester un de ses effets, ni manqué à
ses engagements. Depuis trente ans qu'il est
établi, il s'occupe régulièrement de ses affaires

depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir. C'est lui qui tient son grand-livre et son journal ; madame Moutonnet se charge de la correspondance, et traite elle-même les négociations. Le détail de la boutique et de la caisse est confié à un vieux commis et à mademoiselle Eugénie Moutonnet, avec qui nous ferons tout à l'heure connaissance.

M. Moutonnet n'a pas, comme vous avez déjà pu le voir, l'habitude de commander chez lui ; c'est sa femme qui agit, ordonne, dispose et règle tout. Quand elle est de bonne humeur (ce qui est rare), elle permet à son mari d'aller prendre sa demi-tasse, à condition que ce sera au café qui fait le coin de la rue Mauconseil, parce qu'on y donne de très-gros morceaux de sucre, et que M. Moutonnet en rapporte toujours trois à sa femme.

Le dimanche on dîne un peu plus tôt, afin d'avoir le temps de se promener le soir aux Tuileries ou au Jardin turc. Les parties de campagne sont fort rares, et n'ont lieu que dans les cas extraordinaires, comme la fête de M. ou M^{me} Moutonnet.

Cette vie régulière n'empêche pas le gros passementier de se trouver le plus heureux des hommes ; tant il est vrai que ce qui causerait l'ennui de l'un fait le bonheur de l'autre. M. Moutonnet était né avec des goûts simples, paisibles ; il avait besoin d'être mené, conduit comme un enfant..... Que cela ne vous fasse point hausser les épaules, vous, messieurs, si fiers de vos droits, si pleins de votre mérite ! qui croyez être toujours maîtres de vos actions ; vous cédez journellement à vos passions ; elles vous maîtrisent, vous entraînent et vous conduisent quelquefois fort mal. M. Moutonnet ne craint pas cela : il n'a point de passions ; il ne connaît que son commerce et l'obéissance aux ordres de son épouse ; il trouve que l'on peut vivre très-heureux sans savoir découper une volaille, et en se laissant mener par sa femme.

Madame Moutonnet a passé la quarantaine, mais il est convenu qu'elle n'aura jamais que trente-six ans. Elle n'a pas été jolie, mais elle est grande, et son mari est persuadé qu'il a une superbe femme. Elle n'est point coquette,

mais elle pense l'emporter sur toutes les autres en esprit et en beauté; elle n'a jamais été amoureuse de son mari, mais s'il lui faisait une infidélité, elle lui arracherait les yeux. Madame Moutonnet est, comme vous le voyez, excessivement jalouse de ses droits.

Une fille est l'unique fruit de l'hymen de M. Eustache Moutonnet avec mademoiselle Barbe Désormeaux. Cette jeune personne a maintenant dix-huit ans, mais ne tient ni de son père ni de sa mère : de qui tient-elle donc ? Je serais bien embarrassé pour vous le dire.... Et ne voyons-nous pas tous les jours des choses qui passent notre faible conception ? Pourquoi le fils d'un imbécile a-t-il de l'esprit ? pourquoi des époux si jolis font-ils des enfants si laids ? pourquoi, ayant tous des yeux, une bouche, un front, et le nez au milieu du visage, ne trouve-t-on pas deux figures exactement ressemblantes ? pourquoi ce qui est beauté à Paris, est-il laideur à Pékin ? pourquoi crie-t-on en venant au monde, puisqu'on crie aussi en sortant ? pourquoi la vertu est-elle plus rare que le vice ? pourquoi le mal est-il plus com-

mûn que le bien ? pourquoi pleure-t-on de joie et de colère ? pourquoi voit-on la sottise en carrosse et le mérite à pied ? Pourquoi ?.. pourquoi ?... cela nous mènerait trop loin , et nous n'en serions pas plus avancés : revenons à mademoiselle Eugénie Moutonnet.

Elle a dix-huit ans , cômme je vous l'ai déjà dit ; à dix-huit ans , les demoiselles de Paris sont ordinairement très-avancées en tout. Mais Eugénie a été élevée sévèrement , et , quoique douée d'une certaine force d'ame , elle est timide , docile , soumise , et ne se permet jamais une observation devant ses parents. Elle a de l'esprit , de la grâce , de la sensibilité ; mais elle ignore tous les dons qu'elle a reçus de la nature ; ses sentiments sont encore concentrés au fond de son cœur. Elle n'est point coquette , ou du moins elle ose à peine céder à ce penchant , si naturel chez les femmes , qui les porte à chercher à plaire et à paraître jolies. Mais Eugénie n'a pas besoin d'employer ces petits manéges , si nécessaires à beaucoup d'autres , ni d'avoir à chaque instant recours à son miroir. Elle est bien faite et elle est jolie ; ses

yeux sont doux et expressifs, sa voix tendre et agréable, son front est ombragé par des cheveux bien noirs, sa bouche garnie de dents bien blanches; enfin elle a ce je ne sais quoi qui plaît, qui charme au premier coup-d'œil, et que ne possèdent pas toujours des beautés plus parfaites, des traits plus réguliers.

Nous connaissons maintenant toute la famille Moutonnet; pendant que nous sommes en train, faisons aussi connaissance avec le reste de la société réunie au bois de Romainville pour fêter la Saint-Eustache.

La petite dame, qui est venue avec tant d'empressement au secours de M. Moutonnet, est la femme d'un grand monsieur que l'on appelle Bernard, et qui est tabletier dans la rue Saint-Denis. M. Bernard fait l'aimable, le folâtre; il rit, badine, fait des plaisanteries, des calembours même; c'est le bel-esprit de la société.

Sa femme a été bien, elle veut l'être toujours. Elle se serre la taille de manière à s'étouffer, et met une heure à se chausser, parce qu'elle veut absolument avoir un petit pied.



Sa figure est un peu trop rouge ; mais ses yeux sont très-vifs , et elle tâche de les rendre continuellement malins.

Madame Bernard a une grande fille de quinze ans qu'elle habille encore comme si elle n'en avait que huit, afin de lui conserver l'air d'un enfant. On lui donne même encore des poupées , et la jeune fille n'appelle sa mère que ma petite maman.

Auprès de madame Bernard est assis un jeune homme de dix-huit ans, qui a l'air aussi timide qu'Eugénie et qui rougit toutes les fois qu'on lui adresse la parole , quoiqu'il soit depuis six mois dans le commerce ; c'est le fils d'un associé de M. Bernard , et madame la tabletière s'est chargée de le former et de le pousser dans le monde.

Un personnage de quarante ans, ayant de ces figures bêtes que l'on juge au premier coup-d'œil , est assis près d'Eugénie. M. Dupont (c'est son nom), est un riche épicier de la rue aux Ours. Il porte de la poudre et une queue, parce qu'il trouve que cela lui va bien, et que son perruquier lui a dit que cela deve-

naît très-distingué. Son habit bleu de ciel et son gilet jonquille lui donnent quelque chose de niais qui s'accorde parfaitement avec l'expression étonnée de ses yeux, à fleur de tête; il caresse avec complaisance deux chaînes de montre qui se balancent sur sa culotte de nan-kin, et s'écoute parler toutes les fois qu'il dit un mot, il se croit séduisant et plein d'esprit, il a la suffisance de la sottise appuyée par la richesse; enfin il est garçon, ce qui lui donne beaucoup de considération dans toutes les maisons où il y a des filles à marier.

M. et M^{me} Gérard, parfumeurs de la rue Saint-Martin, sont venus se joindre à la réunion. Le parfumeur fait le beau fils et a, dans son quartier, la réputation d'un terrible séducteur, quoiqu'il soit laid, mal bâti et louche; mais il croit corriger tout cela en se couvrant d'odeurs et de parfums; aussi le sent-on un quart d'heure avant de le voir.

Sa femme est jeune et gentille, elle s'est mariée à quinze ans et a un garçon de neuf ans dont elle paraît la sœur. Le petit Gérard crie, saute, casse les verres et les bouteilles,

et fait presque autant de bruit à lui seul que toute la société. « C'est un petit lion, dit » M. Gérard, je me reconnais à son âge, on » ne s'entendait pas quelque part quand j'y » étais!..... aussi on me trouvait charmant. » Mon fils sera tout mon portrait. »

La sœur de M. Gérard, vieille demoiselle de quarante-cinq ans, qui jure à chaque instant qu'elle n'a jamais voulu se marier, et soupire toutes les fois que M. Dupont la regarde, est placée auprès de M. Moutonnet.

Le vieux commis du passementier, M. Bidois, qui attend pour parler que madame Moutonnet le lui ait permis, et se verse à boire toutes les fois qu'on ne le regarde pas, est placé à côté de mademoiselle Cécile Gérard, qui, quoiqu'elle jure à tous moments qu'elle ne veut pas se marier, parce qu'elle déteste les hommes, est de fort mauvaise humeur de voir le vieux Bidois assis près d'elle, et fait observer que madame Bernard accapare tous les jeunes gens.

Enfin, un jeune homme de vingt ans à peu près, grand, bien fait, d'une jolie figure, et

dont la physionomie spirituelle annonce qu'il n'est pas né pour mesurer éternellement du calicot, est assis à la droite d'Eugénie.

Ce jeune homme, que l'on appelle Adolphe, est commis dans un magasin de nouveautés où se fournit habituellement madame Moutonnet, et comme il lui fait toujours bonne mesure, cela lui a valu l'honneur d'être invité à la Saint-Eustache.

Nous connaissons maintenant toute la société réunie pour célébrer la fête de M. Moutonnet.

CHAPITRE II.

Détails domestiques, intérieur de ménage.

La Saint-Eustache était une époque bien impatiemment attendue dans la maison du passementier. Ce jour-là tout était en mouvement chez M. Moutonnet ; sa femme même permettait que l'on prît un air joyeux. Eugénie apprenait une chanson nouvelle, qu'elle chantait à son cher père en lui offrant ou une bourse qu'elle avait brodée, ou un rond de serviette, ou une tabatière : et le bon Moutonnet ne recevait jamais le petit cadeau de sa fille sans que de douces larmes ne vinssent humecter ses paupières.

Madame Moutonnet faisait aussi un présent à son époux ; mais comme l'ordre et l'économie

dirigeaient toutes ses actions, son offrande consistait ordinairement en paires de bas, mouchoirs ou gilets. Quel que fût le cadeau, M. Moutonnet était ravi, enchanté; sa femme ne lui aurait offert qu'une prise de tabac, qu'il aurait témoigné le même ravissement. Le bon homme avait ses raisons pour paraître toujours content.

M. Bidois ne donnait rien, il réservait ses petites économies pour la Sainte-Barbe, patronne de madame Moutonnet; le vieux commis était courtisan, car, tout en complimentant Eustache, il avait encore l'adresse de parler des qualités et des grâces de madame Moutonnet.

Pour le récompenser, on l'emmenait à la campagne, et c'était lui qui était chargé de porter deux énormes paniers remplis de provisions, parce que madame Moutonnet, ne voulant pas laisser sa maison déserte depuis qu'on avait volé dans le quartier, ne permettait plus à sa bonne de les accompagner. Cela désolait le pauvre Bidois, qui gémissait et suait à grosses gouttes tout le long du chemin,

ployant sous le poids des énormes paniers, n'osant se permettre aucune plainte et tâchant même de paraître alerte et fringant toutes les fois que madame Moutonnet regardait de son côté.

La veille du grand jour, madame Moutonnet, qui se chargeait d'inviter les personnes qui lui convenaient, et daignait ensuite faire part à son mari de ce qu'elle avait fait, arrêta son époux à la fin du dîner, au moment où ployant avec soin sa serviette, le cher homme va retourner à son grand-livre.

« Monsieur Moutonnet, c'est demain la Saint-Eustache, » dit madame Moutonnet en se donnant un air presque aimable. — « Bah ! en vérité, » répond le passementier en tâchant de paraître étonné, quoique depuis huit jours il regardât tous les matins à son baromètre pour s'assurer s'il ferait beau temps le jour de sa fête.

« Est-ce que nous tenons le vingt ? — Oui, » monsieur, puisque c'est aujourd'hui le dix-neuf septembre. — C'est juste, ma femme. » — Je n'oublie jamais ces époques-là, moi, » monsieur..... — Vous êtes bien bonne,

» madame Moutonnet, vous savez que je n'ou-
 » blie point non plus la Sainte-Barbe... Mon
 » cœur... — Il n'est pas question de la Saint-
 » Barbe, monsieur, mais de la Saint-Eustache
 » que nous célébrerons demain. — C'est juste,
 » ma femme. — J'ai arrangé une partie de
 » campagne... au bois de Romainville; cela
 » vous convient-il, monsieur? — Comment
 » donc, ma chère amie? si cela me convient!
 » cela me ravit! au bois de Romainville! je l'ai
 » toujours beaucoup aimé; vous le savez.....
 » *Ce bois charmant pour les amants.*

» — Il n'est pas question d'amants, monsieur
 » Moutonnet, vous êtes toujours d'une folie!...
 » — Ma femme, c'est la Saint-Eustache qui
 » fait son effet. — Taisez-vous donc, mon-
 » sieur... »

En un regard sévère fait comprendre à M. Moutonnet que sa fille est assise près de là, et qu'elle peut l'entendre; le cher homme se tait et sa femme continue :

« J'ai invité beaucoup de monde pour de-
 » main; j'ai tâché de bien choisir dans nos
 » connaissances.... je crois que vous serez

» satisfait de mon choix... — Ma femme, vous
» savez que je le suis toujours. — Laissez-moi
» donc parler, M. Moutonnet, si vous m'inter-
» rompez à chaque instant, nous n'en finirons
» pas... — C'est juste, ma femme. — Voici
» comment sera composée notre société....
» Nous trois d'abord et M. Bidois;... je n'em-
» mène point Jeanneton, je ne veux pas lais-
» ser la maison seule, je ne serais pas tran-
» quille! M. Bidois portera les paniers, vous
» savez d'ailleurs que cela l'amuse. — Oui,
» madame, » dit le vieux commis en s'effor-
çant de sourire, pour dissimuler la grimace
qu'il a faite au mot de paniers.

« — Je vous préviens, monsieur Bidois,
» qu'ils seront peut-être un peu lourds de-
» main, car nous serons beaucoup de monde,
» et, excepté le pain et le vin que nous pren-
» drons chez le garde, je fais tout porter;....
» mais vous êtes fort, vous êtes alerte. — Et
» puis je pourrai le relayer quelquefois, dit
» M. Moutonnet. — Non pas, non pas, mon-
» sieur; je n'entends pas cela : je ne veux
» point que pour votre fête vous vous fatigüiez

» dès le matin, vous ne seriez plus bon à rien
» le soir. — C'est juste, ma femme. — Reve-
» nons à notre monde : nous aurons M. et
» M^{me} Bernard, leur fille Mimi, et leur petit
» commis Estève. M. Bernard est fort aimable,
» il est plein d'esprit, de gaité, quand il est
» quelque part, il met tout en train, et c'est
» ce qu'il nous faut; car s'il n'y avait que vous,
» monsieur Moutonnet, pour amuser une so-
» ciété... — Mais, ma femme, il me semble...
» — Chut! je poursuis : madame Bernard est
» loin d'avoir l'esprit de son mari, quoiqu'elle
» ait beaucoup de prétentions et veuille sans
» cesse placer son mot;... enfin chacun a ses
» défauts dans ce monde, et s'il fallait ne voir
» que des gens parfaits, on resterait seul chez
» soi. J'avoue que cela me fait de la peine de
» voir combien madame Bernard se serre pour
» paraître mince;... aussi elle peut à peine
» respirer;... en vérité, j'étouffe pour elle....
» Quelle folie... à trente-huitans... au moins!..
» d'ailleurs elle n'a jamais été bien faite, et sa
» fille, qui a quinze ans, et que l'on fait
» encore jouer à la poupée, cette grande Mimi

» devrait être au comptoir depuis trois ans!
» Mais enfin la mère le veut ainsi...

» — Il est vrai que cela est bien ridi-
» cule, ... » murmure le vieux Bidois tout en
taillant sa plume et sans lever les yeux de des-
sus son canif. Madame Moutonnet lui jette
un regard approbateur, et poursuit son dis-
cours.

« Bidois a bien raison, ... cela n'a pas le
» sens commun, et la manière dont madame
» Bernard élève sa fille.... Mais silence : tout
» ce dont je vous prie, monsieur Moutonnet,
» c'est de ne point vous écarter de la société
» avec madame Bernard sous prétexte de cher-
» cher des fraises... cela me déplaît, vous
» entendez... — Ma femme, je ne savais pas
» que... — Vous le savez maintenant, mon-
» sieur. — D'ailleurs il n'y a point de fraises
» au bois de Romainville. — Quand même il
» y en aurait, monsieur, je vous défends d'en
» aller chercher avec elle ; d'ailleurs elle aura
» son commis, ce petit Estève que j'ai été
» obligé d'inviter, puisqu'ils le mènent par-
» tout avec eux. Vraiment, si on était mé-

» chant, cela ferait penser des choses... Vous
» riez, Bidois?... »

En effet, Bidois affectait de rire avec malice, pendant que madame Moutonnet parlait du petit commis de la tabletière, et cela lui valut un second coup-d'œil d'approbation.

« Voilà donc déjà quatre personnes d'une
» seule maison. J'ai invité aussi nos bons voi-
» sins de la rue Saint-Martin, M. et M^{me} Gé-
» rard, leur fils, et leur sœur mademoiselle
» Cécile Gérard; au moins ces gens-là ont le
» bon ton, les bonnes manières. M. Gérard
» est d'une galanterie... d'une attention au-
» près des dames.... — C'est dommage qu'il
» sentetoujours si fort, dit à demi-voix M. Mou-
» tonnet. — Comment, monsieur, il sent fort?
» mais dites donc qu'il embaume, qu'il par-
» fume tous les endroits où il s'arrête... C'est
» un sultan ambulante, il faut avoir l'odorat
» bien commun pour ne pas être enivré de ces
» odeurs-là... — Cela porte à la tête, madame
» Moutonnet... — Eh! mon Dieu, monsieur, où
» voulez-vous donc que cela porte?... N'allez-
» vous pas faire le nerveux.... vous me faites

» pitié. — Ma femme, je ne dis pas... — Eh
» bien alors, taisez-vous, monsieur, et tenez-
» vous-en à votre eau de lavande... vous n'ê-
» tes pas digne de respirer la pommade super-
» fine de M. Gérard... »

Ici, Bidois prit une prise de tabac qu'il savoura pendant cinq minutes, en ayant l'air de se croire dans la boutique du parfumeur.

« Nous aurons donc la famille Gérard, continue madame Moutonnet, après avoir regardé Bidois qui respirait en idée la pommade superfine. Madame Gérard est un peu folle, un peu étourdie, mais du moins elle est jeune, on peut lui passer cela. Mademoiselle Cécile, leur sœur, est une fille fort sensée, fort raisonnable ; je suis vraiment fâchée qu'elle ne trouve point à se marier ; car, malgré sa prétendue aversion pour les hommes, je sais bien que la pauvre demoiselle meurt de dépit de ne pas trouver un parti... Mais aussi il faut convenir qu'avec son humeur un peu revêche et sa figure!... c'est son nez surtout qui est effrayant... quel nez, grand Dieu!... passe dans un

» homme, mais une femme... c'est vraiment
» un nez par trop prononcé.

» — Trois pouces de long, murmure Bi-
» dois. — Oh! trois pouces, c'est trop fort,
» dit madame Moutonnet, mais je gage qu'il
» en a plus de deux. Ha ça! vous pensez bien,
» M. Moutonnet, que je n'ai pas oublié d'in-
» viter notre ami Dupont, un homme comme
» lui est toujours le bienvenu. Il fait de fort
» bonnes affaires, son commerce va parfaite-
» ment... Dupont est un homme rempli d'or-
» dre, d'économie... Ah!... celui-là trouvera
» des femmes tant qu'il voudra... Quel sort
» heureux pour celle qu'il mettra à la tête de
» sa maison!... un comptoir aussi achalandé!...
» sûr de vendre depuis cinq heures du matin
» jusqu'à minuit, tous les jours de la semaine
» et même le dimanche. Ah! quel avenir bril-
» lant... quelle vie agréable!... »

Madame Moutonnet semblait appuyer sur ces détails, et, tout en parlant de l'ami Dupont, elle regardait sa fille qui travaillait au comptoir; mais Eugénie ne paraissait faire aucune attention aux éloges donnés à l'épicier, elle

continuait de travailler sans lever les yeux ; le nom de M. Dupont ne l'avait nullement émue.

« Il viendra, ce cher Dupont, reprend madame Moutonnet ; il a accepté avec beaucoup d'empressement ; il paraît enchanté toutes les fois que je l'engage à quelque fête... je crois qu'il se plaît beaucoup avec nous et dans notre maison... N'est-il pas vrai, M. Moutonnet ? ne l'avez-vous pas remarqué comme moi ?... — Oui, ma femme, oui, je l'ai remarqué comme vous ;... il nous vend d'ailleurs d'excellent café, où, je suis bien certain, il n'entre pas de chicorée... »

« — C'est un des plus gros épiciers de Paris, » dit Bidois en grattant un pâté qu'il vient de faire.

« — Oui, certes, dit madame Moutonnet, et vous pourriez même dire des plus riches. C'est avec cela un charmant cavalier, bien fait, bonne tournure... Je gage qu'il ne manquera pas d'apporter demain une bouteille de liqueur pour le dessert... — Vous

» croyez, ma chère amie? — Vous savez bien
» que c'est son habitude toutes les fois qu'il
» vient avec nous.

» — Pourvu qu'on ne la mette pas dans le
» panier, dit en lui-même le vieux commis ;
» ils sont capables de me faire tout porter.

» — Voilà toute notre société... Ah ! non
» pas, j'oubliais M. Adolphe Dalmont, ce
» jeune commis de notre voisin le marchand
» de nouveautés. »

Ici Eugénie leva subitement les yeux et les reporta en rougissant sur son ouvrage ; mais sa main tremblait, sa respiration était gênée, et c'était le nom d'Adolphe qui avait produit cet effet. Heureusement alors madame Moutonnet ne regardait point sa fille, elle ne put s'apercevoir de son trouble.

« Je ne pensais point d'abord à inviter ce
» jeune homme, dit madame Moutonnet, mais
» j'ai fait réflexion que nous étions treize, et
» vous sentez bien que je n'ai pas voulu de ce
» nombre fatal ; ce n'est pas pour moi, je ne
» suis point superstitieuse ; mais ces dames le
» sont toutes, et je gage que mademoiselle

» Cécile n'aurait pas consenti à être de la partie, si nous avions été treize. Cela m'a décidé à inviter M. Adolphe. Je ne connais point sa famille; mais M. Duval, chez qui il est, dit son père fort bien né, et fait beaucoup d'éloges de M. Adolphe; ce jeune homme a pour moi infiniment de complaisances et d'égards; lorsque je vais à son magasin, il me mesure en ami, et me prévient quand il y a des occasions à bon marché. Voilà, monsieur Moutonnet, toute notre société... Êtes-vous content de mon choix? — Extrêmement content, ma chère mignonne, nous nous amuserons comme des rois. — Jeanneton fait rôtir un dindon superbe et un morceau de veau; nous aurons avec cela un beau pâté, une langue, un saucisson, des fruits, du fromage... — C'est très-bien, ma chère femme... et aurons-nous aussi... vous savez... — Quoi donc, monsieur? — La fine bouteille de muscat? — Nous verrons cela demain, monsieur... — Allons, ma toute bonne, je vois que vous voulez me faire une surprise... — C'est bon,

» c'est bon, monsieur Moutonnet. — Ils ont
» résolu de m'éreinter, » dit en lui-même le
vieux commis.

« Le temps est superbe, il fera très-beau de-
» main. — Magnifique, ma femme! — Et
» chaud, dit tout bas Bidois. — Le rendez-
» vous est ici. A dix heures, tout le monde
» doit être arrivé, et nous partirons. Surtout,
» que chacun soit prêt. Qu'on n'aille pas se
» faire attendre. Vous entendez, monsieur
» Moutonnet? — Soyez tranquille, madame
» Moutonnet. — Et vous, Eugénie? — Oh!
» je serai prête, maman. — Quant à M. Bi-
» dois, je sais qu'il est toujours exact et prêt
» avant les autres. »

M. Bidois s'incline fort respectueusement.
Le papa Moutonnet, après avoir écouté atten-
tivement tous les détails que son épouse a bien
voulu lui donner sur la fête du lendemain, se
dispose à retourner s'asseoir devant son bu-
reau, lorsque sa femme le retient encore.

« — Monsieur Moutonnet?... — Ma fem-
» me!... — C'est demain votre fête... Allez
» prendre votre demi-tasse au café Maucon-

» seil ; vous avez assez travaillé aujourd'hui. »

La figure de M. Moutonnet devient radieuse. Il presse avec attendrissement la main de sa femme.

« Ma chère amie, tu es vraiment d'une
» bonté, d'une complaisance... Jeanneton !
» mon chapeau, ma canne... Ah ! je ne sais
» pas si j'ai encore de l'argent... — Com-
» ment, monsieur Moutonnet, je vous ai donné
» un petit écu il n'y a pas quinze jours. —
» C'est juste, ma belle ; mais tu sais bien que
» nous avons joué au loto dimanche chez
» M. Gérard. — Vous n'avez pas, je pense,
» perdu un écu au loto ?... Vous avez des in-
» trigues, monsieur Moutonnet. — Ah ! ma
» femme ! — Vous en avez ; il n'est pas pos-
» sible que ce petit écu soit dépensé en si peu
» de temps. — Attends... attends donc que
» je me fouille... J'ai encore dix-sept sous...
» — C'est beaucoup plus qu'il ne vous en
» faut... Allez, monsieur, et soyez sage... —
» Ma belle, je te rapporterai trois morceaux
» de sucre. — C'est bon, c'est bon... Ne re-
» gardez pas tant les petites filles sur votre

» chemin, cela vaudra beaucoup mieux. »

M. Moutonnet embrasse sa femme, enfonce son chapeau sur sa tête, baise sa fille sur le front, et sort de sa boutique, se donnant un petit air décidé, dès qu'il n'est plus sous les yeux de sa femme.

Le vieux Bidois est tout entier à ses calculs, madame Moutonnet va se replacer au comptoir. Eugénie tient toujours son ouvrage; elle voudrait bien le quitter.... elle sent le besoin de marcher, de parler, d'agir enfin, mais elle n'ose bouger; sa mère est là, et la jeune fille tremble devant elle, parce qu'elle connaît sa sévérité.

Mais madame Moutonnet lui ordonne elle-même de laisser un moment son ouvrage, et d'aller voir si rien ne manque à sa toilette du lendemain. Eugénie ne se fait pas répéter cet ordre; en une minute elle a serré son ouvrage; elle est sur le petit escalier du fond qui conduit à sa chambre, laquelle est au premier, en face de celle de ses parents.

Eugénie rencontre Jeanneton qui sort de sa cuisine, au moment où la jeune fille va entrer

dans sa chambre. Celle-ci a l'habitude de causer quelquefois avec la domestique; Jeanneton est une bonne grosse fille, qui a pour Eugénie le plus sincère attachement; d'ailleurs à qui Eugénie pourrait-elle confier ses peines, ses plaisirs, ses petits secrets (et une jeune fille en a toujours), si ce n'est à cette bonne Jeanneton? Ce n'est qu'en tremblant et les yeux baissés qu'Eugénie parle à sa mère; son père ne veut pas qu'elle lui dise rien en particulier, de crainte d'être grondé par sa femme, et ce n'est pas au vieux Bidois qu'Eugénie ira conter ce qu'elle éprouve. Jeanneton seule peut donc quelquefois recevoir les confidences de la pauvre enfant. Jeanneton est femme, elle est jeune et sensible, c'est plus qu'il n'en faut pour inspirer de la confiance à un jeune cœur.

« — Mon Dieu, mamzelle, comme vous avez
» l'air content... quoi qu'il y a donc de nou-
» veau dans la maison? — Ah! Jeanneton, ne
» sais-tu pas que c'est demain la fête de mon
» père?... — Oui, j'crois ben que je le sais ..
» ce dindon et ce veau qu'il faut faire rôtir...
» encore si on m'emmenait à la campagne,

» comme autrefois... Mais, non, faut que je
 » garde la maison ! la seule chose qui me con-
 » sole, c'est que c'est Bidois qui porte les pa-
 » quets... et que ça fait endêver ce vieux
 » sournois-là... — Ah ! Jeanneton, que tu es
 » méchante..... Dis-moi : ma jolie collerette
 » est-elle plissée — Oui, mamzelle, oui. — Je
 » mettrai ma robe lilas, mon chapeau de paille
 » avec ce ruban neuf, il me va bien, n'est-ce
 » pas ? — Eh ! mais, comme vot' toilette vous
 » occupe aujourd'hui, vous qui ordinairement
 » vous en inquiétez si peu.... — Mais, Jean-
 » neton, nous serons beaucoup de monde... et
 » il faut bien songer à... — Oh ! soyez tran-
 » quille, n'importe quelle toilette auront les
 » autres, j'vous répons, moi, que vous serez
 » toujours la plus jolie. — Tu crois, Jeanne-
 » ton ? »

La figure d'Eugénie exprimait bien alors tout le plaisir que lui faisait l'assurance de Jeanneton ; ses yeux semblaient interroger ceux de sa bonne et y lire avec joie que la grosse fille ne savait point faire de compliment et qu'elle parlait avec franchise.

« A coup sûr, reprend Jeanneton, ça n'est
» pas mamzelle Mimi Bernard qui peut vous
» être comparée... C'te grande nigaude! qui
» fait des boules de savon quand elle vient ici...
» et sa mère qui a les bras plus gros que mes
» cuisses, sauf vot' respect, et madame Gérard,
» qui m'empeste avec sa vanille à la moelle de
» bœuf, et sa vieille sœur qui croit qu'on ne
» voit pas qu'elle a une perruque.... — Ah!
» Jeanneton, il ne faut pas se moquer... Mais
» c'est vrai qu'elles sont bien drôles!.. — Quant
» aux hommes, ils sont encore plus farces...
» Ah! mon Dieu! c'est à qui sera le plus laid...
» excepté le petit Estève, qui n'est pas mal;...
» mais il a l'air si dadais... Enfin, c'est égal,
» c'est encore le mieux... — Oh! non, Jean-
» neton... il y en aura un autre qui est bien
» mieux que ceux-là... — Un autre monsieur?
» — Oui, un autre jeune homme;... je ne sais
» pas si tu l'as vu, ... il n'est encore venu que
» quelquefois le matin, à la boutique, parler
» un instant à maman... C'est le premier com-
» mis du magasin de nouveautés... — M. Adol-
» phe! oh! je le connais. — Ah! n'est-il pas

» vrai qu'il est... très-bien? — Oui, c'est un
» joli jeune homme... Pardi, toutes les fois
» que je passe devant le magasin et qu'il m'a-
» perçoit, il accourt pour me demander de vos
» nouvelles... — Comment, Jeanneton, et tu
» ne me l'as jamais dit?... — Écoutez donc,
» mamzelle, ça m'est sorti de la tête; et puis
» d'ailleurs tous les voisins, les jeunes gens
» surtout, en font autant;... s'il fallait que je
» redisse tout cela... — Ah! M. Adolphe....
» c'est différent!... comme il a l'air doux,
» honnête, sensible... n'est-ce pas, Jeanne-
» ton? — Mais dam', oui il a l'air gentil... pour
» ce qui est de sensible.... je ne peux pas trop
» vous dire..., ah! ça, il vous a donc parlé?
» — Oh! non, Jeanneton... jamais... tu sais
» bien que je ne parle pas devant maman. Il
» m'a saluée, voilà tout!... puis, il m'a regar-
» dée quelquefois.... d'un air bien honnête...
» — Tiens, j'crois ben qu'i n'vous faisait pas
» la grimace;... et il va demain à la fête de
» M. Moutonnet? — Oui, Jeanneton, c'est
» maman qui l'a invité. — Oh! pardine, je
» sais ben que ce n'est pas vol' père.... est-ce

» qu'il se permettrait d'inviter quelqu'un de
» son chef? — Oh! comme nous allons nous
» amuser demain au bois de Romainville!....
» Ah! ma pauvre Jeanneton! que je suis fâ-
» chée que tu ne viennes pas avec nous! —
» Que voulez-vous! mais c'est égal..... vous
» me conterez ce qu'on aura fait... — Oh! oui,
» je te le dirai... tu sais que j'aime à te conter
» tout ce que je pense, ma chère Jeanneton...
» Hélas!... je n'ose pas parler comme cela à
» ma mère. — Ah! dam', c'est que vot' mère,
» ce n'est pas M. Moutonnet... il s'en faut....
» — C'est elle-même, cependant, qui m'a en-
» gagée à songer à ma toilette de demain... Il
» me semble, Jeanneton, que, depuis quelque
» temps, maman est moins sévère avec moi,
» elle s'occupe davantage de ma parure;....
» elle aime que je sois bien coiffée, bien ha-
» billée;... j'en suis quelquefois toute sur-
» prise. — Bah! ça ne me surprend pas, moi;
» écoutez donc, mamzelle Eugénie; vous avez
» dix-huit ans, c'est l'âge où l'on songe à ma-
» rier les demoiselles, et j'ai ben dans l'idée
» que vos parents.... c'est-à-dire que vot' mère

» s'en occupe ; car pour vot' père , il sera là
» pour dire qu'il est très-content. — Comment,
» Jeanneton, ... tu crois que l'on pense... me
» marier... Ah ! mon Dieu ! je n'y pensais pas,
» moi.... et cependant.... Jeanneton , je vais
» faire mes préparatifs pour demain. »

Eugénie entre dans sa chambre, mais sa toilette ne l'occupe plus autant ; elle est distraite, rêveuse ; ce mot de mariage la fait soupirer... Ce mot-là met toujours le trouble dans l'esprit d'une jeune fille.

« Oui, oui, murmure Jeanneton, en retournant à sa cuisine, on s'en occupe.... Oh ! j'ai des yeux, des oreilles, et, quoiqu'on ne me dise rien, je comprends de reste!... pauvre petite ! je me doute ben avec qui on veut la marier!..... mais je n'ai pas voulu le lui dire, car ça n'est pas avec le beau jeune homme du magasin de nouveautés. »

CHAPITRE III.**La Saint-Eustache.**

Le soleil s'est levé, et brille d'un éclat que ne tempère aucun nuage, ce qui vous annonce qu'il fera beau et chaud pour la Saint-Eustache, qui, ce jour-là, se trouve tomber un dimanche; cela arrange tout le monde, excepté M. Bidois, pour qui cette circonstance est un jour de repos de moins; mais il faut bien prendre son parti. Dès le matin, le vieux commis a été à la cuisine peser le dindon, le pâté et le morceau de veau; il a soupiré, puis s'est consolé en pensant qu'il en mangerait sa part.

M. Moutonnet s'est levé à sept heures; à huit, il a fait sa barbe; à neuf, il a pris son café

au lait ; à dix , il est habillé , il a même déjà à la main sa canne et son chapeau , pour que l'on n'attende pas après lui.

Eugénie a aussi terminé sa toilette ; elle descend près de son père , qui lui donne l'é-trenne de sa barbe. La jeune fille est moins gaie que la veille : mille pensées l'agitent , et , chaque fois que l'on ouvre la porte de la boutique , elle rougit , et sent son cœur battre avec plus de force. Cependant , malgré cette préoccupation , elle donne de temps à autre , à la dérobée , un coup-d'œil sur une des glaces qui sont dans la boutique ; ce coup-d'œil la rend intérieurement satisfaite , et elle se rappelle ce que Jeanneton lui a dit la veille. Oui , sa robe lilas lui va fort bien ; son fichu , mis en sautoir , est d'une couleur qui lui sied ; son chapeau de paille entoure , sans trop la cacher , cette jolie figure qu'ombragent de si beaux cheveux ; et ce ruban , noué sous le menton , est d'une fraîcheur parfaite ; ces yeux modestes , d'où s'échappent parfois des regards enchanteurs , suffiraient seuls pour tourner une tête. Eugénie n'ose point se dire cela ,

mais elle sourit à la glace qui lui répète ses grâces, puis rebaisse bien vite les yeux, de crainte d'avoir été aperçue.

Bidois arrive, portant deux énormes paniers qu'il place sur le comptoir d'un air piteux, en attendant qu'on se mette en route.

Madame Moutonnet n'est point encore descendue, et ces messieurs se permettent la conversation, pendant qu'Eugénie regarde à la porte de la boutique.

« Eh bien ! Bidois, nous aurons beau temps ?
» — Oui, une chaleur étouffante, un soleil
» qui est brûlant... — C'est gentil au bois de
» Romainville;... il y a de l'ombre, de la
» fraîcheur. — Oui, mais ce n'est pas gentil
» pour y arriver. Cette montagne de Belleville
» est d'un rude!... — Bah ! c'est l'affaire d'un
» quart d'heure à monter. — Sans doute, ça
» n'est rien quand on n'a pas deux énormes
» paniers à porter... Ceux-ci sont de poids,
» je vous assure. — Ah ! le dîner est soigné...
» — Si madame Moutonnet avait voulu, j'au-
» rais emprunté le chien du boulanger, ce
» gros caniche qui, avec un bâton dans sa

» gueule, porte tout ce qu'on veut au bout...
» — Eh bien ! pourquoi n'as-tu pas demandé
» ce chien ? — Pourquoi ?... vous savez bien
» que madame votre épouse n'aime pas les
» bêtes. — Ah ! c'est vrai, Bidois, je n'y pen-
» sais plus... Diable ! ne va pas proposer le
» chien... il vaut mieux que ce soit toi.....
» Donne-moi une prise, Bidois..... — Savez-
» vous au moins si on prendra un fiacre jus-
» qu'à la barrière ? — Ma foi, je ne sais pas,
» mon garçon,.... tu sais que nous sommes
» beaucoup de monde ; nous ne pourrions pas
» tenir quatorze dans un fiacre. — Que diable !
» on en prend deux... N'est-ce pas une affaire
» entre six hommes ?.... — C'est juste, tu
» n'auras qu'à le proposer à ma femme. —
» Moi ?... il me semble que c'est plutôt à vous,
» monsieur, à en parler. — Eh bien ! nous
» allons voir tout-à-l'heure.... j'en dirai deux
» mots. — Je gage bien que vous n'en par-
» lerez seulement pas. — Je te dis, Bidois,
» que j'en parlerai.... — Justement, voici
» madame. »

Madame Moutonnet arrive en effet ; aussitôt



Bidois court se replacer près de ses paniers, en mettant la main sur les anses, et M. Moutonnet agite sa canne et son chapeau.

« Je vois que tout le monde est prêt, » dit madame Moutonnet d'un air satisfait. « — Oui, » ma belle, nous voilà disposés à partir, comme » tu vois. — C'est bien. J'espère que la société » ne se fera pas attendre.

» — Parlez donc des fiacres, dit tout bas » Bidois à M. Moutonnet. — Tout-à-l'heure, » répond le passementier, nous avons tout le » temps. Tu vois bien qu'il n'y a encore per- » sonne d'arrivé. »

M. Dupont vint le premier ; Eugénie, qui était rentrée dans la boutique à l'arrivée de sa mère, lève les yeux sur la personne qui se présente ; mais elle les baisse aussitôt en apercevant l'épicier, qui pourtant lui fait un salut des plus gracieux.

« Me voici ; j'espère qu'on ne m'attend pas, » dit M. Dupont en entrant. — Non, mon » ami, vous êtes un homme charmant ! — Dix » heures ne sont pas encore sonnées à Saint- » Nicolas... Messieurs, mesdames, comment

» va la santé?..... Mademoiselle, je vous offre
» mes très-humbles hommages... — Ma fille...
» entendez-vous? M. Dupont vous offre ses
» hommages... Répondez donc.

» — Monsieur est bien honnête, » dit à demi-voix Eugénie, en faisant la révérence à l'épicier, qui, avec son habit bleu-ciel, son gilet jonquille et sa queue poudrée, ne doutait pas que mademoiselle Moutonnet ne le trouvât ravissant.

« Ma fille est timide (dit madame Moutonnet à M. Dupont), mais c'est ce qu'il faut; la jeunesse doit être élevée comme cela..... de la tenue, de l'obéissance, de la réserve surtout; c'est ainsi que l'on a fait mon éducation, et vous savez quelle femme je suis.

» — Peste, dit Dupont! à coup sûr, vous êtes une femme qui... M. Moutonnet en sait quelque chose. — Oh! ma femme! il n'y a pas son pareil dans toute la rue Saint-Martin.
» — Non, j'en répons, » dit tout bas Bidois.

« — J'ai ce qu'il faut pour être à la tête d'une maison, et je me flatte que ma fille saura aussi figurer dans un comptoir..... —

» Ah ça , il s'agit de fêter ce bon M. Mouton-
» net..... J'ai mon petit bouquet à offrir...
» Vous permettez?... »

En disant cela , M. Dupont tire de ses poches deux bouteilles, une de muscat et l'autre d'anisette, et les présente à la maîtresse de la maison.

« — Deux bouteilles !... en vérité, M. Du-
» pont, vous êtes trop aimable, vous faites des
» folies. — Toute ma boutique est à vous, belle
» dame..... trop heureux si je puis... ah !
» voilà aussi un petit sac de quatre mendiants.
» — Encore ?... eh ! vous poussez les choses
» trop loin. — Du muscat, dit M. Moutonnet,
» c'est mon vin favori, et l'anisette est très-
» bonne pour les vents..... — Allons, M. Mou-
» tonnet, laissez-là vos vents, et placez ces
» bouteilles et ce sac dans les paniers... Bidois,
» vous prendrez bien garde de les secouer, en-
» tendez-vous? »

Bidois fait ce qu'il peut pour cacher son humeur, et il marronne en plaçant les bouteilles : « En vérité, on me prend pour un
» mulet... et il ne faut pas les secouer encore!...

» non , je vais me gêner... Si j'étais sûr
» au moins d'aller en fiacre jusqu'à la bar-
» rière !..... »

Et il fait en arrière des signes à M. Moutonnet, mais celui-ci fait semblant de ne pas les apercevoir.

Une odeur de vanille , de tubéreuse et de fleur d'orange annonce l'arrivée de la famille Gérard. En effet, le parfumeur se présente en sautillant , donnant la main à son petit garçon, qui, pour son entrée, grimpe sur le comptoir, et de là va se cramponner sur les épaules de M. Moutonnet. Les dames paraissent : on s'embrasse, on se fait mille politesses, on se dit les choses les plus aimables, on a l'air de s'adorer ; et les yeux cherchent déjà s'il y a quelque chose à reprendre dans la toilette, quelque ridicule à trouver dans la personne.

Eugénie seule ne songe pas à remarquer la mise de ces dames ; elle est troublée, embarrassée, et pourtant elle est bien contente..... M. Adolphe vient d'arriver presque en même temps que la famille du parfumeur.

Le jeune homme s'est empressé d'aller sa-

luer madame Moutonnet et son mari ; il s'approche ensuite d'Eugénie et lui dit quelques mots qu'elle n'entend pas bien, car il lui semble que sa mère a les yeux sur elle, et qu'elle s'aperçoit de son agitation. A peine si elle ose regarder un instant Adolphe, et cependant elle en meurt d'envie.... Pauvre Eugénie!.... l'éducation la plus sévère ne pourra jamais garantir le cœur des impressions de l'amour!

« — Allons, nous n'attendons plus que la
» famille Bernard pour partir. — Ils sont en
» retard, il est dix heures dix... — Dix heures
» cinq seulement, dit Dupont, je me suis
» réglé hier au soleil du Palais-Royal. — Je
» suis sûre, dit madame Moutonnet, que c'est
» madame Bernard qui n'est pas prête... elle
» n'en finit jamais! — C'est vrai, dit M. Gé-
» rard ; vous souvenez-vous qu'à la fête de ma
» femme elle nous a fait attendre deux heures
» sur la terrasse des Feuillans? — Oui, oui,
» et cela parce que son cordonnier n'arrivait
» pas, et qu'il lui fallait absolument des sou-
» liers roses. — Chut! chut!.... les voici....
» Allons, il n'y a rien à dire, il n'est que le

» quart. — Mais, aussi, voyez comme madame
» Bernard est déjà rouge.

» — Nous voilà, » dit M. Bernard, en se précipitant dans la boutique comme un sauteur des acrobates; « j'espère que l'on a une
» tenue... et que le badinage ira son train....
» Vive la joie! je ne connais que ça..... Les
» enfants me suivent; en attendant, j'em-
» brasse ces dames. »

Les enfants étaient madame Bernard, sa fille, et le petit commis, qui arrivèrent au moment où M. Bernard embrassait madame Moutonnet.

« Eh bien! le voilà déjà en train, dit ma-
» dame Bernard; ah! prenez-y garde, mesda-
» mes, il est aujourd'hui encore plus badin
» qu'à l'ordinaire! — Il paraît que vous vous
» en êtes aperçue, dit M. Gérard d'un air ma-
» lin. — Oui, monsieur, oui, et je m'en aper-
» çois trois fois la semaine. — On le croit
» sans peine auprès de vous. » Et le parfumeur s'approche de madame Bernard en lui jetant un tendre regard de l'œil gauche, tandis que le droit va fixer la perruque de M. Moutonnet.

« Allons, partons, » dit madame Moutonnet; partons, répète-t-on de toutes parts.

« Comment, partons! dit tout bas Bidois, » et on ne parle pas de voitures! mais, est-ce » qu'ils sont fous?

» — Nous allons à pied, ma belle? dit d'un » air soumis le bon passementier, en s'appro- » chant de sa femme. — Comment, mon- » sieur! si nous allons à pied!..... belle ques- » tion vraiment!... Par le temps qu'il fait, ne » serait-ce pas un meurtre de s'enterrer dans » des voitures?..... — Certainement, mon » cœur, certainement, ce serait un meurtre! — » D'ailleurs, le bois de Romainville est si » près... il ne faut que deux petites heures en » se promenant... nous aurons ensuite tout le » temps de nous reposer.

» — Oui, oui, dit toute la société, il faut » aller à pied, au moins nous ne serons pas sé- » parés. — Et puis en route, dit Bernard, on » fait des folies... et je suis là. — Partons, » partons.

» — Il faut se résigner, » dit Bidois, et il passe, en soupirant, un bras sous chaque panier.

Tout le monde se dispose à se mettre en route. On s'approche de la personne avec laquelle on est bien aise de faire le chemin.

Déjà madame Bernard s'est emparée du bras du petit Estève ; Gérard offre le sien à Mimi ; M. Moutonnet prend celui de mademoiselle Cécile ; M. Bernard se saisit de madame Moutonnet ; Adolphe s'est approché d'Eugénie ; celle-ci sourit à l'idée qu'il sera son cavalier... mais la voix de sa mère fait entendre ces terribles paroles : « Ma fille, acceptez le bras de » M. Dupont... »

En effet, depuis cinq minutes, l'épicier avait le bras en l'air devant Eugénie, en lui exprimant tout le plaisir qu'il aurait à faire la route avec elle ; mais Eugénie ne l'entendait ni ne le voyait ; elle attendait toujours Adolphe ; il lui semblait que ce n'était qu'à elle qu'Adolphe pouvait donner le bras.

La voix de madame Moutonnet a détruit le charme. Eugénie a entendu l'ordre ; elle sait qu'il faut obéir sans faire d'observation ; elle obéit donc... Mais en passant son bras sous celui de l'épicier, elle jette à Adolphe un

regard.... puis fait pendant tout le reste de la route une petite mine si triste!... Ah! si Dupont avait eu la moindre connaissance des femmes, s'il n'avait pas été aussi sot, il se serait bien facilement aperçu de ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille; mais si l'épicier ne voit rien, Adolphe, en revanche, a bien compris tout ce que lui disait le regard d'Eugénie.

Il s'éloigne sans oser paraître mécontent; il va offrir son bras à madame Gérard, mais il s'arrange de manière à marcher toujours auprès d'Eugénie.

Tout le monde s'éloigne, et Bidois ferme la marche, en faisant une moue qui augmente à mesure qu'il se sent plus fatigué.

La compagnie conserve une marche réglée tant que l'on est à Paris : mais une fois dans le haut du faubourg du Temple, on commence à rire et à se rapprocher; enfin on passe la barrière, et M. Bernard déclare qu'il ne répond plus de lui.

Madame Moutonnet, malgré tous ses efforts, ne peut empêcher son cavalier de l'entraîner,

de la faire courir, et quelquefois sauter pardessus les pièces de bois que l'on trouve sur la route.

« Votre mari est pis qu'un démon, crie madame Moutonnet à madame Bernard, je ne puis pas en venir à bout!... — Oh! cela ne m'étonne pas! dit la tabletière; dès qu'il est dans les champs, c'est comme un cheval échappé. — Mais nous ne sommes encore qu'à Belleville; que sera-ce donc tout-à-l'heure!... — Vous verrez la feuille à l'envers, mesdames... — Ah! par exemple, M. Bernard, ceci est trop fort, dit madame Moutonnet; si vous me dites des choses pareilles, je serai forcée de vous quitter le bras... »

Madame Bernard pousse et tire le petit Estève pour l'engager à faire aussi des folies; mais le petit commis est encore bien gauche, bien peu dégourdi, quoique madame Bernard lui répète à chaque instant : « Tâchez donc de vous animer un peu, Estève; vraiment, mon ami, vous êtes trop timide pour un garçon ;

» il n'y a rien de bête comme un homme timide. »

M. Gérard marche à l'écart avec mademoiselle Mimi ; le parfumeur aime beaucoup les petites filles, et quoique mademoiselle Mimi joue encore à la poupée, elle n'est plus une enfant aux yeux de tout le monde. Sa taille est élancée, son fichu dessine déjà deux petits contours bien arrondis, et sa bouche, qui rit toujours, est aussi fraîche que ses joues. Le parfumeur a remarqué tout cela, il s'est emparé bien vite du bras de Mimi. Ils marchent assez loin pour qu'on n'entende pas ce qu'ils se disent ; mais M. Gérard paraît fort animé, et louche un peu plus qu'à l'ordinaire, en tâchant de regarder tendrement la grande Mimi ; et celle-ci rit tout le long de la route, parce qu'elle ne comprend pas ce que lui dit M. Gérard, et qu'elle veut avoir l'air de le comprendre.

M. Moutonnet et mademoiselle Cécile sont les plus tranquilles ; ils marchent d'un pas réglé, qui n'est interrompu que par quelques prises de tabac offertes et acceptées tous les

quarts d'heure. Le bon passementier vante les plaisirs des promenades champêtres, des parties de campagne, et passe en revue toutes celles qu'il a faites depuis qu'il est marié. Mademoiselle Cécile, que cette conversation ne paraît pas amuser beaucoup, laisse parler son cavalier, et regarde ce que font les autres, cherchant sur leurs figures à deviner ce qu'ils se disent.

Adolphe, qui donne le bras à madame Gérard, tâche de se tenir sans cesse auprès d'Eugénie, et de rendre la conversation générale. La petite parfumeuse remarque l'attention de son cavalier à rester près des mêmes personnes, et, par malice, le force quelquefois à s'arrêter ou à marcher plus vite; mais Adolphe trouve toujours moyen de revenir près de celle qu'il aime, et, quoique je ne vous aie pas encore dit qu'il aimât mademoiselle Moutonnet, je me flatte que vous vous en êtes aperçu. Il y a de ces choses qui se devinent au premier coup-d'œil; il n'y a que les papas, les mamans et les maris qui ne voient pas aussi vite ce qui les intéresse, et c'est fort heureux pour tout le monde.

Eugénie, contente quand Adolphe était auprès d'elle, reprenait alors sa gaîté ; s'éloignait-il, elle soupirait, n'osant retourner la tête pour voir s'il allait se rapprocher, mais trouvant toujours quelque prétexte pour s'arrêter ou ralentir sa marche lorsqu'il restait trop long-temps en arrière.

M. Dupont épuisait toute son éloquence pour amuser sa jolie compagne, et répétait à chaque instant : « Quel temps superbe !... Il » fait bien chaud !... Comme nous allons nous » amuser !... J'avais peur qu'il ne plût ce ma- » tin... J'avais presque envie de mettre mon » habit marron... mais à présent je suis en- » chanté d'avoir mis celui-ci, il est plus » frais. »

Toutes ces jolies choses étaient perdues pour Eugénie, qui ne répondait que par quelques monosyllabes, et l'épicier se disait en lui-même : « Cette jeune personne est parfaite- » ment élevée... extrêmement bien élevée. »

Bidois se traînait avec ses paniers, allant de l'un à l'autre, faisant une mine piteuse lorsque madame Moulonnet ne le pouvait point

voir, et répétant avec Dupont : « Oh ! oui, il »
» fait bien chaud!... et quand on porte des »
» paniers comme cela!... Ouf!... c'est tuant... »
» c'est tuant... Ha ça, est-ce qu'on ne s'arrê- »
» tera pas?... je n'en puis plus!... »

Mais tous ces messieurs étaient trop occu-
pés pour faire attention aux plaintes de Bidois,
que celui-ci ne prononçait d'ailleurs qu'entre
ses dents, de crainte d'être entendu de madame
Moutonnet. Quelquefois le vieux commis s'as-
seyait sur un banc de pierre ou contre une
borne ; mais comme on ne l'attendait pas , il
reprenait alors ses fardeaux en répétant entre
ses dents : « Hum ! quel joli plaisir !... La peste »
» soit des diners sur l'herbe !... pourvu qu'on »
» mange tout encore et que l'on ne fasse pas »
» rapporter quelque chose !... »

Enfin on est dans les champs, on respire un
air plus frais, et quoiqu'il n'y ait plus de lilas
à cueillir, on aime encore à se promener sous
leur feuillage.

Les sentiers que l'on suit sont quelquefois
trop étroits pour que l'on puisse y marcher
deux de front ; les dames quittent le bras de

leur cavalier et ne le reprennent point, parce que chacun veut courir, sauter et faire ce qui lui plaît. « Plus d'étiquette, plus de cérémonie, » crie Bernard en lâchant le bras de madame Moutonnet, qu'il n'est pas fâché de quitter. « Il faut ici aller à la débandade... et les » folies en avant. »

Cette nouvelle manière arrange assez tout le monde. M. Gérard, en courant après mademoiselle Mimi, la pousse derrière de gros buissons, et en l'attrapant, saisit toujours quelque chose que la grande niaise lui laisse pincer, parce qu'elle croit que c'est dans le jeu. Mademoiselle Cécile, que la conversation de M. Moutonnet n'amuse pas extrêmement, est bien aise de pouvoir épier à son aise ce que font et disent les autres; et madame Bernard tâche de faire courir le petit Estève en l'invitant à l'attraper.

Mais ceux qui sont les plus contents, sans oser le faire paraître, se sont hâtés d'imiter l'exemple du reste de la société. Adolphe a quitté le bras de madame Gérard; M. Dupont a eu quelque peine à lâcher celui d'Eugénie,

mais celle-ci l'a retiré tout doucement, pendant que l'épicier commençait une phrase sur le plaisir qu'il éprouvait à être son cavalier.

« Comme cette jeune personne est modeste ! » se dit Dupont, pendant qu'Eugénie court devant ; « il n'y a pas moyen de lui faire entendre un compliment ! non, elle ne veut pas les écouter... c'est cela de la pudeur ! de la retenue !... »

Et Dupont s'approche de madame Moutonnet, à laquelle il dit tout bas : « Votre fille » est singulièrement bien élevée !... — Oh ! » pour cela je m'en flatte, » répond madame Moutonnet d'un air orgueilleux ; » j'en suis vraiment enchantée !... plus vous la connaîtrez, plus vous en serez émerveillé !... » Ah ! je l'ai mise sur un bon pied ; d'un coup d'œil, d'un mot, d'un geste, je la fais obéir comme un soldat prussien !... C'est ainsi que tout le monde marche chez moi. — Je vous en fais mon compliment !... une femme comme elle ferait bien mon affaire, dans un beau comptoir, entouré de pains de sucre... de confitures... d'olives... hein ? une jolie

» figure placée là-dedans... ça ne nuit jamais,
» madame Moutonnet. — C'est bon, c'est bon,
» mon ami Dupont, nous parlerons de cela. »

Et madame Moutonnet serre la main à l'épicier en lui lançant un regard de satisfaction... Dupont est ravi, enchanté, car Dupont se sent très-amoureux d'Eugénie, si toutefois on peut appeler amour ces désirs qu'un sot éprouve en regardant une jolie femme, comme un gourmand regarde un pâté, comme un ivrogne regarde une bouteille, comme un Normand regarde une pomme.

« Ha ça, dit l'épicier, votre mari connaît-il
» mes intentions?... sait-il que?... »

Madame Moutonnet ne lui laisse pas le temps de continuer, elle se retourne en lui jetant un regard courroucé : « Qui est-ce qui vous parle
» de mon mari?... qu'ai-je besoin de le consul-
» ter ? est-ce qu'il se mêle de quelque chose ?
» est-ce que j'ai besoin de ses avis, est-ce
» que je ne suis pas la maîtresse chez moi !
» — C'est juste, ... c'est très-juste, ... » dit Dupont, qui, effrayé par la volubilité avec laquelle madame Moutonnet vient de lui répon-

dre, s'aperçoit qu'il a dit une bêtise. « Oui, » certes vous êtes la maîtresse... et tout le » monde vous dira comme moi que... enfin » c'est vous seule que cela regarde. »

Pendant que Dupont cause avec madame la passementière, Eugénie et Adolphe se sont rapprochés. Pauvres jeunes gens, s'ils connaissent le sujet de la conversation de l'épicier avec madame Moutonnet, ils ne seraient pas aussi gais, aussi heureux, mais ils ne se doutent point de ce qu'on projette ; laissons-les donc encore se livrer au plaisir, il est toujours assez tôt pour s'affliger.

Les amants ont une manière de s'entendre, et de se dire beaucoup de choses en peu de mots ; les cœurs les plus neufs, les plus novices, comprennent bien vite ce langage, car pour tout ce qui tient à l'ame et à la nature, on n'a pas besoin de leçon.

Eugénie n'est point coquette, mais elle est sensible, aimante ; elle ne cherche point à plaire, mais elle a besoin d'aimer : ce sentiment si doux est fait pour celle qui désire un cœur qui réponde au sien. Eugénie n'éprouve point de

ces goûts passagers qu'un autre fait disparaître ; elle aimera avec passion, car elle aimera véritablement. Vous voyez qu'Eugénie n'est pas une femme ordinaire ; ce qui m'étonne, moi, c'est qu'elle soit fille de monsieur et madame Moutonnet... Enfin : *Sic fata volunt*.

Adolphe, que nous ne connaissons encore que fort peu, mérite-t-il d'être aimé d'Eugénie ? Oui, s'il suffit pour cela de posséder un cœur sensible, généreux, une âme ardente, une tête exaltée ;... mais tout cela ne suffit pas près de madame Moutonnet ; il faudrait des écus, et Adolphe n'a rien et n'espère rien ; il n'a plus au monde que son père ; et son père, après avoir éprouvé de grandes infortunes, est encore loin d'être heureux !

Mais l'amour ne fait pas toutes ces réflexions, il va son train, et les obstacles, loin de l'arrêter, redoublent encore sa force ; pour le vaincre, il faut le flatter au lieu de le combattre ; encore est-il bien difficile d'en triompher. Adolphe a aimé Eugénie dès qu'il l'a vue ; c'est depuis ce temps qu'il s'est appliqué à se faire bien venir de madame Moutonnet, et ce n'est

pas sans peine qu'il y est parvenu. Il ne se demande pas à quoi lui servira son amour; les amants ne se font jamais de telles questions; il aime, il adore Eugénie; en être aimé serait le comble de ses vœux : la posséder, il n'ose encore penser à cela. Cependant Adolphe a déjà eu plusieurs intrigues avec des demoiselles, qui, avec toutes les apparences de la sagesse, n'étaient rien moins que des vertus : pourquoi le jeune homme n'espérerait-il pas aussi triompher d'Eugénie, dont il ne peut encore connaître les aimables qualités. L'habitude des triomphes faciles fait bien du tort à la vertu; on ne croit plus à la sagesse lorsqu'on est si long-temps sans la rencontrer.

Je ne veux pas dire, cependant, qu'Adolphe soit un libertin, et qu'il ait formé le projet de séduire Eugénie. Non, Adolphe est comme tous les jeunes gens lorsqu'ils sont amoureux; espérant toujours, ne raisonnant jamais.

On court, on saute, on se livre à la gaieté; M. Bernard fait des niches, M. Gérard entraîne les dames dans les fourrés, le petit Estève tâche de se dégourdir, M. Moutonnet prend du

tabac, et Bidois soupire en disant de temps à autre : « Est-ce qu'on ne va pas s'asseoir? — » Tout-à-l'heure, répond madame Moutonnet, » quand nous serons dans le bois. »

Dupont, qui veut aussi faire l'aimable, va folâtrer près d'Eugénie, que le bruit des deux chaînes à breloques, qui se balancent sur la culotte de l'épicier, avertit toujours assez tôt pour qu'elle ne l'attende pas. Le petit Gérard se fourre partout, et se cramponne après le dos de M. Dupont, qui crie parce que cela lui fait tomber sa poudre ; il prie le parfumeur de faire finir son fils, mais le parfumeur est trop occupé auprès de la grande Mimi, pour répondre à M. Dupont ; et mademoiselle Cécile, qui voit tout, a déjà remarqué que M. Gérard l'a embrasée deux fois, et que madame Bernard fait courir son petit commis dans les endroits écartés.

Adolphe voudrait bien aussi être à l'écart avec Eugénie, peut-être la jeune personne voudrait-elle de son côté causer avec Adolphe, loin des regards curieux, mais ni l'un ni l'autre n'osent s'éloigner ; Eugénie s'arrête dès

qu'elle s'aperçoit que la société est en arrière ; elle tremble que sa mère ne remarque que c'est avec le beau jeune homme qu'elle court de préférence. Madame Moutonnet est bien éloignée de songer à cela , elle a une trop haute idée de la réserve de sa fille , elle la croit trop soumise pour penser qu'elle soit capable d'éprouver un seul sentiment sans sa permission, mais les mères les plus sévères ne voient pas tout.

Cependant, cette journée si belle pour les amants s'écoulera bien vite, et de telles occasions ne reviendront pas de fort long-temps peut-être ! « Ah ! se dit Adolphe, il faut absolument que je lui parle, il faut qu'elle sache que je l'aime, que je l'adore... Si je ne le lui dis pas aujourd'hui, quand donc le lui dirai-je?... »

Et Eugénie se dit de son côté : « Je voudrais bien savoir ce qu'il pense de moi !... Il me regarde, il soupire, qu'est-ce qui le fait donc soupirer ? Ah ! s'il ne me l'apprend pas aujourd'hui, je ne le saurai pas de bien long-temps !... »

Pauvres amants ! vous brûlez de vous faire de doux aveux..... la crainte vous retient encore, mais si votre bouche se tait, vos yeux s'entendent déjà, et leur langage n'est-il pas celui du cœur ?

Patience, vous voilà au bois de Romainville, et j'ai dans l'idée que c'est là que vous achèverez de vous entendre. Au milieu du bruit des petits jeux, du désordre de la fête, il est impossible que vous ne trouviez pas l'occasion de vous rapprocher. Le site vous sera favorable. Oui, c'est un bien joli endroit que le bois de Romainville, c'est dommage pourtant qu'il ne soit pas plus épais; mais il faut se contenter de ce qu'on a : d'ailleurs je suis bien persuadé que les petites fillettes, les grisettes, les villageoises et les belles dames de Paris, n'y vont jamais dans l'intention de chercher les bosquets touffus et les sentiers écartés.

CHAPITRE IV.

Le bois de Romainville. — Diner sur l'herbe.

Enfin on est dans le bois. « Grâce au ciel,
» dit Bidlois, il était temps, j'allais me trouver
» mal.

» — Je ne serais pas fâché de me reposer,
» dit le papa Moutonnet, cette chaleur fatigue.
» — Un instant, monsieur Moutonnet, il faut
» choisir une bonne place. »

En disant ces mots, madame Moutonnet se met à la tête de la compagnie et marche à la découverte. Elle s'arrête bientôt à une place assez unie. « Il me semble que cet endroit est
» joli, dit-elle. — Fort joli, » répond M. Moutonnet, et le bon homme étale son mouchoir pour s'asseoir dessus.

« Oui, c'est fort gentil ici, » dit Bidois, posant les paniers et s'asseyant sur le gazon.

« — Non, non, dit madame Bernard, le » site n'est pas bien choisi, cela ne va pas assez » en amphithéâtre. — C'est vrai, dit Gérard, » ont est bien mieux assis quand le terrain va » en pente. — Voyons plus loin, dit madame » Moutonnet.

» — Va pour l'amphithéâtre, » dit le papa Moutonnet en se relevant, « j'étais pourtant » assez bien ici.... Et toi, Bidois? »

Bidois ne répond pas, il se relève en grognant, prend les paniers avec un geste de désespoir et suit la société.

On s'arrête un peu plus loin. « Voici un joli » amphithéâtre, dit M. Bernard, il me semble » que c'est notre affaire. — Oui, vraiment, dit » madame Gérard, cela vaut bien mieux que » l'autre.

» — Allons, dit M. Moutonnet, puisque » c'est notre affaire, je m'installe. » Et il retire son mouchoir qu'il étale de nouveau à terre, puis se jette dessus. Pendant ce temps Bidois

s'est assis entre les deux paniers et commence à se mettre à son aise.

« Un instant, un instant, » dit madame Moutonnet, arrêtant les dames prêtes à s'asseoir : « Comment pouvez-vous dire que cette place est belle?... regardez ;... on a fait des ordures tout autour... et je crois vraiment que Bidois s'est assis sur... Ah ! mon Dieu, c'est une peste... prenez donc garde à ce que vous faites, Bidois, vous êtes si pressé de vous asseoir... — Mais, madame, c'est que... — Allons, levez-vous vite et cherchons un autre endroit.

« — Allons, cherchons un autre endroit, » dit M. Moutonnet, reprenant son mouchoir en soupirant et suivant la compagnie, tandis que le vieux commis, après avoir tâté sa culotte, où il jure qu'il n'y a rien, met un quart d'heure à se relever et à reprendre ses paniers qu'il secoue avec fureur, pour se venger sur eux de la fatigue qu'ils lui causent.

On s'arrête à une autre place. « Il me semble, dit M. Gérard, que celle-ci réunit tout, ombrage, fraîcheur ; le pittoresque et l'agré-

» ble. — Oui, dit Dupont, c'est d'un pitto-
» resque qui... On y sera très-bien pour dîner.
» Qu'en pensent ces dames? — Oui, oui, res-
» tons ici,

» — Ma foi, » se dit Bidois en se laissant aller à terre et se débarrassant des paniers, « qu'on ait fait ici tout ce qu'on voudra, je ne » me lève plus... c'est fini, je suis cloué. »

M. Moutonnet regarde sa femme avant de se rasseoir, et voyant qu'elle paraît satisfaite de la place, il se décide alors à étaler pour la troisième fois son mouchoir sur l'herbe.

Chacun se place suivant son goût : madame Bernard, qui aime les terrains qui vont en pente, se met sur une hauteur, relevant ses genoux sur lesquels elle s'appuie avec grâce ; M. Gérard se place beaucoup plus bas, mais en face de madame la tabletière sur laquelle il a toujours un œil braqué.

Adolphe espère trouver une place auprès d'Eugénie, déjà il s'approche doucement de la jeune fille qui, en s'asseyant, a jeté un regard de son côté ;... mais ce lourdaud d'épicier l'a prévenu ; il se jette sur le gazon et tombe

presque sur Eugénie; elle n'ose plus bouger, elle est forcée de rester à côté de M. Dupont, qui en voulant faire l'aimable, le folâtre, se penche constamment sur elle, et lui fait supporter une partie de son individu.

« Ah ! quel supplice, dit en elle-même Eugénie, moi qui croyais tant m'amuser !... Ce vilain M. Dupont a donc juré de se tenir sans cesse près de moi... Ah ! je ne l'aimais pas, mais maintenant je sens que je le déteste !... »

Et la pauvre petite fait une moue bien triste, pendant que l'épicier fait l'aimable auprès d'elle; mais celui-ci ne s'aperçoit pas de l'humeur de sa voisine, et il va son train, toujours charmé de la décence et de la sévérité d'Eugénie qui n'écoute pas ses compliments.

« Il n'est que midi, dit M. Moutonnet, nous pouvons faire quelque chose avant diner... — Oui, dit Bernard, jouons à de petits jeux, par exemple..... Qu'en pensez-vous, Gérard?... »

Gérard, qui contemple toujours son vis-à-vis, répond sans se détourner : « Je ferai tout ce qu'on voudra.

» — Avant tout, dit madame Moutonnet,
» il faut s'assurer de l'essentiel, qui est le pain
» et le vin; M. Moutonnet, vous allez vous
» rendre chez le garde avec Bidois, et vous
» vous ferez donner tout ce qu'il nous faut...
» Nous serons bien aises, d'ailleurs, de nous
» rafraîchir à présent.

» — Oui, certes, dit Dupont, cela ne fera
» pas de mal..... — Rafraîchissons-nous, dit
» Bernard. — Oh! oui, dit madame Bernard,
» car j'éprouve une chaleur étouffante, et pour-
» tant je me donne de l'air tant que je peux.
» — Pas encore assez, apparemment, dit Gé-
» rard. »

Pendant ce temps, le papa Moutonnet, qui aurait préféré rester assis et se reposer, se lève à regret, prend son mouchoir et se dispose à se rendre chez le garde. Il s'approche de Bidois, qui est un peu plus loin assis entre les deux paniers, et fait semblant de ne pas entendre madame Moutonnet.

« Viens-tu, Bidois? dit le passementier.
» — Comment!... où donc cela? — Chercher
» du pain, du vin et des verres... — Est-ce que

» nous n'avons pas le temps..... — On de-
» mande à se rafraîchir..... — A peine si je
» suis assis... vous voulez me faire retrotter !...
» laissez-moi donc respirer un moment. —
» Mais ce n'est pas moi, c'est ma femme qui
» veut que..... »

Bidois ne peut se décider à se remettre en marche, mais la voix de madame Moutonnet se fait entendre :

« Comment, messieurs, dit-elle, vous n'êtes
» pas encore partis ? Vous devriez être reve-
» nus... Mais, allez donc... nous avons soif...
» — Nous partons, ma femme... c'est Bidois
» qui n'en finit pas... — Allons donc, mon-
» sieur Bidois ; Dieu ! que vous êtes lourd,
» aujourd'hui !..... vous ne pouvez plus vous
» relever !... »

Bidois se lève, cependant, et suit M. Moutonnet en marronnant tout le long du bois.

« Jouons, courons, amusons-nous, » dit madame Gérard. Eugénie, qui ne demande qu'à quitter sa place, est bien vite levée. Madame Moutonnet et mademoiselle Cécile, qui ne courent plus, restent assises près des paniers ;

mais il est convenu qu'on ne s'éloignera pas d'elles.

Cependant, on n'est plus sous les yeux des parents. Eugénie respire et Adolphe espère ; en courant les uns après les autres, ils se rencontrent souvent. Adolphe, pour attraper Eugénie, saisit sa main, son bras, entoure quelquefois sa taille charmante. Eugénie ne retire pas sur-le-champ sa main, lorsqu'elle rencontre celle d'Adolphe qui la presse tendrement : ces moments sont pour eux les plus doux de la journée!..... Profitez-en, jeunes amants! les riens sont beaucoup en amour, et c'est souvent avec des riens que se compose le bonheur.

L'ami Dupont veut aussi courir après les dames, et surtout après mademoiselle Moutonnet; mais l'épicier n'est point leste, il court mal, il est bientôt essoufflé... « Vous allez trop vite, » mademoiselle, crie-t-il à Eugénie, vous vous ferez du mal ; vous vous donnerez un fluxion de poitrine. »

Eugénie ne l'écoute pas et n'en court que plus fort ; elle sait bien qu'il y a quelqu'un qui l'atteindra.

M. Gérard propose de jouer à cache-cache ; on ne demande pas mieux. « C'est moi qui le » serai, dit Dupont, et vous verrez que je vous » aurai bientôt trouvés. »

On accepte. L'épicier va s'asseoir près de madame Moutonnet, en attendant qu'on lui crie : *C'est fait.*

M. Bernard entraîne madame Gérard ; le petit garçon grimpe sur un arbre ; madame Bernard s'est déjà éclipsée avec Estève, et M. Gérard reprend le bras de mademoiselle Mimi avec laquelle il va se cacher.

Eugénie et Adolphe restent seuls ensemble ; ils se regardent quelques instants et ne bougent point. « Mais cependant, dit Adolphe, il » va revenir... il faut nous cacher... — Oui, » monsieur, dit Eugénie, en baissant les yeux. » — Venez, mademoiselle, je vois là-bas un » endroit charmant. »

Le jeune homme prend la main d'Eugénie qui la lui abandonne. Il l'entraîne, ils courent, ils s'enfoncent dans le plus épais du bois. « Mais, nous allons bien loin, dit Eugénie. — » Est-ce que vous voulez que M. Dupont nous

» trouve tout de suite? — Oh! non; j'en serais
» bien fâchée! »

Et Eugénierougit de ce qu'elle vient de dire. Elle se tait, mais suit toujours Adolphe. Des buissons, des branches d'arbres leur barrent le passage; ils s'arrêtent enfin. Eugénie regarde alors derrière elle, mais ne voit plus personne; le feuillage des chênes qui l'entourent lui dérobe même une partie du bois.

« Jecraains que nous ne soyons bien éloignés, » dit-elle, en reportant les yeux sur Adolphe, et en les rebaisant bien vite, parce qu'elle rencontre ceux du jeune homme, qui ont beaucoup d'expression.

Adolphe ne répond pas; mais il tient toujours la main d'Eugénie, et la presse encore plus tendrement, puis la porte à ses lèvres et la couvre de baisers; et Eugénie le laisse faire, elle ne dit plus rien... mais son cœur bat d'une force... on est si heureux en recevant les premières caresses de la personne que l'on aime, surtout quand la pudeur, la crainte, les convenances ont long-temps retardé ce moment-là.

Mais ce silence ne pouvait durer. Eugénie

brûlait du désir d'entendre Adolphe, et n'osait parler la première. Adolphe cède enfin à tout ce qu'il éprouve : « Ah ! mademoiselle, » dit-il en fixant sur Eugénie les plus doux regards, « depuis bien long-temps je désirais me trouver un moment seul avec vous, et vous avouer mon amour... Vous allez vous fâcher peut-être !... mais excusez-moi, plaignez-moi plutôt ; il est si difficile de vous parler, ... je n'aurai que ce moment... et, depuis que je vous ai vue, je vous aime, je vous adore, ... je pense à vous à chaque instant ; je voudrais vous voir sans cesse... O ciel ! qu'avez-vous ? »

Eugénie émue par cette brusque déclaration, à laquelle cependant elle devait s'attendre, Eugénie peut à peine supporter le plaisir qu'elle ressent ; une coquette l'aurait caché, mais un cœur tout neuf, un cœur aussi aimant, ne pouvait déjà savoir se contraindre ; elle se sent défaillir : la joie fait quelquefois plus de mal que la peine, mais ce mal-là est rarement dangereux.

Adolphe soutient Eugénie, il l'entoure de

ses bras. « Qu'avez-vous, lui dit-il? — Ah!
» ce n'est rien... Je ne sais,.. mais je n'ai ja-
» mais éprouvé cela... — Vous ne m'avez pas
» écouté, je gage? — Oh... si!... — Et vous
» ne me répondez rien?... — Que puis-je ré-
» pondre?... »

En effet, elle lui souriait si tendrement !....
qu'aurait-elle pu dire qui valût ce regard char-
mant!.... Adolphe, au comble du bonheur,
jure encore de l'aimer, de l'adorer toute sa
vie; il la presse contre son cœur, et elle n'a
pas la force de se dégager de ses bras.... Ah!
madame Moutonnet, si vous n'aviez pas élevé
votre fille si sévèrement, elle saurait bien mieux
se défendre; c'est en connaissant le péril
qu'on le brave; c'est lorsqu'on est surpris que
l'on succombe; et une fille qui ne sait rien est
bien plus facile à séduire que celle qui se
doute de quelque chose.

Adolphe, heureux de presser Eugénie dans
ses bras, n'ose point encore lui dérober un bai-
ser que cependant il meurt d'envie de cueillir
sur cette bouche si fraîche, qui va répondre à
ses serments,... lorsqu'une voix se fait entendre :

« Ah ! pour le coup , en voilà que je tiens...
» vous êtes pris... »

Eugénie reconnaît la voix de Dupont ; elle tremble qu'il ne les ait aperçus ; elle s'éloigne d'Adolphe , et sort du taillis.

Mais ce ne sont point nos amants que l'épicier vient de découvrir. Le pauvre Dupont cherchait, depuis très-long-temps, sans rien trouver, parce que chaque couple s'était fort bien caché, lorsqu'en passant devant un épais buisson, une odeur de parfums vint frapper son odorat.

Dupont ne doute point que Gérard ne soit caché par là. Il s'avance, l'odeur le guide, et, en effet, il ne tarde pas à trouver M. le parfumeur assis tout contre mademoiselle Mimi, qui est couchée sur le gazon.

Comme M. Gérard et la grande demoiselle ne sont pas fort éloignés de nos deux amants, ceux-ci entendent les cris de joie de Dupont, et sont bientôt auprès de lui. Il faut rejoindre la société, retourner près de madame Moutonnet. Quel dommage !... lorsqu'on aurait encore tant de choses à se dire,.... lorsqu'on était si heureux, seuls sous ces épais feuillages !... Mais

il faut se soumettre ; d'ailleurs ils s'entendent maintenant, le plus important est dit ; peut-être trouveront-ils l'occasion de se parler encore... et, à coup sûr, ils ne la laisseront pas échapper.

« Vous vous étiez joliment cachés, dit Dupont ; sans l'odeur de vanille... de jonquille, ... je crois que je chercherais encore.... mais cela m'a mis sur vos traces, monsieur Gérard.

» — Ha ça ! où est donc madame Bernard, dit le tabletier ; est-ce que vous ne l'avez pas trouvée ? — Non.... j'ai pourtant fureté partout. — Je gage qu'elle aura fait courir Estève jusqu'à l'extrémité du bois... elle s'amuse à le faire enrager !... Ma femme est comme moi, elle aime à faire des espiègeries... »

En disant cela, M. Bernard va se percher sur une branche d'arbre après laquelle il veut se balancer comme le petit Gérard ; mais comme il pèse trois fois autant que le petit garçon, la branche casse et M. Bernard roule sur le gazon. On s'empresse autour de lui, on craint

qu'il ne soit blessé ; mais Bernard se relève en assurant qu'il l'a fait exprès, et s'efforce de rire quoiqu'il ait le nez écorché et une grosse bosse au front.

« Mais il me semble que vous êtes blessé au visage, » dit madame Moutonnet, en voyant revenir M. Bernard. — « Du tout, mesdames, du tout ;... c'est une plaisanterie,.... une farce... A la campagne il faut s'amuser... et je suis là ! »

Madame Bernard reparait enfin avec son commis. La tabletière est encore plus rouge qu'à l'ordinaire, et le petit Estève a les yeux qui lui sortent de la tête. « Où diable étiez-vous donc ? dit Dupont ; j'ai cherché de tous côtés. — Nous n'étions cependant pas loin. — Est-ce qu'Estève a attrapé un coup de soleil, dit M. Bernard, le pauvre garçon est tous bouffi. — Non, non, c'est qu'il s'est trop penché pour me chercher des fraises. — Des fraises ! des fraises !... je t'ai déjà dit, ma chère amie, que dans ce bois-ci on ne trouve que des glands. — C'est vrai, tu as raison, je n'ai trouvé que des glands super-

» bes. — Madame Bernard, votre mari s'est
» fait une bosse au front. — Oh ! cela ne m'in-
» quiète pas, son front est fait à cela. — Mais
» les rafraîchissements n'arrivent pas, » dit
Dupont, qui s'est mis en nage pour jouer à
cache-cache. — « Ah ! mon mari et Bidois
» sont d'une lenteur !... ils me font mourir !...
» — Victoire ! victoire ! les voici. »

En effet, M. Moutonnet paraît chargé de pain et de verres, tandis que Bidois porte un panier garni de bouteilles pleines de vin et d'eau.

« Allons donc, messieurs, allons donc, dit
» madame Moutonnet, à quoi pensez-vous
» d'être deux heures pour nous apporter cela.
» — Mais, ma femme, c'est que... aujourd'hui
» dimanche... — Eh bien ! monsieur, est-ce
» qu'on ne boit pas le dimanche comme les
» autres jours ? — Au contraire, ma belle, on
» boit davantage, c'est ce qui fait... — A la
» santé d'Eustache, » dit M. Bernard, en
s'emparant de la bouteille. Tout le monde ré-
pond à l'appel du tabletier, et le bon Mouton-
net remet de nouveau son mouchoir sur l'herbe,

et s'assied dessus avec délices, enchanté de pouvoir enfin se reposer, ce qui ne lui arrive que rarement le jour de sa fête.

On ne joue plus à cache-cache, parce qu'il fait trop chaud, et que ces messieurs ne veulent point se fatiguer. Eugénie et Adolphe regrettent ce joli jeu, qui leur a fourni l'occasion d'être un moment seuls, et qui leur en promettait de si doux. Peut-être y a-t-il encore dans la compagnie des personnes qui seraient bien aises de retourner se cacher, mais on n'ose pas en témoigner l'envie. « Nous y re-
» jouerons après dîner, dit M. Bernard, il ne
» fera plus si chaud et nous aurons plus d'om-
» bre. »

Le temps se passe bien vite. Quatre heures arrivent, il faut dîner; c'est pour beaucoup de personnes, et surtout pour le héros de la fête, l'instant le plus intéressant de la journée.

Les paniers sont vidés, les provisions sont étalées, on s'assied à peu près en rond; cette fois, Adolphe trouve le moyen de se mettre près d'Eugénie; le gros épicier est à la gauche

de la jeune fille, mais le joli garçon est à sa droite, et il y aura du moins compensation.

On trouve tout bon, tout excellent; l'appétit assaisonne les mets, on fête le petit vin du garde. Jusqu'à présent tout se passe fort bien, chacun est gai, joyeux; le plaisir préside à la fête; mais Bidois, qui a assisté à toutes celles de la famille Moutonnet, se dit en lui-même :
« Pourvu que cela finisse bien aujourd'hui, et »
» qu'il n'arrive pas quelque catastrophe, quel- »
» que querelle, comme c'est l'ordinaire aux »
» St.-Eustache et aux Ste.-Barbe; on commence »
» en riant, en chantant,.... on revient en »
» criant et en se disputant ... »

En attendant le vieux commis mange et boit comme quatre, enchanté de voir disparaître les vivres, parce qu'il espère rapporter les paniers vides.

Nous avons vu comment M. Moutonnet s'y est pris pour découper la superbe volaille dont il ne put venir à bout, malgré le secours de madame Bernard; nous avons vu ensuite l'humeur de madame Moutonnet, qui n'aimait

pas que d'autres qu'elle fissent quelque chose avec son mari.

Nous savons aussi que l'on dansait déjà devant la maison du garde, pendant que l'on dînait dans le bois. Quoiqu'il ne fût alors que cinq heures, le bal était déjà en train, parce qu'à la campagne on commence de bonne heure et que l'on ne craint pas de danser au soleil.

Puisque nous retrouvons les choses telles que nous les avions laissées, voyons maintenant comment se terminera la fête de M. Moutonnet, et si les pressentiments de Bidois étaient fondés.

CHAPITRE V.

Suite et fin de la fête de M. Moutonnet.

« Ha ça, est-ce qu'on ne parviendra pas à
» découper cette volaille, dit Bernard? — Ce
» serait bien malheureux ! dit tout bas Bidois,
» car on me la ferait remporter à Paris, et
» nous ne mangerions que cela toute la se-
» maine.

» — J'aurais cependant voulu goûter du
» croupion, » dit madame Bernard, qui a
passé la cuisse de la dinde au petit Estève,
qu'elle bourre comme un canon.

« Oh ! dit le tabletier, ma femme est ter-
» rible pour les croupions... elle se ferait fes-
» ser pour en tenir un. — Je me charge de
» lui en offrir, dit le parfumeur ; passez-moi

» cette terrible volaille, vous allez voir comme
» je découpe cela. — Oh ! d'abord mon mari
» fait tout avec grâce, dit madame Gérard. —
» Oui, dit tout bas Bidois, le dindon sentira
» la pommade. »

M. Gérard prend la volaille, et ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'il parvient à la découper, quoique madame Moutonnet répète à chaque instant : « Je suis bien certaine qu'elle est tendre, je l'ai achetée moi-même. — Malgré ça, dit le parfumeur, je vous assure qu'elle est bien formée. »

Personne n'ose dire que le dindon n'est pas mangeable, mais on n'y revient pas. On se jette sur le pâté et les autres provisions, et Bidois voit avec chagrin qu'il restera plus de la moitié de la grosse pièce.

Le vin muscat de l'ami Dupont ramène la bonne humeur que le dindon avait un peu affaiblie. La bouteille est bientôt vidée ; l'anisette a son tour. La liqueur achève de donner une petite pointe à ces messieurs et plus d'abandon à ces dames ; le son du tambourin et de la clarinette, qui parvient aux oreilles

de la société, ajoute aux charmes du repas.

« Nous avons de la musique, dit Dupont,
» c'est pis qu'à Paris. — J'espère bien que
» nous danserons ce soir, dit madame Ber-
» nard; il faut que je danse, moi, cela me
» fait faire la digestion. — Vous danserez,
» mesdames, vous danserez, nous vous ferons
» sauter. — Ah! oui, vous faites de fiers
» hommes! s'il fallait compter sur vous... —
» Qu'est-ce à dire, madame Bernard, est-ce
» que je ne suis pas là pour la pirouette? est-
» ce que je ne passe pas un six, quand je m'y
» mets? — Vous passez un six, vous!... ah!
» par exemple, monsieur Bernard, je ne m'en
» suis jamais aperçue! — Vous vous en aper-
» cevez ce soir, madame. — Je serais curieuse
» de voir cela!

» — En vérité, » dit Madame Moutonnet
en se penchant sur mademoiselle Cécile, « cette
» madame Bernard a toujours des conversations
» bien singulières!... — Ne m'en parlez pas, »
répond mademoiselle Cécile en se pinçant
les lèvres, « c'est du plus mauvais ton!... cela
» me fait mal aux nerfs!...

» — Allons, dit tout bas Bidois, voilà les
» femmes qui chuchotent déjà ;... ça se gâtera
» bientôt.

» — Est-ce qu'on ne chante pas ? dit M. Du-
» pont. — Si fait, parbleu, on chante !... —
» C'est à vous à commencer, ma fille, » dit
madame Moutonnet à Eugénie, qui, auprès
d'Adolphe, avait tout-à-fait oublié ses cou-
plets ; « m'entendez-vous, ma fille ? — Oui,
» maman. »

On fait silence et Eugénie chante des cou-
plets pour la fête de son père ; elle tremble
d'abord, mais ensuite elle se rassure et met de
l'expression à ce qu'elle chante, parce que
son cœur est d'accord avec les paroles.

Le bon Moutonnet embrasse sa fille, c'est
le moment de l'attendrissement. « Vraiment,
» dit Dupont, mademoiselle a une voix, ... de
» ces voix qui étourdissent !... »

Adolphe ne dit rien, mais il regarde Eugé-
nie, et pour l'aimable fille cela vaut bien le
compliment de Dupont.

« Maintenant, » dit Bernard, qui n'est pas
porté pour le sentiment, « il faut chanter du

» gai, du jovial... — Ah! oui, dit sa femme,
» de petites drôleries, j'aime bien cela, moi.
» — Madame, songez que nous avons des de-
» moiselles ici, » dit madame Moutonnet, en
prenant un ton sévère. « Il me semble que je
» le sais aussi bien que vous, madame, » ré-
pond madame Bernard, d'une voix un peu
enrouée, « est-ce que je n'ai pas un enfant ?
» — Oui, sans doute, un enfant de quinze
» ans passés ;... c'est pour cela, madame, qu'il
» faut prendre garde à ce qu'on chante... —
» Madame, ma fille n'y entend pas malice ;
» tant pis pour celles qui en mettent dans
» tout... — Si on voulait en mettre, les oc-
» casions ne manqueraient pas avec certaines
» personnes.

» — Allons, allons, mesdames ; est-ce qu'il
» faut se fâcher pour une chanson, » dit l'é-
picier en présentant son sac de quatre-men-
» diants ; « prenez une figue, madame Bernard...
» Tenez, madame Moutonnet, voici du raisin
» sans pepin... »

» — L'ami Dupont a raison, dit M. Bernard,
» d'ailleurs je sais choisir une ariette pour les

» circonstances... — Chantez-nous quelque
 » chanson à boire, dit le papa Moutonnet, il
 » faut finir la bouteille d'anisette.

» — Va pour un air à boire, » dit Ber-
 nard, et le tabletier entonne un refrain bachi-
 que. Ces messieurs font chorus, et l'anisette
 tire à sa fin, mais aussi les convives chantent
 à tue-tête; la liqueur les met en train.

« Ah ! mon Dieu, quel train ! » dit madame
 Bernard, en se bouchant les oreilles; « vos
 » chansons à boire ne m'amuse pas du tout...
 » J'aime bien mieux : *Un jour Guillot trouva*
 » *Lisette, ou la Béquille du père Barnaba...*

» — Fi donc ! madame, s'écrie madame
 » Moutonnet, *la Béquille du père Bar-*
 » *naba !...* Eh ! pourquoi pas le pot-pourri de
 » *la Vestale*, pendant que vous y êtes !... —
 » Madame, on le chante partout au dessert...
 » — Oui, entre hommes, c'est possible ; mais
 » des mères de famille !... — En vérité, cela
 » devient d'un ridicule... Est-ce qu'on n'est
 » pas à la campagne pour rire !... — Parce
 » que madame veut rire, il faudra peut-être
 » que ma fille écoute des choses que, moi, je

» rougis d'entendre !... — Vraiment, ce serait
» rougir pour bien peu de chose !... Et les
» gens qui sont si rigides en paroles, ne sont
» pas toujours les plus sévères en actions... —
» — Qu'est-ce à dire, madame Bernard ? »

Madame Moutonnet s'est relevée à demi en prononçant ces mots ; ses regards semblent défier la tabletière ; et celle-ci, charmée de l'avoir piquée au vif, se contente de sourire malignement en regardant M. Gérard ; tandis que Bidois, qui voit que cela s'échauffe, rit en dessous et profite de la circonstance pour jeter à la volée, dans le bois, un pilon de la dinde qui serait retourné dans le panier.

M. Bernard a l'esprit conciliateur ; c'est toujours lui qui apaise les querelles : d'ailleurs, les autres hommes ne sont point en état d'y prendre part. Adolphe ne l'a pas écoutée, Dupont ne sait pas ce qu'il doit dire, Gérard ne se soucie point de s'en mêler, et M. Moutonnet, déjà étourdi par l'anisette, perd tout-à-fait la tête en voyant sa femme en colère.

C'est donc Bernard qui interrompt la dispute, en engageant les jeunes filles et les jeu-

nes gens à aller danser pendant que les papas chanteront.

Cet avis est approuvé généralement ; madame Moutonnet, elle-même, engage sa fille à aller danser. « Cela vaudra beaucoup mieux, » dit-elle, que d'écouter les chansons de ces » messieurs.

» — Allez, enfants, dit madame Bernard, » nous irons bientôt vous rejoindre ; je compte » bien danser aussi. »

Eugénie est enchantée de la permission, elle se lève ainsi que la grande Mimi ; Adolphe, Estève et le petit Gérard suivent ces demoiselles, et mademoiselle Cécile, qui se met probablement au nombre des enfants, va rejoindre la jeunesse qui se rend à la danse.

Dupont hésite ;... il ne sait s'il doit suivre Eugénie ou rester près de madame Moutonnet ; pendant qu'il se consulte, les jeunes gens se sont éloignés. Comme il n'est pas très-grand danseur, il les laisse aller, se réservant pour les dernières contredanses.

Adolphe, un peu plus hardi, a pris le bras d'Eugénie, Estève offre le sien à mademoiselle

Mimi, le petit Gérard court devant, et mademoiselle Cécile est forcée de marcher seule ; ce qu'elle fait en médissant des jeunes gens qui sont maintenant si mal élevés!... Comme si une douce sympathie ne devait pas entraîner la jeunesse vers la jeunesse, et un cœur aimant vers la beauté. Les préférences sont donc toutes naturelles ! Mais on ne se rend jamais justice ; on veut à quarante ans en paraître vingt, on veut plaire avec une figure maussade, on veut attirer avec des manières revêches, se faire écouter lorsqu'on ennuie, et au lieu de faire un juste retour sur soi-même et de ne rien exiger, on trouve plus commode de médire du siècle, des hommes, des mœurs, et on se venge ainsi des ravages du temps.

Mais laissons grommeler mademoiselle Cécile, suivons Adolphe et Eugénie. Tout en se rendant à la danse, ils trouvent de temps à autre le moyen de passer derrière un épais buisson qui les dérobe aux regards curieux de la vieille fille ; alors Adolphe saisit Eugénie dans ses bras, il la presse fortement contre son cœur en prenant un baiser, puis un second,

puis un autre encore, sur son cou, sur ses joues, sur sa bouche même, et Eugénie le laisse faire, ou se défend si mal!... Que voulez-vous! l'anisette a fait aussi son effet sur les jeunes têtes; Adolphe est plus entreprenant, Eugénie plus tendre!... et si on ne les suivait pas de près!... je crois vraiment qu'il est très-heureux que ce soit dimanche, et qu'il y ait beaucoup de monde dans le bois.

Mais en marchant, en se serrant, en s'embrassant, on échange quelques phrases brûlantes, des demi-mots qui achèvent de porter l'ivresse dans le cœur d'Adolphe, et un trouble, un charme inexprimable dans celui d'Eugénie.

« Je vous aimerai toujours, dit Adolphe; je » ne vivrai désormais que pour vous adorer!... » — Et moi, ... ah! je vous promets aussi... » Elle n'ose achever; mais ses yeux terminent ce qu'elle a commencé, et un doux serrement de main confirme ce naïf aveu.

« Que je suis donc heureux aujourd'hui, dit » Adolphe. — Ah! je n'ai jamais eu tant de » plaisir, répond Eugénie; pourquoi faut-il

» que la journée finisse!..... qu'elle m'a paru
» courte!... — Et à moi,... surtout depuis
» que je sais,... depuis que je vous ai dit tout
» ce que je sens... Quand vous verrai-je main-
» tenant? — Hélas! je ne sais!... peut-être
» dans huit jours,.... dans quinze jours... —
» Oh! je veux vous voir tous les jours, chère
» Eugénie; est-ce que je pourrais exister sans
» cela!... — Ah! je le voudrais bien aussi;...
» mais comment faire!... Vous savez que je
» suis toujours au comptoir... — Oui, mais
» je passeraisouvent devant votre boutique;...
» et, quand votre maman n'y sera pas, vous
» pourrez bien vous tenir un instant sur le pan
» de votre porte... — Ah! je tâcherai... —
» Et alors je pourrai vous dire un mot... —
» Ah! cela sera bien rare,... bien difficile. »

Et nos deux amants soupirent... Mais le son du crin-crin leur rappelle où ils sont, et on oublie bien vite les chagrins à venir pour jouir du bien présent.

La danse est animée, le bal de Romainville est dans tout son éclat. Adolphe et Eugénie se mêlent aux villageois; ils dansent sans pré-

tention, et sans remarquer la danse de leurs voisins. Au milieu du bal, ils sont encore seuls ; ils ne voient point le monde qui les entoure , un seul sentiment les anime , une seule pensée les occupe : ils s'aiment, et ils sont ensemble.

Le jeune Estève fait danser la grande Mimi, qui ne veut se mettre que dans un quadrille bourgeois, ne voulant pas figurer avec les paysans, parce qu'aux yeux de la jeune fille, un garçon tailleur est bien au-dessus d'un laboureur. Il est certain qu'un laboureur ne sent ni le savon parfumé, ni l'eau de miel.

Mademoiselle Cécile est allée s'asseoir sur un des bancs qui entourent la place où l'on danse, elle fait galerie, elle ne fera probablement que cela. Si encore le petit Gérard voulait danser avec elle ; mais le petit drôle aime beaucoup mieux courir et sauter dans le bois.

Dans les moments de repos, Adolphe voudrait bien emmener Eugénie dans le bois ; mais si madame Moutonnet revenait, et ne trouvait point sa fille à la danse !..... Oh ! il n'y a pas moyen de s'éloigner. Adolphe le sent et sou-

pire, mais il ne veut pas exposer Eugénie aux reproches de sa mère, il faut d'ailleurs éviter de laisser naître le moindre soupçon dans l'esprit de la maman, qui alors séparerait bien vite les jeunes gens.

Il faut donc se contenter de danser ensemble, en se disant mille jolies choses, en se faisant de tendres serments, en se prouvant l'amour que l'on ressent par ses regards, par ses soupirs... C'est déjà beaucoup;... Adolphe trouve que ce n'est pas assez; mais les amants ne sont jamais contents! L'amour est ambitieux, plus il obtient, plus il veut avoir; mais l'ambition n'est jamais satisfaite, et l'amour l'est trop tôt.

On en est à la quatrième contredanse, et pour nos amants c'est encore la première; tandis que mademoiselle Mimi, déjà fatiguée, et trouvant peut-être que le petit Estève n'est pas aussi aimable que M. Gérard, est allée se reposer auprès de mademoiselle Cécile.

Tout à coup, un bourdonnement sourd, un mélange confus de cris, de ris et de chants, annonce l'arrivée de toute la société; M. Bernard marche en avant avec madame Gérard,

faisant plus de train à lui seul , que tout l'orchestre villageois. Il pénètre dans l'enceinte , et se promène avec sa dame , malgré les remontrances des danseurs qu'il dérange, passant à travers les *chaînes anglaises et les poules*, sans écouter madame Gérard, qui lui crie de s'arrêter. Mais Bernard a la tête montée , il a mis son chapeau de travers, rien ne l'arrête ; il semble vouloir défier tout le bal.

M. Gérard donne le bras à madame Bernard, qui ne marche plus qu'en sautillant, depuis qu'elle approche du bal, cherchant à se rappeler le pas de la tréniis qu'elle a oublié et sur lequel le parfumeur n'a que des notions très-imparfaites , parce que depuis vingt ans qu'il danse , il ne fait que le pas de zéphire , dans toutes les figures.

Dupont conduit madame Moutonnet, écoutant patiemment ses plaintes au sujet de la tabletière, qu'elle se promet de ne plus inviter à aucune de ses fêtes, trouvant sa conduite et ses propos plus libres qu'à l'ordinaire. Les chansons que ces messieurs ont chantées après le départ des jeunes demoiselles ont encore

augmenté la mauvaise humeur de madame Moutonnet, et ce n'est pas sans peine que l'on a évité une nouvelle dispute entre les deux amies. A tout ce que dit la passementière, l'épicier répond : « C'est très-juste : vous avez » parfaitement raison : je suis de votre avis. »

M. Moutonnet suit de loin la compagnie ; le pauvre homme qui se sent étourdi et n'est pas solide sur ses jambes, ne marche que derrière sa femme, chantonnant un petit refrain guilleret, et roulant des yeux effarés, en regardant les petites paysannes qui passent près de lui.

C'est Bidois qui ferme encore la marche ; il tient les deux paniers renfermant les débris du dîner, et, grâce à toutes ses petites ruses, une grande partie de la volaille est restée dans le bois de Romainville : les paniers sont donc assez légers, mais Bidois les trouve encore trop lourds. Il est surtout fort en colère d'être obligé de rapporter à Paris les deux bouteilles vides dans lesquelles étaient le muscat et l'anisette, présent de l'ami Dupont.

Le premier soin de madame Moutonnet est

de chercher sa fille. « J'espère, dit-elle à » Dupont, que vous allez maintenant la faire » danser; les jeunes filles aiment la danse; c'est » un plaisir innocent qu'il faut bien leur per- » mettre, surtout quand cela n'arrive que » trois ou quatre fois par an. — Vous avez » raison, je suis de votre avis,... d'ailleurs, » je danse aussi avec assez de goût;... j'ai eu » un maître de danse deux ans, à vingt-quatre » sous le cachet. — Diable! vous devez être » bien léger. »

Adolphe reconduit Eugénie près de sa mère; les pauvres amants ont soupiré en la voyant paraître: il n'y a plus moyen de se parler bas!

Dupont s'empresse d'inviter Eugénie pour la première contredanse; la pauvre petite regarde sa mère et voit qu'il faut accepter; mais elle jette aussi à la dérobée un regard sur Adolphe, pour lui témoigner son chagrin de danser avec un autre que lui. Adolphe la comprend et lui répond; mais il faut se soumettre. Le jeune homme invite madame Moutonnet, celle-ci le refuse en le remerciant de sa politesse: depuis long-temps elle ne danse plus;

elle croit que cela compromettrait sa dignité.

Adolphe n'insiste pas, comme on le pense bien; il court s'emparer d'une grosse paysanne et se place en face d'Eugénie. De cette manière, c'est encore avec elle qu'il dansera.

« J'espère que nous allons *la pincer*, » dit M. Bernard qui, depuis qu'il a bu de l'anisette, veut sauter plus haut que tout le monde. « Tenez-vous bien, madame Gérard, j'en danse six sans quitter la place. »

La tabletière n'est pas moins en train que son mari, et c'est Gérard qui est son cavalier. « Ah! dit tout bas M. Moutonnet, si ma femme n'était pas là, je danserais bien aussi une contredanse, mais il faut que j'aie lui tenir compagnie. — Allez toujours, dit Bidois en le poussant, elle est près de mademoiselle Cécile, elle ne vous verra pas... — Tu crois, Bidois?... voilà une petite brunette que je ferais bien sauter, elle est gentille, hein? — Bah! elle a la peau noire comme un pruneau! — C'est égal, à la brune, ça ne paraît pas. — Allez donc l'inviter. — Oh! non,... si ma femme me voyait danser avec une

» jeune fille... C'est dommage, je me sens en
» train ce soir.

» — Ils sont tous gris, » murmure tout bas
Bidois en allant s'asseoir avec ses paniers près
de mademoiselle Cécile; « ils ont bu comme
» des trous;.... aussi les yeux leur sortent de
» la tête..... Ce vieux Moutonnet qui veut
» encore danser!... Je suis bien fâché qu'il
» n'ait pas invité cette paysanne, nous au-
» rions eu une drôle de scène!.... sa femme
» lui aurait arraché les yeux!.... Hom! les
» maudites bouteilles! elles seront bien heu-
» reuses si elles reviennent à Paris sans être
» fêlées! »

Le vieux commis, en disant ces paroles, secoue les paniers de manière à faire en effet danser les bouteilles; puis s'apercevant que madame Moutonnet n'est qu'à quelques pas de lui, et qu'elle peut le voir, il prend un air satisfait, et, s'avancant la tête basse vers la passementière, il lui demande avec humilité si elle n'a pas besoin de son bras pour se promener autour de la danse.

« — Où est M. Moutonnet?... qu'en avez-

» vous fait, Bidois? — Madame, il se pro-
» mène par-là bas ; il regarde danser sa fille,
» sans doute. — Allons le rejoindre. Mettez ces
» paniers près de mademoiselle Cécile, et don-
» nez-moi votre bras. — Avec infiniment de
» plaisir, madame. »

Bidois se débarrasse de ses paniers, en priant le ciel que quelqu'un veuille bien s'en emparer ; puis, d'un air fier, il vient présenter son bras à madame, qui lui fait l'honneur de l'accepter ; et, pour se rendre digne de cette faveur insigne, Bidois mesure ses pas sur ceux de sa maîtresse, avec autant d'attention qu'un conscrit qui marche à côté de son caporal.

L'orchestre a donné le signal ; les danseurs sont en mouvement. Bernard s'est élancé avant tous les autres, et, en passant son premier entrechat, donne un croc-en-jambe à un beau-fils de l'endroit, auquel les pas et les gambades du tabletier ne paraissent pas plaire, et qui le regarde de travers en s'apercevant qu'il a sali son pantalon de nankin ; mais Bernard va toujours son train sans faire attention aux propos du paysan ; il veut électriser sa dan-

seuse, tandis que, de son côté, madame Bernard se trémousse tant qu'elle peut avec M. Gérard.

Un peu plus loin, Dupont danse avec Eugénie ; l'épicier voulant plaire à la jeune personne, fait tout ce qu'il peut pour se rappeler les leçons de son maître à vingt-quatre sous le cachet. Il s'élançe, saute, se remue comme un possédé ; ses deux chaînes de montre qui se balancent sur sa culotte, et les pièces de cent sous qui remplissent ses goussets, font, quand il danse, un accompagnement qui ressemble au tambour de basque.

Eugénie fait tout son possible pour ne pas rire, cependant elle ne peut toujours retenir un sourire, surtout lorsque ses yeux rencontrent ceux d'Adolphe, qui admire aussi la danse de l'épicier. Dupont est charmé de la gaieté de la demoiselle ; il est persuadé qu'il a fait sa conquête, et il en danse avec plus d'ardeur, malgré les gouttes de sueur qui découlent de son front, et qui, se mêlant avec la poudre qui tombe de sa coiffure, forment de petits ruisseaux blanchâtres et tranchent agréa-

blement avec sa figure devenue pourpre.

Madame Moutonnet et Bidois aperçoivent facilement l'habit bleu de ciel se dessinant dans les airs. Ils approchent du quadrille. « Comme » il danse bien, dit madame Moutonnet, en » contemplant Dupont; quelle grâce, quelle » facilité! — C'est vrai, dit Bidois, il n'a pas » l'air d'y penser, et s'il ne suait pas tant... — » Il sue, il sue.... est-ce que tout le monde » ne sue pas en dansant? est-ce que M. Mou- » tonnet ne sue pas en dansant le menuet?... » et vous, qui parlez, Bidois, vous aviez ce » matin l'air d'un caniche sortant de l'eau. — » C'est juste, madame, tout le monde sue.... » Je voulais dire, au contraire, que ce n'est » pas la danse qui le fait suer, mais que c'est » dommage que la chaleur d'aujourd'hui.... » Car il a fait terriblement chaud aujour- » d'hui..... — Expliquez-vous donc, alors; » vous tournez deux heures votre langue avant » de pouvoir arranger vos phrases.... Ah! » quelles pirouettes! avez-vous vu! — Oui, » madame... c'est comme à l'Opéra! — Est-ce » que vous avez été à l'Opéra, Bidois? —

» Oui, madame, j'y suis allé une fois, il y a
 » trente ans environ ! mais j'en ai gardé de
 » précieuses traditions ; j'y ai vu *Psyché* et
 » *l'Avocat Patelin* !.... ce sont de fameux
 » opéras... — C'est dommage que ses brelo-
 » ques fassent tant de bruit... — Ah ! madame,
 » ce bruit-là n'a rien de désagréable, cela
 » annonce toujours un homme à son aise. —
 » Oui, au fait, vous avez raison, cela annonce
 » des montres. — Mademoiselle votre fille a
 » une bien jolie danse. — Une danse décente,
 » Bidois, en un mot, la danse que je lui ai en-
 » seignée. — Elle tiendra de sa mère, ce sera
 » une bien jolie femme !... elle vous ressem-
 » ble comme deux et deux font quatre. »

Madame Moutonnet ne répond pas à ce compliment, elle se contente de sourire en regardant sa fille ; et dans ce moment elle est fière de sa beauté. Jamais, en effet, Eugénie n'avait été plus jolie ; ses traits animés par la danse, la présence d'Adolphe, ce qu'il lui avait dit, le nouveau sentiment qu'elle éprouvait, tout répandait sur sa physionomie une expression charmante, que Dupont interprétait en sa

faveur, tandis que la maman n'attribuait cette agitation qu'au plaisir de la danse. Une seule personne savait le secret de la jeune fille, et devinait pourquoi un trouble charmant se peignait sur son visage.

La contredanse allait finir, et madame Moutonnet, tout occupée de sa fille, avait pour un moment oublié son mari, lorsqu'un grand bruit se fait entendre. On crie, on se dispute, on se menace; tout le monde se porte vers le lieu de la querelle. Bidois penche pour ne pas se mettre dans la foule, mais madame Moutonnet n'a peur de rien et tient à savoir ce que c'est, parce qu'elle a reconnu la voix de M. Bernard : elle force donc le vieux commis à avancer, ce qu'il ne fait qu'à regret. Bientôt les villageois, qui se pressent derrière eux, les portent vers l'endroit d'où partent les cris. Un grand homme en veste tient M. Bernard par les cheveux, et celui-ci, de son côté, a saisi son adversaire à la gorge. Le villageois, las de recevoir à chaque instant dans les jambes ou sur les pieds le résultat des gambades du tabletier, avait fini par le pousser si rudement,

que Bernard était allé tomber au milieu de son quadrille ; mais en se relevant il avait appelé le villageois manant : à ce mot, celui-ci avait sauté sur M. Bernard, et les adversaires en étaient aux mains, lorsque les cris de madame Bernard et de madame Gérard avaient interrompu la contredanse.

« Ah ! mon Dieu, s'écrie madame Mouton-
» net, c'est M. Bernard qui a une dispute, ...
» j'étais bien sûre que cela finirait mal. —
» C'est qu'il a trop bu d'anisette, murmure
» Bidois.

» — Ce sont ces paysans, ... ces rustres, ces
» malôtus, crie madame Bernard, qui veu-
» lent empêcher mon mari de danser ; comme
» si la place n'était pas libre. » Ces mots, loin
de calmer la querelle, irritent les villageois qui prennent tous le parti de leur camarade.

« — Ce grand imbécile qui donne des coups
» de pied à tout le monde... — A-t-il l'air bête,
» disent les paysannes ; et c'te femme qui nous
» appelle malôtus ! ... regarde donc, n'a-t-elle
» pas l'air de grand'chose... — Tiens, Fan-
» chon, je gage que ce sont des laquais de

» Paris qui viennent ici se donner des airs
» pour singer ceux maîtres... — Et c't autre
» louchon qui sent si bon qu'on ne peut pas y
» tenir... — Il a voulu faire le Grand Turc...
» — Et ça voudrait nous faire la loi ici... —
» Faut les faire danser sans musique. »

Pendant ce dialogue, qui jette l'épouvante dans l'âme de Bidois, M. Bernard continue à se débattre avec son adversaire, qui plus fort que lui, va le terrasser, lorsque heureusement le garde parvient à les séparer. M. Gérard tire depuis long-temps le bras de sa femme, il veut s'éloigner de la foule et quitter bien vite le bal. Le garde conseille à Bernard d'en faire autant, mais notre tabletier est un héros quand il a bien diné; il revient vers le villageois qu'il traite de canaille : le paysan se retourne pour lui donner un coup de poing; mais dans ce moment, le pauvre Bidois, qui se trouve malgré lui au milieu du tumulte, s'avance, d'après l'ordre de madame Moutonnet, pour tirer M. Bernard par son habit, et c'est sur son nez que tombe le coup destiné au tabletier.

« Je suis mort ! » s'écrie Bidois, et dans sa

douleur il lâche le bras de madame Moutonnet. Les villageois rient de plus belle, et madame Bernard veut absolument que son mari rosse les drôles qui osent se moquer d'elle ; mais, à force de faire le méchant, Bernard se fait bousculer par tous les paysans, qui le poussent hors de l'enceinte de la danse, de manière à lui ôter l'envie de s'y représenter.

Madame Moutonnet court après son mari ; elle le trouve enfin assis à l'écart, loin de la dispute, à côté d'une petite brune, à laquelle il allait offrir des macarons. « Que faites-vous » là, monsieur ? lui dit sa femme en lui saisissant le bras... Quoi ! pendant que l'on se bat, » que l'on se dispute.... vous... — Ma femme, » je viens de tirer, à tout coup l'on gagne.... » J'allais vous porter ces macarons, ma mignonne... — Il s'agit bien de macarons!... » Entendez-vous ce tapage?... Allons chercher » ma fille et hâtons-nous de quitter ce bois. » Madame Bernard, avec ses sottises, a ameuté » tous ces paysans contre nous. — Ah mon » Dieu!... — Venez, venez, monsieur... Vous » m'expliquerez plus tard votre conduite. »

M. Moutonnet ne se fait pas répéter cet ordre ; il suit sa femme qui retourne vers la danse, dans l'espoir d'y trouver sa fille : mais elle n'y trouve que Dupont, qui ne sait pas ce qu'est devenue sa danseuse.

« Où est ma fille, M. Dupont?.... Qu'en avez-vous fait?... — Mais je la cherche, comme vous voyez.... Cette cohue nous a séparés... — Ah mon Dieu! serait-elle égarée!..... — Non, non, je crois que M. Adolphe est avec elle..... Ils ne peuvent être loin. »

Les amants ont profité de la querelle (car les amants profitent de tout) pour se rejoindre, se parler, et être encore quelques minutes ensemble. Il faut qu'ils se répètent avant de se quitter, qu'ils s'aiment, qu'ils s'adorent toujours, qu'une seule personne va désormais occuper toutes leurs pensées, qu'ils n'auront qu'un but, qu'un espoir, celui de vivre à jamais l'un pour l'autre.

Ils se sont déjà dit cela cent fois ; mais, en amour, on aime à s'entendre répéter ce que l'on sait déjà, on veut l'entendre encore, on ne

l'entend jamais assez ! C'est une bien jolie chose d'aimer et d'être aimé !

Cependant, comme il faut que tout ait une fin, que c'est l'ordre de la nature, et qu'il n'appartient pas à nous autres, pauvres mortels, de goûter éternellement les plaisirs réservés aux bienheureux ; enfin comme nous ne sommes pas bienheureux sur la terre, afin sans doute de l'être davantage dans le ciel, nos plaisirs y sont très-courts, et voilà pourquoi le doux entretien d'Eugénie et d'Adolphe ne dura pas plus de dix minutes, malgré tout le charme qu'y trouvaient nos deux amoureux.

La voix de madame Moutonnet, qui appelait sa fille, vint détruire leur bonheur ; on se sauva bien vite par un autre côté, puis on arriva dans l'enceinte du bal, où le désordre régnait encore et où l'on eut l'air de chercher ses parents.

Eugénie peint tout l'effroi qu'elle a éprouvé, et madame Moutonnet remercie Adolphe d'avoir veillé sur sa fille. Bidois paraît, tenant son mouchoir sur son nez meurtri. On cherche les paniers... on n'en retrouve qu'un, et

c'est celui dans lequel ne sont point les bouteilles.

« Les paysans auront volé l'autre, dit Bidois, » croyant trouver des bouteilles pleines. — » C'est bien probable, dit M. Moutonnet. — » C'est bien malheureux, dit sa femme, deux » bouteilles de Sèvres! je les regrette. — C'est » vrai, dit le vieux commis, elles étaient su- » perbes!..... » Et il se retourne pour cacher un sourire malin qui pourrait le trahir.

« — Allons, allons, ... partons, ... quittons » ce maudit bois; en voilà pour quelque temps » de Romainville. — Où sont donc les autres, » ma femme? — Ma foi, cela ne m'inquiète » guère. Ces Bernard!.... Ah! quand il m'ar- » rivera de faire une partie avec eux ou de les » inviter à une fête!... M. Dupont, donnez le » bras à ma fille. Allons, M. Moutonnet, pres- » sez un peu le pas; ne voyez-vous pas que » tous ces paysans nous regardent de travers. » — Oui vraiment, dit Bidois, ils ont de mau- » vais desseins. »

Enfin la famille Moutonnet gagne la grande route, sur laquelle elle ne tarde pas à rencon-

trer toute la société. M. Gérard avait beaucoup de peine à calmer madame Bernard, qui, furieuse de quitter le bal après une contredanse, se répandait en invectives contre les habitants de Romainville; son mari faisait chorus, et la famille du parfumeur, craignant une nouvelle scène avec les villageois, était sur le point de quitter le tabletier et sa femme, lorsque le héros de la fête les rejoignit avec sa femme et le reste de la compagnie.

« Eh bien ! M. Moutonnet, dit Bernard dès » qu'il l'aperçoit, j'espère que voilà une fa- » meuse scène ! — Oui, dit la tabletière, il » est gentil votre bal de Romainville ! .. Je » m'en souviendrai long-temps ! — Il faut » convenir aussi, madame, répond la passe- » mentière, que votre mari n'était pas rai- » sonnable, et que vous-même, au lieu d'a- » païser ces villageois, vous n'avez fait que les » irriter encore davantage, en leur disant des » injures... — Des injures, madame?.... Des » injures !.... — Oui, madame, j'en appelle » à toute la société... — Ah ! ceci est un peu » trop fort, madame Moutonnet ; je vous

» conseille de prendre le parti de gens qui nous
» ont maltraités, hués, chassés de la danse ;
» qui ont jeté par terre M. Bernard, et rossé
» votre commis!... Regardez son nez!... dans
» quel état il est! — Ce n'est pas à lui que le
» coup de poing était destiné... Pourquoi va-t-il
» s'avancer dans ce moment-là? — Je sais bien,
» madame, que vous auriez préféré que mon
» époux l'eût reçu!... — Au moins, dit tout
» bas Bidois, il aurait été à son adresse. —
» Oui, dit Bernard, ... ce sont des drôles, ...
» et si j'avais eu là un piquet de gendarmerie
» à mes ordres, je leur aurais fait voir de quel
» bois je me chauffe. — Tout cela ne m'em-
» pêchera pas de dire, monsieur Bernard, que
» c'est vous qui avez commencé..... — J'ai
» commencé, madame!... J'ai dansé, voilà
» tout!... — Oui, mais on danse de manière
» à..... — En voilà bien d'une autre!.... Ne
» faudrait-il pas restreindre ses pas pour ces
» manants?... Quand vous dansiez, vous, ma-
» dame, il vous fallait aussi de la place; je
» m'en souviens, quoiqu'il y ait long-temps...
» — Madame, point de personnalités, je vous

» en prie. — C'est vous qui m'injuriez, ma-
» dame. — Il faudrait pour cela que j'eusse
» votre langue, madame. — Oh! la vôtre est
» bien suffisante pour faire enrager votre mari,
» votre fille, et tout ce qui vous entoure!....
» — Ah! c'en est trop! Monsieur Moutonnet,
» on insulte votre épouse!... »

M. Moutonnet regarde sa femme pour savoir s'il doit répondre, et enfonce son chapeau sur sa tête pour se donner de la fermeté. Pendant ce temps, la famille Gérard, qui voit qu'une nouvelle dispute va s'engager, s'empresse de doubler le pas, pour ne pas être obligée de prendre parti pour quelqu'un.

« Oui, oui, s'écrie madame Bernard, qui
» donne un libre essor à sa colère; vous vou-
» lez partout faire la maîtresse, madame Mou-
» tonnet; vous croyez que chacun doit trembler
» devant vous; vous prétendez enfin mener
» tout le monde comme votre mari, mais cela
» ne sera pas, madame; je suis bien aise de
» vous dire votre fait en passant; d'ailleurs, il
» y avait long-temps que cela m'étouffait!...
» Gardez vos fêtes et vos dîners, je garderai.

» les miens qui les valent bien, je m'en flatte ;
 » et pour donner de la liqueur et du dessert ,
 » je n'attendrai pas que mon épicier m'en fasse
 » cadeau ! — Quelle langue envenimée !....
 » Mais il faut pardonner cela à madame , on
 » sait qu'après son diner elle n'a plus la tête
 » à elle. — Ah ! quelle horreur ! On dit que
 » votre épouse est grise , monsieur Bernard ;
 » entendez-vous cette méchante femme ?...
 » — On dit cela ! répond Bernard ; ah ! par-
 » bleu, si madame Moutonnet était un homme...
 » je sens que... Partons , madame Bernard...
 » éloignons-nous... car cela se gâterait !... —
 » Oui , mon ami , vous avez raison... laissons
 » ces gens-là.... venez Estève ; marchez ma
 » fille. »

Et la famille Bernard s'éloigne par un au-
 tre chemin, laissant madame Moutonnet, que
 la colère suffoque, prête à se trouver mal sur
 la grande route.

« Ils ont bien fait de s'en aller, dit M. Mou-
 » tonnet, je me sentais prêt à perdre patience.
 » — Cette madame Bernard est un vrai dra-
 » gon , dit Bidois ; les yeux lui sortent de la

» tête. — Oui, dit à son tour l'ami Dupont
» qui n'a pas soufflé mot pendant toute la
» querelle, c'est une femme qui ne paraît pas
» aisée à conduire!... — C'est une bonne le-
» çon, dit madame Moutonnet, cela m'ap-
» prendra à mieux choisir mes amis. Monsieur
» Moutonnet, je n'ai pas besoin de vous dé-
» fendre de remettre jamais les pieds chez les
» Bernard! — Comment donc, ma femme!
» mais j'allais moi-même vous proposer de ne
» plus les revoir! »

Adolphe et Eugénie sont les seuls qui ne disent rien; la dispute ne les a que peu occupés; et je crois d'ailleurs qu'ils béniraient, en secret, un événement qui les retiendrait encore dans ce bois de Romainville qu'ils ont trouvé charmant, et dont ils s'éloignent avec tant de regrets.

Mais il faut bien retourner à Paris. La nuit est venue, et le temps semble se mettre à l'orage; déjà quelques gouttes de pluie ont alarmé les citadins, qui se hâtent de regagner la grande ville. Madame Moutonnet tire son époux, qui fait tout ce qu'il peut pour faire des

pas aussi grands que ceux de sa femme. Dupont, toujours en nage, ne veut pas rester en arrière ; il fait sauter ses breloques, entraînant sa jolie compagne qui voudrait bien donner le bras à Adolphe, et cherche une ruse pour y parvenir. Bidois trotte derrière, enchanté d'avoir trouvé le moyen de se débarrasser d'un panier et des bouteilles ; il oublie presque le coup de poing qu'il a reçu.

Mais la nuée crève, la pluie tombe par torrents, le vent la pousse avec violence contre le visage des voyageurs. On est sorti du bois, mais on n'est pas encore dans Belleville, et il n'y a point d'abri ; il faut se résoudre à être mouillé, trempé, traversé. Madame Moutonnet tâche de faire courir son mari, qui a mis son mouchoir en marmotte, tandis que Bidois, pour garantir son chapeau, qui n'a que deux ans de service, fourre les restes du dîner dans ses poches, et, après avoir défait l'anse du panier, le met par-dessus son chapeau ; ce qui lui donne un faux air de Robinson.

Dupont veut aussi faire courir Eugénie ; mais celle-ci fait un faux pas, elle s'arrête,

elle boîte... elle ne peut presque plus marcher. Adolphe court lui offrir un bras, afin que, soutenue de chaque côté, elle puisse continuer sa route. Eugénie accepte; c'est, en effet, sur le bras d'Adolphe qu'elle s'appuie de préférence, en se félicitant de sa petite ruse; et c'est presque une Agnès qui vient de trouver ce moyen pour se rapprocher de son amant: comme l'amour donne vite de l'imagination aux demoiselles!

On est à Belleville, mais de là à la rue St.-Martin, il y a encore loin, et l'orage ne cesse point. « Il faut tâcher de trouver un » fiacre, dit M. Moutonnet; car, malgré ma » bonne volonté, je ne pourrais pas courir » jusqu'à Paris; n'est-ce pas, ma femme? — » Vous avez si peu de jarret!... Oui, sans » doute, il nous faut un fiacre; mais où en » trouver?... — Je vais courir de tous côtés, » mesdames, dit Adolphe, pendant que vous » m'attendrez dans ce café. — Vous êtes trop » bon, monsieur, en vérité. »

Adolphe va à la découverte, et la société entre au café Vert, seulement pour se mettre

à l'abri, parce que madame Moutonnet déclare que ce serait une folie de prendre quelque chose, et Dupont n'insiste pas. Mais le temps s'écoule, la pluie frappe avec violence contre les carreaux, et Adolphe ne revient pas. « Pauvre jeune homme ! dit en elle-même » Eugénie, il va recevoir tout l'orage !... mais » je suis sûre qu'il ne songe pas à la pluie !... » Avec lui, je braverais tous les temps !... Ah ! » je voudrais être encore au bois de Romainville !... »

Mais, quand on n'est pas amoureux, on ne se soucie point de recevoir une averse. Madame Moutonnet, voyant qu'Adolphe ne revient pas, et ne voulant point rester si tard hors de chez elle, ordonne à Bidois d'aller à la découverte. « Voyez à l'Ile-d'Amour, lui » dit-elle, il doit toujours y avoir des voitures ; » enfin, remuez-vous, nous ne pouvons pas » coucher ici. »

Bidois, forcé de quitter le café, replace le panier sur sa tête, et se dirige du côté de l'Ile-d'Amour, en donnant au diable la St.-Eustache et les parties de campagne. A peine

est-il parti qu'Adolphe revient avec un fiacre.

« Eh ! vite, mesdames, dit-il en arrivant, » ce n'est pas sans peine que je suis parvenu » à décider ce cocher à venir vous chercher » ici... mais ne perdons pas de temps, car il » s'en irait. — Oui, oui, dit madame Moutonnet, montons vite. Ah ! monsieur, que » d'obligations ! — Et ce pauvre Bidois ! » dit M. Moutonnet en montant dans le fiacre. « Ah ! » ma foi, c'est sa faute, il devait rencontrer » monsieur ; au reste, appelez-le.

» — Bidois ! Bidois... » crie M. Moutonnet en mettant sa tête à la portière. Mais on ne reçoit point de réponse, et déjà le cocher jure et s'impatiente. « Allons, allons, partons, » dit madame Moutonnet : Bidois en sera » quitte pour revenir à pied ; cela lui apprendra à mieux faire les commissions. »

Le cocher fouette ses chevaux. Comme la route va en descendant, la voiture roule avec rapidité jusqu'au boulevard, et s'arrête bientôt dans la rue Saint-Martin, devant la boutique du passementier, où rentre la famille Moutonnet, en remerciant Adolphe, et en renouve-



lant à l'ami Dupont l'assurance de son amitié.

Chacun se retire chez soi, emportant de la St.-Eustache des souvenirs différents. Bidois, seul, n'est point encore rentré. En allant à l'Île-d'Amour, il n'a pas rencontré la voiture, parce qu'elle venait du côté de la barrière. Arrivé chez le traiteur, où sa coiffure singulière fait rire tous les marmitons, il cherche en vain Adolphe et un fiacre; il parcourt encore une partie du village, et se décide à revenir au café Vert.

Il entre et cherche la société. « Où sont-ils donc? dit-il en remettant le panier sous son bras. Ils sont partis en voiture, répond d'un air goguenard le maître du café.

» — Partis en voiture.... sans moi!... —
» Ils vous ont appelé. Ne vous nommez-vous pas Belloie?... — Bidois, s'il vous plaît. —
» Bidois, Belloie, c'est à peu près la même chose. — Non, monsieur; c'est fort différent, au contraire. — Enfin, monsieur Bidois, ils sont partis sans vous, voyant que vous ne reveniez pas. — Partis sans moi!...

» me laisser revenir à pied par le temps qu'il
» fait!... quand je me suis éreinté toute la
» journée à porter le dîner!.... Ah! madame
» Bernard avait bien raison d'appeler madame
» Moutonnet un tyran!... — Mais ils ne peu-
» vent pas encore être bien loin; courez un
» peu, je gage que vous les rattraperez avant
» la barrière; c'est un fiacre jaune. — Vous
» croyez!... Allons, en ce cas, je vais repren-
» dre ma course... »

Et Bidois sort du café, et se met à courir malgré l'orage, espérant atteindre la bienheureuse voiture; ce qui eût été difficile, car la famille Moutonnet était rue Saint-Denis, que le pauvre commis n'était encore que devant le grand salon de Desnoyers: mais le limonadier avait été bien aise de faire courir M. Bidois.

Enfin, après avoir passé la barrière, notre coureur aperçoit une voiture: « Je les vois enfin! dit-il; je vais donc me reposer;... un peu de courage. »

La vue du fiacre a doublé ses forces; il s'élança, marchant au hasard dans les ruisseaux et les mares; mais il a fait le sacrifice de ses

bas. Il atteint le fiacre qui est jaune, et c'est justement un fiacre jaune qu'on lui a désigné au café. Aussitôt, et sans s'assurer s'il contient en effet les personnes qu'il cherche, Bidois court à côté du cocher : « Arrêtez !..... arrêtez !..... » lui crie-t-il, d'une voix altérée par la fatigue.

Le cocher, croyant qu'il se trompe, ne l'écoute pas. « Arrêtez donc ! crie de nouveau » Bidois ; je vous dis que les personnes que » vous menez m'attendent, et que vous aurez » pour boire ! — Ah ! c'est différent, si ce sont » de vos connaissances, dit alors le cocher, en » arrêtant ses chevaux ; en ce cas, montez, » mon bourgeois.

Bidois ne se fait pas répéter cette invitation ; dès que le fiacre est arrêté, il court ouvrir la portière ;... un cri part aussitôt du fond de la voiture : « Ah mon Dieu ! c'est mon mari ! » dit une voix de femme que Bidois ne reconnaît pas. Son mari ! répond un homme que » Bidois n'avait pas aperçu, parce que la dame » le masquait presque entièrement. Eh ! vite, » en retraite !... »

Aussitôt un mouvement s'opère dans la voiture ; on ouvre la portière opposée à celle par laquelle Bidois s'est présenté ; le monsieur s'enfuit en laissant son chapeau , la dame se sauve en oubliant son schall , ses gants et son mouchoir, et Bidois reste établi sur le marche-pied.

« Ha ça..... quoi que tout ça veut dire, mon »
» vieux? » dit le cocher, étonné de voir se sauver par une autre portière les personnes qu'il menait. « Eh ! parbleu, » répond Bidois en descendant du marche-pied, « cela veut »
» dire que le guignon me poursuit , que je »
» me suis trompé et que ce ne sont pas les »
» personnes que je cherche qui étaient dans »
» votre voiture. — Ah ! oui-dà ? eh ben ! vous »
» êtes encore joliment Colas de m'avoir joué »
» une farce comme ça ! — Comment, Colas ? »
» croyez-vous que c'est pour mon plaisir que »
» je l'ai fait... ? — Ah ben oui, mon homme... »
» mais vous entendez ben que ça ne peut pas »
» se passer comme ça : vous avez effarouché »
» le couple que je menais, si ben qu'ils ont »
» pris la clé des champs ; mais moi je ne peux

» pas en être pour ma course !... Un instant ,
 » Fifi ! j'avais pris mes particuliers chez Pelle-
 » tan , au Pavillon Français , et comme c'est
 » hors barrière , ils m'avaient promis un petit
 » écu ; or donc , c'est un écu que vous allez
 » me donner. — Je vais vous donner un écu ,
 » moi ? — Oui , mon homme , si ça vous est
 » agréable..... — Vous plaisantez , sans doute...
 » j'irai payer la course de gens que je ne con-
 » nais pas !... — Il ne s'agit pas de raisons ,
 » vous avez fait fuir mon monde et vous allez
 » me payer , ou nous allons voir. »

Le cocher , craignant que Bidois ne se sauve , saute en bas de son siège ; mais le vieux commis n'a plus la force de s'échapper , il se laisse saisir par le bras.

« — Allons , payez , et que ça finisse. — Je
 » ne paierai pas , répond Bidois d'un air dé-
 » cidé , parce que je ne vous dois rien. — Eh
 » ben , en ce cas retournons vers le corps-de-
 » garde de la barrière et l'on va vous faire en-
 » tendre raison , mon petit homme. »

En disant ces mots , le cocher fait rétrograder sa voiture , et mène Bidois au bureau

de l'octroi, où il explique l'aventure au commis et au commandant du poste. « Mais vous avez » de quoi vous payer, dit Bidois, on a laissé » des effets dans votre voiture. — Est-ce que » vous me prenez pour un filou!... J'vas dé- » poser tout ça à la Préfecture. — Je gage » bien qu'on n'ira pas les réclamer! — Ça ne » me regarde pas. Qu'aviez-vous affaire de dé- » ranger comme ça le monde!... et avec c'te » coiffure en panier!... je ne m'étonne pas » que vous leur ayez fait peur;... ils vous au- » ront pris pour un diable! »

Tout le monde rit de la mine piteuse que fait alors M. Bidois qui s'entend condamner à payer le petit écu au cocher. En fouillant dans sa poche pour chercher sa bourse, il laisse tomber les restes de la volaille qu'il avait retirés du panier afin de pouvoir le mettre sur sa tête. Cet incident redouble la gaieté de toutes les personnes qui l'entourent. « Il paraît » que monsieur ne laisse rien perdre quand il » va dîner chez le traiteur? dit en riant le » commis de la barrière. — Monsieur, ce sont » mes affaires, répond Bidois en remettant

» avec humeur la volaille dans sa poche, n'allez-
 » vous pas me faire payer une entrée pour cette
 » cuisse de dindon? — Non, monsieur, les
 » dindons ne paient pas. — C'est bien heureux.
 » Allons, cocher, puisque je paie, j'espère
 » au moins que vous allez me conduire. —
 » Ah! c'est trop juste. — Où meniez-vous ce
 » monsieur et cette dame? — Ils m'avaient dit
 » de les déposer sur le boulevard du Temple.
 » — Eh bien, moi, vous me déposerez à la
 » porte Saint-Martin. — Ça suffit; suivez-
 » moi. »

On quitte la barrière pour aller retrouver le fiacre; il pleut toujours et Bidois se dit tout bas : « Du moins si j'ai payé un peu cher, je
 » pourrai m'étaler à mon aise et dormir même,
 » jusqu'à la porte Saint-Martin. »

Pauvre Bidois! il était sans doute écrit dans le grand livre des destins que tu ne reviendrais pas en voiture à Paris.

Près d'atteindre le fiacre, notre commis est devancé par quatre militaires qui, plus lestes que lui, ouvrent vivement la portière et se jettent dans la voiture en s'écriant : « Enfin

» nous en avons donc trouvé un!... Ce n'est
» pas malheureux!...

» — Qu'est-ce à dire? » s'écrie à son tour
Bidois en s'avançant vers la portière, « ils en
» ont trouvé un.... Ah bien! cela serait char-
» mant;... mais un instant!... Messieurs, mes-
» sieurs,... voilà une heure que je suis là, »
dit-il, en remontant sur le marche-pied.

« — Je n'ai pas de monnaie, mon vieux,
» dit un des militaires, prenant Bidois pour
un commissionnaire, ce qui était excusable,
vu l'état déplorable dans lequel l'orage avait
mis sa toilette; « ce sera pour une autre fois. »

Et on le repousse brusquement en refermant
la portière. « Un instant, messieurs! pour qui
» me prenez-vous? » s'écrie de nouveau Bidois,
en tâchant de s'accrocher à la portière; « je
» suis un bourgeois de Paris, j'ai retenu ce
» fiacre, je l'ai même payé d'avance, il est
» donc à moi... Vous ne pouvez pas le pren-
» dre.... — Vous voyez bien que si, puisque
» nous sommes dedans... — Il faut en sortir,
» messieurs... Cocher, expliquez donc mon af-
» faire à ces messieurs. »

Le cocher, enchanté de gagner une nouvelle course, se contente de monter sur son siège sans répondre aux interpellations de Bidois, qui court de la portière au cocher et revient du cocher à la portière.

« Ce vieux fou aura-t-il bientôt fini de nous » étourdir les oreilles? dit un des militaires.
» Messieurs, il faut sortir de mon fiacre, répète » Bidois. — Sortir de la voiture pour la céder » à monsieur!... Ah! mon drôle, si j'en sors, » ce ne sera que pour te couper les oreilles!... » Allons, cocher; en avant, nous sommes » pressés, et n'écoute pas ce vieil ivrogne. — » Ça suffit mon officier. »

Et le cocher fouette ses chevaux, et la voiture disparaît aux regards de Bidois, atterré par ce nouvel événement.

Il va s'asseoir contre une borne, regardant d'un air consterné s'éloigner le fiacre qui emporte son petit écu et qui le laisse au milieu de la rue. Il hésite un moment, ne sachant pas s'il retournera à la barrière demander au corps-de-garde justice du cocher qui le laisse là après avoir reçu son argent. Mais Bidois

se rappelle que le commandant et les soldats même, ont eu l'air de se moquer de lui; et il ne veut pas leur servir encore de risée.

« Allons, se dit-il, il faut prendre son » parti; retournons chez nous à pied, ne cou- » rons plus après les fiacres!... Cette journée » m'a été bien funeste; les maudites Saint- » Eustache me portent toujours malheur!.... » L'année prochaine, je ferai le malade huit » jours d'avance, pour ne pas en être... Bien » obligé d'une partie de plaisir comme celle- » ci!... Porter des paniers assommants! faire » les commissions! n'avoir point le temps de » se reposer!.... recevoir des coups de poing! » puis un orage; courir après un fiacre, le » payer double, ne pas monter dedans et re- » cevoir des sottises! voilà ma journée d'aujour- » d'hui!... A ce prix-là un dîner sur l'herbe » coûte trop cher, j'aime encore mieux m'en » tenir au pot-au-feu de tous les jours. »

Tout en faisant ces réflexions, Bidois arrive enfin devant la boutique du passementier; il rentre par l'allée et monte à sa chambre sans chandelle, plutôt que d'entrer dans la cuisine

pour y prendre de la lumière, car il craint, en rencontrant madame Moutonnet, qu'elle ne lui donne encore quelque course à faire ; et, pour éviter tout accident nouveau, il se hâte d'aller se coucher.

CHAPITRE VI.**La jeune fille et sa bonne.**

Depuis long-temps M. et M^{me} Moutonnet se sont retirés dans leur appartement. Ils sont couchés et dorment sans doute, car à l'âge de nos deux époux les époques remarquables, telles que les fêtes ou anniversaires de mariage, ne causent pas de longues insomnies : il est un temps pour tout, dit le sage ; hélas ! ne vaudrait-il pas mieux que nos plaisirs fussent de tous les temps.

En rentrant, Eugénie, après avoir souhaité le bonsoir à ses parents, est montée dans sa chambre ; mais en passant devant la cuisine près de laquelle couche Jeanneton, Eugénie a

entr'ouvert la porte et a dit à demi-voix à sa bonne :

« Quand tout le monde dormira, je descen-
» drai tout doucement et nous causerons.....

» Oh! j'ai bien des choses à te conter.

» — C'est bon, mamzelle, a répondu Jean-
» neton; je vous attendrai. »

Lorsque le silence qui règne dans toute la maison fait présumer à la jeune fille que ses parents sont endormis, elle sort doucement de sa chambre, ne posant qu'avec beaucoup de précaution son pied sur chaque marche de l'escalier; au moindre bruit, elle tressaille et s'arrête.... et pourtant elle ne va pas faire de mal, ce n'est pas un crime d'aller causer avec cette bonne Jeanneton qui aime tant Eugénie!..... Mais si madame Moutonnet savait que sa fille ose ainsi, la nuit, sortir de sa chambre, quels reproches, quelles remontrances!... combien Eugénie serait grondée! et Jeanneton serait à coup sûr renvoyée. Ce n'est donc pas sans raison que la pauvre petite a si peur.

Combien elle est jolie dans ce moment, où, n'ayant pour tout vêtement qu'un léger jupon,

et une camisolle de nuit, et pour coiffure qu'un petit fichu à carreaux qui retient sa belle chevelure, elle quitte avec mystère sa couche solitaire pour se glisser dans la chambre de sa bonne ! L'émotion, la crainte qui l'agitent, font plus fréquemment soulever son sein ; sa main tremble, sa respiration est entrecoupée, tout en elle charme, séduit, entraîne ; c'est la beauté, l'innocence craignant de se livrer aux nouvelles sensations qui font palpiter son cœur.

Elle arrive, en tâtonnant, à la porte de la cuisine, car elle n'a pas emporté de lumière de crainte d'être aperçue. Jeanneton a soin aussi de placer sa chandelle dans le fond de la cheminée, afin qu'on ne puisse la voir de chez madame Moutonnet à qui cela donnerait l'éveil, et qui viendrait s'informer pourquoi sa domestique a de la lumière pour dormir. Que de précautions à prendre pour causer un moment en liberté !... mais aussi ce plaisir en aura bien plus de charme : nous savons que, pour doubler le prix des choses, il suffit de les défendre ; surtout pour tenter ce sexe qui a un

penchant si prononcé pour le fruit défendu , malgré les exemples des suites funestes qu'entraîne après elle cette tendance à la désobéissance ; mais en vain, depuis notre mère Ève, on leur raconte l'histoire de Pandore, de Psyché, de la femme de Loth, et même de l'épouse de Barbe-Bleue ; ces dames frémissent d'épouvante.... mais sont toutes prêtes à en faire autant : c'est sans doute une influence secrète qui le veut ainsi.

« Me voilà, ma bonne, » dit Eugénie en entrant dans la chambre de Jeanneton, dont elle referme la porte sans bruit ; « tout le » monde dort... nous pouvons causer un moment.... — Mais, mamzelle, il m'semble » cependant que Bidois n'est pas encore rentré.... et s'il venait chercher ici de la lumière... — Il est rentré et couché, te dis-je. » — Bah ! sans chandelle !... — Apparemment ; mais je l'ai bien entendu, sa chambre » n'est-elle pas au-dessus de la mienne ? il » ronfle si fort qu'on l'entendrait de la rue. » — Ah ben ! en ce cas, nous n'avons pus rien » à craindre... C'est que c'est un vieux bavard

» et un sournois qui fait le câlin auprès de
» vot' mère pour s'en faire ben venir!... et il
» faut se méfier de lui; mais, puisqu'il ronfle,
» vous pouvez parler. ConteZ-moi donc un
» peu les événements; d'après queuques mots
» que j'ai entendu prononcer à madame, il me
» paraît qu'il y a eu ben des aventures!... —
» Oh! oui, ma bonne!.... — La journée n'a
» pas bien fini? — Ah! je ne me suis jamais
» tant amusée!... — Bah!.... alors j'ai donc
» compris de travers; i' m' semblait qu'on s'é-
» tait querellé, disputé, battu même avec des
» paysans... — Oui, oh! c'est très-vrai... —
» Et vous vous êtes amusée!... — Je t'en ré-
» ponds!.... — Mais madame Moutonnet s'est
» fâchée avec madame Bernard, car je lui ai
» entendu dire en rentrant qu'elle ne la rever-
» rait jamais; et dame! elle paraissait encore
» ben en colère.... — Oui, c'est vrai aussi;
» elle était d'une colère terrible!.... — Et ça
» ne vous a pas fait peur à tous? — Je l'ai à
» peine remarqué!... — Mon Dieu! que c'est
» drôle! mais enfin vous ne direz pas que vous
» avez eu beau temps pour revenir.... car il a

» fait un orage!.... — Ah! ma bonne, j'en
» étais enchantée!... — Eh ben, je n'y com-
» prends pus rien. — Mais songe donc qu'en
» voiture j'étais tout près de lui!..... —
» Qu'est-ce que c'est que *lui*? — C'est Adol-
» phe, Jeanneton; c'est... M. Adolphe!... —
» Adolphe, M. Adolphe... Ah! je commence
» à comprendre pourquoi vous vous êtes tant
» amusée!..... c'est parce que M. Adolphe
» était là. — Oui, Jeanneton, c'est pour cela!...
» Ah! si tu savais combien il est aimable! —
» Il vous a donc parlé souvent?... — Presque
» toute la journée, il était à côté de moi... —
» Bah! et votre maman ne disait rien? — Oh!
» maman n'a rien vu,.... et puis, nous avons
» trouvé des occasions pour causer,... en dan-
» sant, en courant, en jouant à cache-cache...
» — Ah! vous avez joué à cache-cache!....
» — Oui, Jeanneton, et c'était toujours M. Du-
» pont qui l'était. — Ah! pardine! j'crois ben
» qu'il le sera souvent... Ah ben! et madame
» Moutonnet qui voit tout et qui ne voyait
» pas ça!... comment a-t-elle pu vous laisser
» jouer à cache-cache?... — Mais, Jeanneton,

» est-ce qu'il y a du mal à cela? — Ah!
» tenez, mamzelle, si j'avais une fille, i' m' sem-
» ble que j'aimerais mieux la mener quelque-
» fois à la comédie, que de la laisser jouer
» à cache-cache dans un bois. Mais les gens
» qui prennent tant de précautions font queu-
» quefois plus d'bêtises que d'autres.... C'est
» pas pour vot' mère que je dis ça, au moins!
» — Ah! je le pense bien, ma bonne. — Mais
» enfin que vous a-t-il dit de si joli, ce
» M. Adolphe, pour que vous vous soyez tant
» amusée malgré les disputes et les batailles?...
» — Jeanneton, ... si tu savais!... mais je n'o-
» serai jamais te le dire... quoique j'en meure
» d'envie!... — Allons, parlez toujours... je
» ne suis pas vot' mère, moi. — Eh bien, ma
» bonne, il m'a dit qu'il m'aimait, qu'il m'a-
» dorait, ... il m'a promis, juré de m'aimer
» toute sa vie!... Ah! Jeanneton, je suis bien
» sûre qu'il ne mentira pas et qu'il ne veut pas
» me tromper!... — Oh! mamzelle, i'n' faut pas
» comme ça croire aux discours des jeunes
» gens : ils en disent autant à toutes les fem-
» mes gentilles; ça n' leux coûte rien, à eux,

» de jurer?... ils vous font un serment d'amour
» comme je vous retourne une omelette!...
» mais faut pas s'y fier!... — Jeanneton, je
» suis bien certaine qu'Adolphe n'est pas
» comme tous les jeunes gens. Si tu savais
» combien sa voix est douce,... et puis ses
» yeux! il semblait si heureux en me regardant!
» et il me regardait toujours!... — Vous
» le regardiez donc aussi, mamzelle? — Oh!
» non,... mais je le voyais,.. sans faire semblant!
» et quand sa main tenait la mienne,...
» comme il la pressait!... je tremblais, mais
» j'éprouvais un plaisir!... ah! Jeanneton, je
» ne puis pas te dire combien j'étais heureuse!
» reuse!...

» — Mon Dieu! mon Dieu! mamzelle,
» comme c't amour vous a donc fait faire du
» chemin en peu de temps!... Mais vraiment
» c'est que je ne vous reconnais plus! — Ah!
» ma bonne,... si je n'avais pas pu te dire
» tout cela, je crois que j'aurais parlé toute
» seule dans ma chambre,... tant j'avais besoin
» de prononcer son nom!... — Pauvre
» petite! comme ça vous a pris tout d'un

» coup!..... — Il m'a appelée Eugénie!... sa
 » chère Eugénie! — Diable! mais c'est une
 » déclaration! — Oh! oui, ma bonne, c'est
 » une déclaration, et il m'en a fait tout plein.
 » — Et que lui avez-vous répondu? — Ah!
 » Jeanneton!... D'abord je ne pouvais pas ré-
 » pondre, car je n'en avais pas la force....
 » j'étais si troublée, si émue!... — Dam', c'est
 » ben fait pour ça! — Mais enfin, il m'a tant
 » suppliée de lui dire quelque chose,... je n'ai
 » pas pu résister, et je lui ai dit que je l'ai-
 » mais!... — Que vous l'aimiez! quoi! mam-
 » zelle! est-ce qu'on dit ça le premier jour!
 » — Mais il me semble que je l'ai toujours
 » connu, toujours aimé!.... il me semblait
 » aussi qu'il devait savoir que je l'aimais... Je
 » sais bien que j'ai eu tort de le lui avouer,...
 » mais je n'ai pas pu faire autrement! — Pau-
 » vre Eugénie, et qu'espérez-vous à c'te heure?
 » — Je n'en sais rien; mais si Adolphe m'aime
 » toujours, ne serai-je donc pas heureuse!...
 » Adolphe! ah! ma bonne, le joli nom!...
 » que j'aime à le répéter,... à l'entendre!...
 » Ah! je t'en prie, dis-le-moi quelquefois...

— Mais, mamzelle, c'est un nom comme
» un autre! — Comme un autre!... — peux-tu
» dire cela? Est-ce qu'Adolphe ressemble à...
» Dupont, ... par exemple!... Dupont! ah!
» voilà un nom affreux et que je ne peux pas
» souffrir. — J'gage ben, moi, que madame
» Moutonnet l'aime mieux que l'autre! — Ma
» bonne, il m'a promis de passer tous les jours
» devant la boutique, de regarder au
» comptoir, il me saluera, et quand maman
» n'y sera pas, il pourra me dire bonjour. —
» Oui, et Bidois qui verra ça, le dira à vot'
» .maman. — Oh! non, il ne verra rien,
» et d'ailleurs, si nous ne pouvons pas nous
» parler, nous nous regarderons, et ce sera
» toujours un grand plaisir.

» — Ah! mamzelle!... v'là un amour qui
» vous causera peut-être ben du chagrin, »
dit Jeanneton en secouant la tête, et en se
baissant pour moucher la chandelle placée au
fond de l'âtre, tandis qu'Eugénie, qui a été
contre la fenêtre examiner si tout est tranquille,
revient d'un air plus rassuré se rasseoir près
de sa bonne.

« — Jeanneton, pourquoi donc penses-tu
» que l'amour que je ressens pour Adolphe,
» me causera du chagrin? je me trouve, moi,
» bien plus heureuse aujourd'hui qu'hier! —
» Oui sans doute, c'est toujours comme cela
» dans les commencements... mais ensuite?
» car, mamzelle, quelle sera la fin de tout
» ceci? — Je t'ai déjà dit que je n'en sais rien.
» — Avant peu, peut-être, vos parents....
» c'est-à-dire, vot' mère, voudra vous marier...
» — Me marier! eh bien, ma bonne, si c'était
» avec lui?... — Ne l'espérez pas, mamzelle;
» ce jeune homme n'a rien, vot' maman n'y
» consentira jamais.... — Ah! Jeanneton, tu
» me désoles!.... — J'ai bien dans l'idée,
» même, que madame Moutonnet a déjà fait
» un choix pour vous, et, si elle le veut, vous
» savez que le diable ne l'en fera pas démor-
» dre... L'époux qu'elle vous donnera ne sera
» peut-être pas aussi gentil que M. Adolphe;
» mais enfin il sera riche, c'est l'essentiel à
» présent; vous serez bien établie, et par la
» suite vous serez heureuse. Tenez, mamzelle,
» croyez-moi, ne laissez pas ce nouvel amour

» s'emparer de vot' cœur, ... ça vous causerait
» trop de peine par la suite;.... croyez-en
» Jeanneton, qui vous aime, qui vous chérit...
» Ah! mamzelle, quoique je n' sois qu'une
» fille de campagne, j'ai aimé aussi, et je
» m'souviens de c' que c'est!... Jérôme, mon
» amant, était un si bon garçon!... i' m' jurait
» aussi l' plus tendre amour, pas si gentille-
» ment peut-être que M. Adolphe; mais pour
» moi, ça m' faisait autant de plaisir!.... —
» Eh bien, ma bonne, pourquoi ne l'as-tu
» pas épousé? — Ah! vous croyez toujours que
» ça va tout seul!.... mais les parents de Jérôme
» avaient quelque chose, et moi je n'a-
» vais rien!... Ils lui défendirent de m' voir,
» sous peine de le chasser du village. Quand
» il vit que c'était pour tout d' bon, savez-vous
» c'qu' i' fit, mamzelle? — Non, ma bonne.
» — Eh ben, un beau matin, il partit, il
» quitta la maison de son père et le village,
» en jurant qu'il ne reviendrait jamais... En
» effet, ... d'puis ce temps-là on n'a plus en-
» tendu parler de lui;... il se sera engagé, ...
» il sera parti sur quelque vaisseau!... mais il

» est mort sans doute. Pauvre Jérôme!... et
» c'est moi qui suis cause de ça!... »

Jeanneton s'interrompit pour porter son tablier à ses yeux, que le souvenir de son amant remplissait encore de larmes.

« Tu vois bien, Jeanneton, que tu l'aimes toujours, » dit Eugénie attendrie par la douleur de sa bonne, que son cœur comprenait alors. — « Oui, mamzelle!... quoiqu'il y ait » dix ans de cela... Je ne puis pas penser à » Jérôme sans que ça me bouleverse, et quoi- » que je n'aie que vingt-sept ans, et que je ne » sois pas trop déchirée, ah! je n'aurai jamais » d'amoureux, je ne veux plus aimer!... on a » beau me faire encore les doux yeux, et vou- » loir m'enjôler par-ci-par-là,... ça n'prend plus, » c'est fini, après Jérôme je n'écoute personne. » — C'est que tu l'aimais bien! — Mais ça » ne m'empêche pas de vous dire que ces » amours malgré les parents ne tournent ja- » mais ben; non, mamzelle, ne vous laissez » pas aller à vot'passion pour M. Adolphe, et » pendant que c'est encore tout neuf, oubliez- » le au contraire. — Que je l'oublie, dis-tu!...

» que je l'oublie ! et c'est toi, Jeanneton, qui
» me donnes un semblable conseil !... Oublier
» quelqu'un à qui j'ai promis amour pour la
» vie, quelqu'un qui me jure de ne penser
» qu'à moi, de ne respirer que pour moi...
» Ah ! il faudrait que j'eusse un cœur bien
» froid, bien insensible, bien méchant, même,
» pour oublier ce pauvre Adolphe ; il en mour-
» rait, je gage... — Non, mamzelle, les hom-
» mes ne meurent jamais d'amour, et c'est
» même très-rare chez les femmes... — Moi,
» je vous dis qu'il en mourrait, mademoiselle,
» je le connais mieux que vous ; d'ailleurs vo-
» tre Jérôme est bien mort pour vous, pour-
» quoi donc voulez-vous qu'Adolphe ne
» m'aime pas autant ? — Si Jérôme est mort
» à l'armée ou sur mer, ça n'est pas la même
» chose. — C'est toujours par suite de son at-
» tachment pour vous... mais vous ne sen-
» tez pas cela, vous, Jeanneton, vous raison-
» nez comme si vous aviez soixante ans...
» Vous êtes étonnée que j'aime, que l'on
» m'aime, vous voulez que j'oublie Adolphe !...
» ah ! c'est affreux, mademoiselle Jeanneton,

» de me dire des choses pareilles... C'est fini,
» je ne vous confierai plus rien... Je vois bien
» que vous ne m'aimez pas.

» — Eh ben! en v'là ben d'une autre à
» présent, » dit Jeanneton en courant retenir
Eugénie qui s'éloigne le cœur gros, « je ne vous
» suis pas attachée peut-être?... Ah! mam-
» zelle, c'est ben mal de me dire cela!... Je
» vous ai dit ce que je devais vous dire; vous
» voulez aimer M. Adolphe, aimez-le!... Je
» ne vous contrarierai plus, je ferai tout ce
» que vous voudrez; au contraire, mon seul
» désir n'est-il pas de vous voir heureuse?...
» Ah! je me jetterais dans le feu pour vous...
» Sans vous, n'aurais-je pas cent fois quitté
» c'te maison?... car madame Moutonnet, quoi-
» que ce soit vot' mère, est si difficile à conten-
» ter!... Mais j'ai tout supporté par attachement
» pour vous, et vous me dites que je ne vous aime
» pas. Ah! mamzelle, ... je n'ai pas mérité ce
» reproche là, car il me fait ben de la peine. »

Eugénie va se jeter dans les bras de sa bonne,
lui demande pardon, la console et l'embrasse.

« Ma chère Jeanneton, lui dit-elle, ne pense

» plus à cela, je t'en prie... Ah! je connais
 » ton bon cœur!... Mais aussi tu ne me dé-
 » fends plus d'aimer Adolphe!... — Oh! non,
 » mamzelle, au contraire. — Tu me laisseras
 » te parler de lui?... — Oh! tant que vous
 » voudrez!... — Tu m'en parleras aussi quel-
 » quefois?... — Oui, mamzelle, j'vous le pro-
 » mets... — Ah! ma chère Jeanneton, que je
 » serai donc heureuse!... Ah! je tâcherai tous
 » les soirs de venir, ne fût-ce qu'un moment,
 » pour causer avec toi;... nous parlerons de
 » lui,... et puis quelquefois tu me parleras
 » aussi de Jérôme... — Oh! non, mamzelle,...
 » je n'en parlerai plus; vot' amour vous rend
 » heureuse, mais le mien me fait pleurer. —
 » Ma pauvre Jeanneton!... »

Eugénie va se replacer près de sa bonne; il est tard, mais la jeune fille n'a pas la moindre envie de dormir; sa jeune tête travaille déjà, et son cœur... ah! son cœur n'est plus à elle.

« Jeanneton, » dit-elle en approchant encore sa chaise de celle de sa bonne, « si ma mère
 » se laissait attendrir,.... si elle consentait à
 » m'unir à Adolphe, .. que je serais heureuse!..

» Je te prendrais avec moi dans mon ménage ;
» tu le voudrais bien , n'est-ce pas ? — Oh ! oui ,
» mamzelle. — Là , l'ennui ne pénétrerait ja-
» mais ; il me serait si doux de travailler près
» de lui !.... car je voudrais qu'il ne me quittât
» pas de la journée ;..... cela serait possible ,
» j'espère ? — J crois que oui , mamzelle. — Je
» travaillerais donc près de lui ; .. nous ne sor-
» tirions jamais l'un sans l'autre !.... Toujours
» mêmes pensées , mêmes désirs , même vo-
» lonté... Ah ! je serais si contente de faire
» tout ce qu'il voudrait !.. cela doit être si doux
» d'obéir à quelqu'un que l'on chérit ,.... c'est
» un plaisir ! n'est-ce pas , Jeanneton ? — Oui ,
» sans doute , mamzelle. — Les jours de fête
» nous irions promener.... Tu viendrais avec
» nous , Jeanneton , car tu ne nous empêche-
» rais pas de parler d'amour. — Non , mamzelle.
» — Si mon mari avait besoin de voyager , oh !
» d'abord je partirais avec lui ; je le suivrais
» partout , c'est bien décidé. D'ailleurs Adolphe
» ne voudrait pas non plus se séparer de moi ;
» et une femme peut bien , sans inconvénient ,
» voyager avec son mari , n'est-ce pas , ma

» bonne? — Oui, mamzelle, oh! ce n'est pas
» défendu. — Mais il n'est pas encore dit que
» nous voyagerons. Si nous sommes bien ri-
» ches, nous aurons une petite campagne;....
» de quel côté, ma bonne? — Dame, mam-
» zelle, du côté qui vous fera plaisir. — Ah!
» du côté de Romainville; oui, c'est cela; nous
» aurons une petite maison à Romainville,
» tout près du bois;... nous pourrons alors nous
» y promener tant que nous voudrons, sans
» craindre d'être grondés;.... quel bonheur!
» Notre maison sera simple, mais commode.
» Nous aurons un jardin que nous cultiverons
» nous-mêmes; nous verrons croître les fleurs
» que nous aurons plantées; ce doit être bien
» agréable : j'ai toujours désiré un jardin. Et
» puis, à la campagne on se lève au point du
» jour, et pendant que tu prépares le déjeuner,
» nous allons faire une promenade dans les
» environs; nous revenons bien fatigués et
» mourants de faim;... nous trouvons tout dé-
» licieux. Après le déjeuner, on travaille, on
» a soin de son ménage; Adolphe écrit ou lit.
» Après le dîner, nous allons au jardin, nous

» y restons jusqu'à la nuit; nous examinons
» les progrès de nos plantations, puis nous
» rentrons enfin, toujours gais, contents!....
» Ah! ma bonne, quelle heureuse existence!..

» — Oui,... oui,... mamzelle,... » répond Jeanneton, en étendant les bras et en se retournant sur sa chaise, pour tâcher de surmonter le sommeil qui la gagne. « Oh! ça,... ça sera » ben gentil.

» — Ce n'est pas tout, Jeanneton, nous au-
» rons sans doute des enfants, car c'est l'or-
» dinaire en ménage. Ah! combien je les ai-
» merai!... Combien je les chérirai!... Je ne
» veux pas qu'ils me craignent, je veux être
» leur amie autant que leur mère! Ce doit être
» si doux d'avoir leur confiance. Si j'ai un
» garçon, je l'appellerai Adolphe, et ma fille
» se nommera Adolphine. Je les nourrirai
» moi-même; je suis sûre que mon mari le
» voudra bien, car on doit les aimer encore da-
» vantage!.... Quel plaisir lorsque mon fils
» commencera à parler!... comme nous écou-
» terons ses premiers mots,... et quand il

» marchera !.. Ah ! je ne le perdrai pas de vue
» un seul instant !... Quand je serai lasse de
» le porter, Adolphe le prendra dans ses bras,
» le bercera, le fera jouer... Ah ! quelquefois
» aussi je te le confierai, ma bonne ; mais tu
» en auras bien soin !... car si tu allais le lais-
» ser tomber.

» — Non, non ;... mamzelle, ... » répond
Jeanneton à moitié endormie, « oh ! j'vous
» promets... qu'i' n'tombera pas !...

» — Nous ferons nous-mêmes son éduca-
» tion, ou nous la surveillerons en lui don-
» nant des maîtres chez nous, mais je ne veux
» pas qu'il aille en pension. On y devient quel-
» quefois très-mauvais sujet !... comme ce pe-
» tit Bernard !... et puis, on oublie ses parents.
» Ah ! je préfère qu'il soit moins savant et qu'il
» m'aime davantage. Et puis, je lui laisserai
» le choix d'un état, car il me semble qu'il ne
» faut jamais forcer les inclinations, ... n'est-
» ce pas, Jeanneton ? ... »

Jeanneton ne répond plus parce qu'elle est endormie ; mais Eugénie ne s'en aperçoit pas et elle continue :

« Si par hasard mon fils voulait être militaire... Grand Dieu!.... que de tourments »
» cela me causerait!... C'est bien joli d'avoir »
» un uniforme, une épée et quelquefois une »
» croix d'honneur!.... Ah! je conçois bien que »
» cela séduise un jeune homme; mais que de »
» dangers il faut courir!.... Il faut aller à l'ar- »
» mée!... il faut se battre!.... se battre!... »
» Ah! quand je saurai que mon fils va se bat- »
» tre, je n'aurai plus un moment de repos!... »
» Je le verrai sur le champ de bataille! entouré »
» d'ennemis!... et les balles, les boulets qui se »
» croisent sur sa tête!... il peut être blessé, il »
» peut être tué!... Ah! Jeanneton, si mon fils »
» était tué!... que dirait Adolphe!... et moi!... »
» Non, non, je ne veux plus qu'il soit militaire. »
» Ah! ma bonne, n'est-ce pas que j'ai raison? »
» Eh quoi! tu ne réponds pas!... »

Eugénie examine Jeanneton, et s'aperçoit seulement alors et avec surprise que sa bonne dort profondément. Cette vue dissipe tous les châteaux en Espagne, tous les rêves délicieux qui occupaient l'aimable fille; elle n'a plus de fils, d'époux, de campagne; elle se revoit

chez ses parents, assise dans la chambre de sa bonne; elle soupire!... son bonheur n'était qu'un songe, il vient de s'évanouir.

On rêve souvent tout éveillé; ces rêves-là sont toujours agréables parce qu'on les arrange à sa fantaisie. Combien de jeunes filles, ainsi qu'Eugénie, ont passé et passeront encore des heures d'insomnie à se créer un bonheur qu'elles ne goûteront jamais en réalité! Quand on aime, on s'abandonne avec délice au doux avenir que nous compose notre imagination. Le jeune amant se voit près de sa maîtresse, elle lui est fidèle, elle l'adore; si quelques nuages s'élèvent entre eux, ils sont bientôt dissipés, et la plus douce ivresse préside toujours à leurs raccommodements!

La jeune fille entend celui qu'elle préfère lui adresser le plus tendre aveu, lui jurer amour pour la vie, puis, demandant sa main à ses parents, elle se voit marcher à l'autel avec son doux ami, parée du charmant costume virginal, et plus belle encore de ses attraits, dont le bonheur, l'amour et la pudeur ont doublé l'éclat.

Rêves délicieux, vous valez bien ceux du conquérant, de l'ambitieux et du courtisan; vous ne laissez dans notre ame qu'une douce langueur, et tandis que les autres passions agitent nos sens et fatiguent notre esprit, les rêves d'amour, au contraire, nous reposent agréablement des peines de la vie. Ils sont bien moins heureux qu'Eugénie, ceux dont les désirs s'étendent au delà du cercle domestique.

Héros qui avez rêvé la conquête du monde, souverains qui voyez votre nom fameux dans l'histoire, ministres qui rêvez la toute-puissance, courtisans qui rêvez les honneurs, votre réveil est bien plus pénible que celui de la grisette qui rêve un rendez-vous avec son amant.

Mais l'horloge de Saint-Nicolas vient de sonner deux heures, et Eugénie, étonnée qu'il soit si tard, ne comprend pas que le temps a passé plus vite pour elle qui parlait que pour Jeanneton qui l'écoutait.

« Deux heures du matin ! » dit-elle en quittant à regret sa chaise. « Je n'ai jamais veillé si tard !... je croyais qu'il n'était pas minuit. » Ah ! si maman le savait !... Je ne m'étonne

» plus que Jeanneton se soit endormie!... il
» est bien temps de se coucher! Ah! c'est dom-
» mage, cependant; j'aurais volontiers passé la
» nuit à causer.

» Couche-toi, ma bonne, » dit Eugénie en secouant le bras de Jeanneton, « couche-toi » vite, il est bien tard.

» — Oui, mamzelle, » répond Jeanneton sans ouvrir les yeux; et la grosse fille se déshabille machinalement et se couche sans s'être entièrement réveillée.

Eugénie quitte la chambre de sa bonne, traverse doucement la cuisine et se dispose à monter l'escalier pour regagner sa chambre. Comme elle va mettre le pied sur les marches, se tenant à la rampe et tremblant un peu, parce qu'une jeune fille tremble assez ordinairement lorsqu'elle est sans lumière, soit de crainte, soit de plaisir; un bruit assez fort, semblable à celui de quelqu'un qui se laisse tomber et roule plusieurs marches, retentit au-dessus de sa tête. Eugénie frémit et n'ose bouger. Elle regarde en l'air et n'aperçoit aucune lumière. Qui peut avoir fait ce bruit, serait-ce son père, sa

mère, ou M. Bidois? Mais ordinairement ils ne marchent point sans chandelle; serait-ce un voleur!... Dans tous les cas, la pauvre petite n'est point rassurée et comment éviter la personne qui descend? Elle a refermé sur elle la porte de la cuisine et ne voit pas où elle pourrait se réfugier.

Mais comme elle est encore indécise et tremblante, une voix se fait entendre, et cette voix la rassure un peu.

« Il est écrit que je suis dans mon jour de malheur!... » marmotte Bidois, car c'était lui qui, à la suite de tous les désagréments et fatigues de la journée, se sentant incommodé au milieu de la nuit, s'était levé et descendait à tâtons, pour se rendre dans la petite cour située derrière la boutique et au bas de l'escalier.

« — Moi, qui ne tombe jamais,... rouler quatre marches!... Maudit escalier!... Je me suis écorché toute l'épine du dos,... pourvu que les autres ne m'aient pas entendu!.... Ah! aye!... quelle douleur! Est-ce que la charcuterie était empoisonnée?... ma foi, je

» le croirai presque, ... à moins que ce ne soit
» le veau ?.... Mademoiselle Jeanneton aura
» mal récuré sa casserole ; ou c'est cette peste
» d'anisette de l'épicier !.... elle ne valait rien
» du tout, ... cela sent la réglisse, le girofle...
» Je suis sûr que M. Dupont la fait lui-même...
» Avec son cadeau, ... jolie drogue ! je voudrais
» qu'il l'eût tout entière dans le ventre !....
» Aye !... »

Et tout en marronnant ainsi, Bidois descend l'escalier. Il n'est plus très-éloigné d'Eugénie, qui cherche comment elle évitera la rencontre du vieux commis, et qui ne voit pas d'autre moyen que de se blottir contre le mur ; de cette manière, et en retenant sa respiration, elle pense que Bidois qui, à coup sûr, doit tenir la rampe, passera près d'elle sans la toucher, l'escalier étant assez large pour cela, et qu'il ne l'apercevra point, parce qu'en effet la nuit est assez noire pour qu'on ne distingue pas près de soi.

Eugénie quitte donc la rampe ; et, s'adosant au mur en tenant le moins de place possible, elle garde le plus profond silence ; atten-

dant avec anxiété que le vieux commis ait passé pour remonter dans sa chambre, d'où elle voudrait bien maintenant n'être pas sortie.

Le moment fatal arrive. Bidois, traînant les jambes et tenant l'escalier à deux mains, de crainte de tomber encore, et malgré cela ne posant le pied qu'avec la plus grande précaution, Bidois passe tout contre Eugénie, qu'il n'aperçoit point; encore quelques minutes et elle n'aura plus rien à craindre... lorsqu'un malheureux éternûment que la jeune fille n'a pas eu le temps de comprimer part subitement, et, en répendant l'alarme, vient changer toute la scène.

« Ah!... il y a du monde... Au voleur!... » crie aussitôt Bidois, se cramponnant après la rampe et ne sachant plus s'il doit descendre ou remonter. Eugénie, voyant que tout va se découvrir si elle reste là, s'élance, et en moins d'une minute regagne sa chambre et son lit.

Mais le vieux commis a entendu monter les marches avec précipitation; il ne doute point que des voleurs ne se soient introduits dans la

maison, et il continue à crier de toutes ses forces, frappant des pieds et des poings sur le mur et sur l'escalier, afin que le bruit réveille tout le monde.

Au carillon que fait Bidois, M. et M^{me} Moutonnet ne tardent pas à s'éveiller. « Ah ! mon Dieu ! » dit madame Moutonnet en poussant vivement son cher époux qui, fatigué des suites de la fête et du petit anniversaire conjugal, goûtait avec délices les douceurs du sommeil ; « entendez-vous, monsieur Moutonnet, entendez-vous?... mais, pour Dieu, réveillez-vous donc !

» — Qu'y a-t-il, mon cœur ! » dit le passementier en passant du côté gauche sur le droit. « — Ce qu'il y a !.... Ah ! quels cris ! quel tapage !.... — C'est dans la rue, sans doute, mon ange. — Non, non, monsieur, je reconnais la voix de Bidois.... — De.... Bibi... de Bidois... — Eh ! oui, ... il appelle au secours.... O ciel ! le feu serait-il à la maison ? — Le feu !... »

Ce mot électrique produit son effet ordinaire. M. Moutonnet se jette à bas de son lit et

suit madame Moutonnet qui ouvre une fenêtre, donnant sur la cour et demande ce qu'il y a ?

« Des voleurs!... des voleurs!... » répond Bidois d'une voix que l'épouvante rend encore plus lamentable. « Ils sont dans la maison,... » sur l'escalier; ils ont remonté,... mais ils » vont redescendre... Venez à mon secours... » ou je suis perdu!...

» — Des voleurs!... s'écrie madame Moutonnet!... — Des voleurs!... » répète son mari en retournant au fond de sa chambre.

« — Monsieur Bidois, réveillez Jeanneton, » nous allons appeler par la rue... Eugénie, » ma fille, enfermez-vous bien!... Au secours, » au secours!... »

Et madame Moutonnet court ouvrir une fenêtre de sa chambre, donnant sur la rue, et se met, de concert avec Bidois, à crier au voleur, pendant que son mari court éperdu dans la chambre, cherchant un vieux fusil qui lui a servi jadis lorsqu'il accompagnait la procession, et qu'il ne retrouve dans aucune armoire, parce que la peur, qui lui trouble

l'esprit, ne lui permet pas de se rappeler qu'il l'a serré dans le bas d'un chiffonnier.

Jeanneton, éveillée par le tintamarre que l'on fait dans la maison, croit qu'il est arrivé quelque malheur. Eugénie, seule, connaît la cause de tout ce tapage, mais elle se gardera bien de la dire; elle sait que le danger que l'on redoute est imaginaire, et elle ne peut s'empêcher de rire, dans sa chambre, de la terreur qu'elle a causée à Bidois.

Les cris de M. et de M^{me} Moutonnet ont été entendus d'un boulanger, leur voisin, chez lequel on est occupé à pétrir la première fournée, qui doit être enlevée, dès le matin, par les bonnes, les ouvrières et les vieux garçons.

« Oh ! oh ! dit le boulanger à ses garçons,
» il y a une aventure dans le quartier; allons
» un peu voir s'il n'y aurait point tentative
» d'*infraction manifeste*. Le four n'est pas en-
» core chaud; en avant, garçons ! »

Les deux garçons quittent la pâte et suivent leur bourgeois, qui marche vers la maison d'où partent les cris. « Ah ! voilà des libérateurs, »

s'écrie madame Moutonnet, en apercevant les trois hommes qui se dirigent vers sa demeure. « — Vraiment oui ! » dit M. Moutonnet, en courant à la fenêtre avec son fusil qu'il vient enfin de trouver ; « je crois que ce sont des » Suisses.... — Eh ! non, monsieur, ce sont » des mitrons ;... c'est notre voisin, M. Pétrin. » — C'est du monde enfin... Par ici, mes- » sieurs !.... par ici... — On va vous ouvrir, » on descend. Jeanneton, Jeanneton, allez » ouvrir la porte de la boutique.... Monsieur » Pétrin, notre maison est pleine de voleurs ! » — Eh bien ! nous allons les pincer, madame » Moutonnet. »

Pendant que Jeanneton introduit dans la boutique M. Pétrin et ses deux garçons, M. et madame Moutonnet se consultent pour savoir s'ils sortiront de leur chambre. M. Moutonnet est d'avis d'y rester pendant que l'on fera la visite de la maison, mais madame Moutonnet pense que cela ira mieux si elle dirige les opérations ; ce avis étant toujours adopté à l'unanimité, madame Moutonnet passe une robe de chambre ; et le fusil en main, se dispose à suivre sa femme,

qui vient de se vêtir de sa blouse du matin.

Ils trouvent sur l'escalier Bidois, qui s'est armé du grand couteau de cuisine de Jeanne-ton, et qui le tient d'une main, tandis que de l'autre il retient sa culotte à moitié défaits, et qui, à chaque pas qu'il fait, retombe sur ses talons. Ils descendent tous trois dans la boutique où sont rassemblés les boulangers, dans le simple costume avec lequel on procède à la confection du pain, tandis que Jeanne-ton, éveillée en sursaut, n'a eu que le temps de passer un petit jupon.

Mais la décence a toujours cédé à la peur, et madame Moutonnet, qui est ordinairement fort sévère sur l'article de la mise, et qui n'a jamais voulu voir l'exposition des statues, ni pu regarder en face l'Apollon ou l'Antinoüs, est prête à sauter au cou du boulanger et de ses garçons, parce que leur présence, dans ce moment, peut la préserver des dangers qu'elle redoute.

« Eh bien ! que se passe-t-il donc chez vous, » madame Moutonnet?... » demande le boulanger avec le ton mielleux qui lui est habi-

tuel, et qui le rend la coqueluche de toutes les cuisinières du quartier, qui le citent comme un beau parleur.

« Vous poussiez des cris étouffés et perçants ; j'ai dit aux enfants : il faut lâcher la pâte, et nous informer de la circonstance survenue aux voisins. — Ah ! monsieur Pétrin !... c'est le ciel qui vous envoie ! sans vous, nous serions perdus... De grâce ne nous abandonnez pas dans ce moment périlleux... — Madame, soyez calme ! je me suis toujours piqué *d'organe* pour être utile au beau sexe... Mais, qu'est-ce encore ? — Des voleurs, monsieur Pétrin, des voleurs... — Où sont-ils, par où sont-ils entrés ? — Bidois va tout nous dire, ... c'est lui qui les a découverts... Parlez donc, Bidois... »

Bidois s'avance, pâle et tremblant, et commence son récit, ne s'interrompant que pour rattraper sa culotte que, dans le feu de son discours, il oublie parfois de retenir.

« — J'étais couché dans ma chambre, je dormais assez mal... ou, pour mieux dire, je ne dormais pas du tout... Je me sens des

» douleurs... comme de colique... provenant
» sans doute de quelque chose du dîner qui...
» — Passez vos coliques, Bidois, dit madame
» Moutonnet avec impatience, et venez au
» fait. — J'y arrive, madame : Je me sens
» forcé de descendre dans la cour pour aller...
» — Nous savons bien où vous alliez, Bidois ;
» ensuite ? — Je quitte donc ma chambre, et,
» n'ayant point de lumière, je me décide à
» descendre à tâtons. Je descends donc et fort
» doucement pour ne réveiller personne. J'é-
» tais déjà au second étage, en face des maga-
» sins... lorsque le pied me glisse ;... je perds
» l'équilibre, et je roule quatre ou cinq mar-
» ches sur le dos... — Que la peste vous
» étouffe avec vos roulades ! aurez-vous bien-
» tôt fini ? — M'y voici, madame, m'y voici.
» Je me relève, et cette fois je me cramponne
» à la rampe, de manière à ne plus tomber.
» Je descends ;... me voilà devant la cuisine ;...
» je vais être en bas... quand un bruit subit
» part à deux pas de moi, presque à mon
» oreille... Je veux voir le coquin... Bah ! ils
» sont plus d'un ; je les ai entendus grimper

» l'escalier quatre à quatre, et ils se sont pro-
» bablement réfugiés dans le grenier.

» — Ah ! mon Dieu ! » dit madame Moutonnet, en saisissant le bras de M. Pétrin.
« Ah ciel ! » dit son époux en s'appuyant sur son fusil, au bout duquel est encore un bouquet dont on ne distingue plus les fleurs, parce qu'il est depuis quelques années dans le chiffonnier.

« C'est-il ben possible ? » dit à son tour Jeanneton, qui n'a pas l'air aussi effrayée que les autres, parce qu'elle devine à peu près ce qui a causé tant de frayeur à Bidois.

« Il faut commencer la visite domiciliaire, » dit le boulanger ; en avant, garçons ! Mon-

» sieur Moutonnet, donnez-moi votre fusil.

» — Bien volontiers, M. Pétrin. Il est chargé ?

» — Non, non, il ne l'est pas ; je crois même

» qu'il ne l'a jamais été. — Eh ! que diable

» alors voulez-vous que j'en fasse ? — Vous

» êtes incorrigible, monsieur, dit madame

» Moutonnet à son mari, votre fusil n'est ja-

» mais en état. — Mais, mon cœur, vous savez

» bien que je n'ai pas l'habitude de m'en servir.

» — Allons, calmez-vous, nos garçons suf-
» ficient, je l'espère, dit le boulanger ; s'ils font
» résistance, nous les assommerons. — Oui,
» mais s'ils tirent sur vous ? dit Bidois. —
» Bah ! les voleurs n'ont jamais d'*armes effec-*
» *tives* ; marchons. — Mais il faut d'abord
» mettre les dames en lieu de sûreté, dit
» M. Moutonnet. — C'est juste. — Allons
» chez ma fille, dit madame Moutonnet, nous
» nous y enfermerons. »

On quitte la boutique ; le boulanger et ses garçons marchent en avant ; puis Bidois, auquel son couteau donnerait l'air d'un conspirateur, si sa culotte, tombant à moitié de ses jambes, ne rappelait le motif de sa sortie ; vient ensuite madame Moutonnet, puis son époux, qui s'obstine à tenir son fusil en joue, quoiqu'il sache bien qu'il ne peut tuer personne : mais il pense sans doute que la vue suffira pour pétrifier les voleurs ; enfin Jeanne-ton tient deux flambeaux avec lesquels elle éclaire la marche des mitrons, passant tantôt devant, tantôt derrière, suivant que le permettent les localités.

On a commencé par visiter la cour, où l'on ne trouve personne; ce qui n'étonne point, puisque, d'après le récit de Bidois, c'est vers le haut de la maison que les voleurs se sont dirigés; on arrive devant la chambre d'Eugénie, la jeune fille avait eu tout le temps de se mettre au lit. On frappe à sa porte, la maman lui ordonne d'ouvrir. Eugénie, qui n'est pas endormie, passe bien vite une robe et ouvre.

A la vue de la jeune fille, dont l'air calme et presque riant n'annonce aucune terreur, M. Pétrin commence un joli compliment dans lequel il s'embrouille et que madame Moutonnet interrompt, fort heureusement, pour demander à sa fille comment il se fait qu'elle ait l'air aussi tranquille lorsqu'il y a des voleurs dans la maison.

« Des voleurs!... » dit Eugénie en jetant un regard sur Jeanneton; « mais, maman, je n'ai rien entendu!... — Vous êtes bien heureuse, mademoiselle, de dormir comme un canon, mais nous allons nous enfermer chez vous pendant que ces messieurs vont combattre pour nous... Ah!... que nous som-

» mes heureux d'avoir de pareils libérateurs ! »

Eugénie lève les yeux, mais elle les rebaisse bien vite, parce que le costume des libérateurs lui paraît trop à la romaine ; madame Moutonnet pousse sa fille et Jeanneton, et, remettant un des flambeaux à Bidois : « Marchez, » dit-elle, mais surtout soyez prudents !... »

Et elle referme la porte à double tour, au grand mécontentement de son époux et de Bidois, qui espéraient tous deux se glisser dans la chambre avec les dames.

« C'est ici qu'il faut de la tête et du sang-froid, dit M. Pétrin, nous allons relancer l'ennemi dans son gîte... Marchez devant, mon vieux, vous connaissez les êtres, vous nous conduirez.

» — Bien obligé, dit Bidois, mais si je tiens la lumière, je ne pourrai pas faire usage de mon arme ;... il vaut donc mieux qu'un de ces messieurs s'en charge... Je vous guiderai aussi bien en marchant derrière ; d'ailleurs c'est à M. Moutonnet, qui est chez lui, à faire les honneurs.

» — Allons toujours, dit le passementier,

» je m'en rapporte entièrement au zèle de ces
» messieurs. »

Le boulanger voit qu'il n'y a pas moyen de faire passer devant M. Moutonnet ou son commis, il se décide à commander les manœuvres. Parvenu au second, on visite exatement les magasins; de là, on passe au troisième; M. Bidois avait laissé sa porte entr'ouverte; on visite sa chambre, on cherche sous le lit, dans les armoires, dans la cheminée, Bidois regarde même dans sa table de nuit, probablement sans penser à ce qu'il fait; on ne trouve rien.

« Décidément, ils sont dans le grenier, dit
» M. Moutonnet. — Oui, oui, dit Bidois,
» c'est là que j'ai toujours pensé qu'ils étaient.
» — Marchons vers le grenier, dit le boulan-
» ger, car il faut bien qu'ils soient quelque
» part, ... à moins que M. Bidois n'ait rêvé, et
» ne s'amuse à nous faire faire une petite
» patrouille de santé. — Non, messieurs, non
» je n'ai point rêvé, ... j'ai des oreilles, je ne
» suis pas encore en enfance, vous en aurez
» bientôt des preuves. »

On se dirige en silence vers les greniers.

Arrivés devant la porte, qui n'est fermée qu'au loquet, on entend un bruit assez violent auquel succède un profond silence.

« Pour cette fois, nous les tenons, dit le » boulanger. — Que ,... que ,... vous..... » avais-je dit? » marmotte Bidois, qui tremble de tous ses membres, tandis que M. Moutonnet est obligé de s'appuyer sur son fusil pour se soutenir. « Si Bidois allait chercher la garde, » dit-il d'une voix presque éteinte. — « Oui, » monsieur, vous avez raison, » répond Bidois, enchanté de trouver une occasion pour ne pas entrer dans les greniers.

Et le vieux commis se dispose à descendre, lorsque le boulanger le retient brusquement par le bras. « Nous n'avons pas besoin d'aide, » dit-il, moi et mes garçons nous sommes » solides au poste, et il est inutile d'aller chercher le voisin. »

En achevant ces paroles, M. Pétrin, le gourdin en l'air, se précipite dans le grenier, dont il ouvre la porte brusquement.

« Rendez-vous, coquins, » crie-t-il d'une voix de Stentor, tandis que ses deux garçons

brandissent leurs redoutables bâtons, et que M. Moutonnet et Bidois, qui ont fait semblant d'entrer, se tiennent enlacés sur la première marche de l'escalier, prêts à redescendre si l'on fait résistance.

Mais, comme les voleurs n'ont jamais existé que dans l'imagination de Bidois, on ne répond pas à l'appel du boulanger, qui s'avance bravement suivi de ses garçons, et va jusqu'au fond des greniers sans rien découvrir. Arrivé là, on voit remuer une longue planche jetée avec de vieilles boiseries dans un coin de la mansarde. M. Pétrin fait un signe à ses garçons ; tous trois s'avancent, lèvent leurs gourdins et frappent en même temps. Mais au lieu du gémissement d'un voleur, qu'ils comptaient entendre, c'est un miaulement épouvantable qui retentit dans le grenier ; un des garçons lève la planche, et découvre un malheureux chat auquel ils ont brisé les reins.

A cette vue, le boulanger part d'un éclat de rire, et ses garçons en font autant.

« Il paraît que nous sommes vainqueurs, » dit M. Moutonnet à Bidois, « les entends-tu?...

» ils chantent victoire ; nous pouvons nous
» joindre à eux. » Et ces messieurs entrent
dans le grenier , en demandant si l'on a bien
bâtonné les voleurs.

« Nous n'en avons trouvé qu'un, dit M. Pé-
» trin , mais je vous assure qu'il ne vous fera
» plus peur ; » et, en disant ces mots, le bou-
langer jette aux pieds de Bidois le chat qu'ils
ont assommé.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? » s'écrie
M. Moutonnet, tandis que Bidois regarde d'un
air effaré le pauvre chat étendu devant lui.

« — Cela veut dire, mon voisin, qu'il n'y
» a pas plus de voleurs chez vous que dans
» mon four, où votre vieux commis mériterait
« d'aller se faire durcir, pour lui apprendre à
» mettre un quartier en l'air, parce qu'il a la
» colique. Allons, les enfants, c'est assez ma-
» nœuvrer pour un chat, retournons à la
» pâte. »

En disant cela, M. Pétrin descend l'escalier
et s'éloigne avec ses garçons, riant de la frayeur
de Bidois, qui fera le lendemain la nouvelle du
quartier.

M. Moutonnet est resté avec son commis, qu'il regarde d'un air moitié craintif, moitié goguenard. « Qu'en dis-tu, » lui demande-t-il, après un long silence? — « Je dis, je dis qu'ils » ont mal cherché, » répond Bidois d'un air courroucé. « Au surplus, telle chose qui arrive » maintenant, c'est fini, je ne m'en mêle plus ; » je suis dans mon jour de malheur, j'aurais » bien dû deviner que cela tournerait encore » contre moi. »

Et Bidois rentre dans sa chambre, où il s'enferme à double tour, persuadé, malgré la visite du boulanger, qu'il y a quelqu'un de caché dans la maison.

Les dames ont entendu M. Pétrin s'éloigner avec ses garçons, elles ouvrent donc avec empressement à M. Moutonnet, qui vient leur apprendre le résultat de la visite.

« Ça n'était rien, » dit M. Moutonnet en s'essuyant le front, « nous n'avons trouvé » qu'un chat que nous avons tué. — Qu'est-ce » à dire? s'écrie madame Moutonnet, c'est pour » un chat que Bidois met toute la maison en » l'air, qu'il répand l'alarme dans tout le

» quartier, qu'il me donne presque des atta-
» ques de nerfs!... Ha ça! mais ce drôle-là a
» donc résolu de ne faire aujourd'hui que des
» sottises?... ah! il me le paiera demain.
» Allons, couchez-vous, ma fille; rentrez,
» Jeanneton, et vous, monsieur, suivez-moi. »

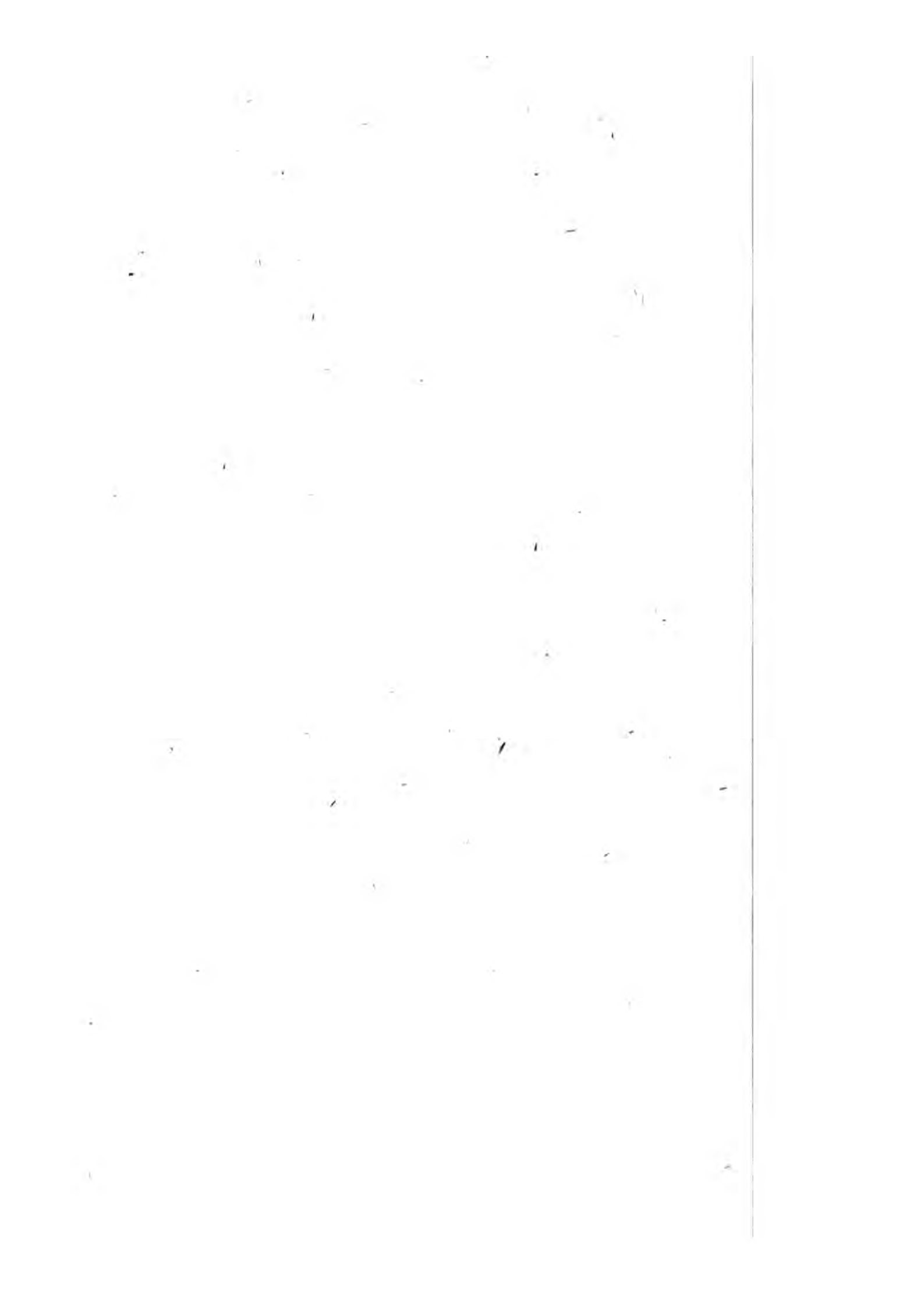
M. Moutonnet suit sa chère épouse et va remettre au fond du chiffonnier le vieux fusil qui n'aurait pas dû en sortir. Mais, en passant contre sa bonne, Eugénie a trouvé le moment de lui dire tout bas : « C'était moi! » et Jeanneton se promet de rire à son aise quand elle sera dans sa chambre.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

·CHAP. 1 ^{er} . La famille Moutonnet. — Portraits bourgeois.	Pag. 1
II. Détails domestiques, intérieur de ménage.	16
III. La Saint-Eustache.	38
IV. Le bois de Romainville. — Dîner sur l'herbe.	65
V. Suite et fin de la fête de M. Moutonnet.	84
VI. La jeune fille et sa bonne.	133

FIN DE LA TABLE.



M. DUPONT,

OU

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE.

IMPRIMERIE DE JUDENNE,
Rue Rempart-des-Moines, 10.

M. DUPONT,

OU

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE,

PAR CH. PAUL DE KOCK.

*Qui primus caram juveni, carumque puellæ
Eripuit juvenem, ferreus ille fuit.*

TIBULLE.

TOME II.

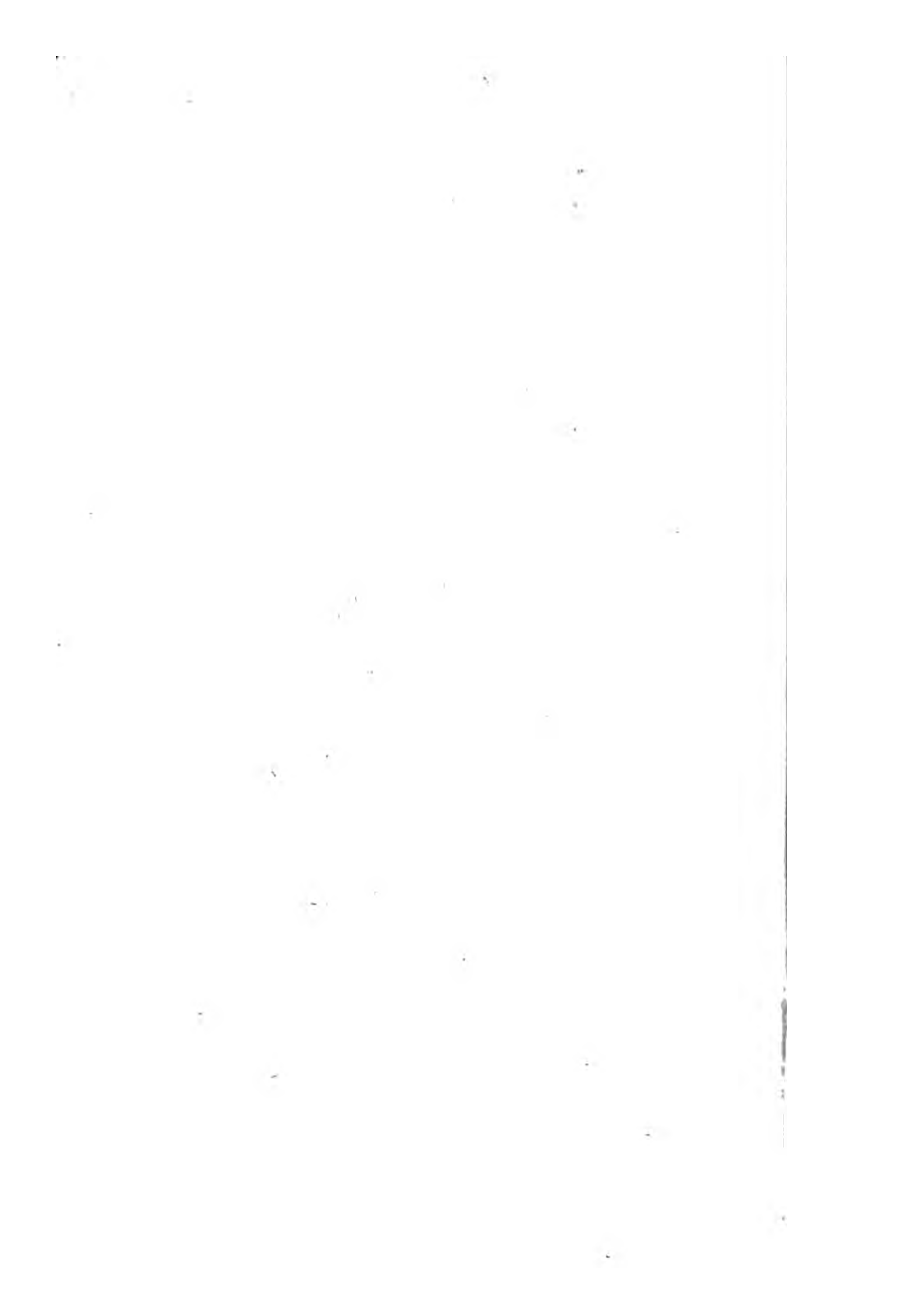


Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN ET COMPAGNIE.

—
1838.



M. DUPONT,

OU

LA JEUNE FILLE

ET SA BONNE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui promet quelque chose.

Le calme succède à l'orage, ou bien (comme aurait dit l'écuyer de Don Quichotte) les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le lendemain de la fête de M. Moutonnet, on a repris le train de vie ordinaire, les occupations journalières.

Dès sept heures du matin, M. Moutonnet

est devant son grand-livre , Bidois fait des additions , Eugénie coud au comptoir , Jeanneton balaie , et madame Moutonnet va , vient et donne ses ordres du haut en bas de la maison.

Avant d'en venir là , cependant , il a fallu entendre une petite mercuriale plus forte que de coutume , mais chacun s'y attendait. M. Moutonnet est tancé vertement , pour s'être permis , la veille , mille libertés et propos lestes au bois de Romainville , et surtout pour s'être éloigné de sa femme pendant la scène du bal. Bidois est grondé au sujet de plusieurs gaucheries qu'il a faites ; mais c'est surtout pour la peur qu'il a causée pendant la nuit , que le vieux commis essuie de sévères réprimandes. Les coupables écoutent dans le plus profond silence : c'est le meilleur correctif contre la colère. M. Moutonnet et son commis connaissent le procédé de Socrate , ou plutôt ils en font usage par un instinct naturel qui , sans que l'on nous l'ait enseigné , nous fait sentir la manière dont il faut nous conduire dans les circonstances épineuses. Ce sentiment secret est le bon sens , et il faut avouer qu'il guide

souvent mieux les sots que les gens d'esprit.

Cependant, tout en taillant sa plume (ce que, par paranthèse, Bidois fait plus de dix fois dans la journée), le vieux commis est intimement persuadé que, pendant la nuit dernière, il s'est introduit quelqu'un dans la maison ; mais comme on n'a trouvé personne, et qu'il ne veut plus se faire gronder par madame Moutonnet, il garde pour lui ses réflexions, se disant : « Si ce n'était pas un voleur, c'était » toujours quelqu'un ; mais tôt ou tard je saurai qui. »

Eugénie, seule, n'a pas été comprise dans les réprimandes que sa mère vient de distribuer ; et cependant depuis la veille, Eugénie est la plus coupable, et le calme n'est pas rétabli dans son cœur. Pauvre petite ! il est bien à craindre qu'il ne s'y rétablisse plus ! Quand l'amour s'empare d'une jeune fille, il ne la quitte pas facilement ; ce dieu s'attache plus fortement aux femmes qu'aux hommes, sans doute ces dames le traitent moins légèrement que nous.

Adolphe saisit toutes les occasions qui se

présentent pour sortir de son magasin , ne fût-ce que pour cinq minutes ; car dans ces cinq minutes il trouve le temps de passer devant Eugénie , de la regarder bien tendrement , de lui adresser quelques mots passionnés qu'elle ne peut entendre , il est vrai , parce qu'il ne les dit qu'à demi-voix , mais dont cependant il lit la réponse dans les yeux d'Eugénie , parce qu'une jeune fille devine facilement tout ce que son amant peut lui dire , surtout quand cet amant n'a encore obtenu que de légères faveurs.

Lorsque , par hasard , madame Moutonnet est sortie , Eugénie vient alors se placer sur le seuil de la boutique , comme pour prendre l'air un moment , et Adolphe qui , de son magasin , est toujours aux aguets , trouve aussitôt un prétexte pour sortir , et il passe tout contre Eugénie , et en passant il lui presse la main ; on échange quelques mots , et l'on est heureux.... Pour des amants une minute de bonheur laisse de doux souvenirs pour toute la journée.

Ces regards , ces petits mots , ces serremens de mains , attisent le feu qui brûle dans ces

jeunes cœurs ; l'amour qu'ils éprouvent prend chaque jour de nouvelles forces ; il les occupe entièrement ; il est devenu pour eux une seconde existence. Adolphe ne respire que pour Eugénie, et celle-ci n'a plus une pensée qui ne se rapporte à Adolphe. « Il passera » tout à l'heure, se dit-elle à chaque instant, » je vais le voir, il me regardera ;.... et peut-être ce soir ou demain, maman sortira, et je pourrai lui parler un moment. »

Jeanneton est toujours la confidente d'Eugénie ; chaque soir la grosse servante apprend ce que l'on a fait le matin. Elle sait combien de fois Adolphe a passé devant la boutique, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait ; elle sait même comment il était mis ; car en parlant de celui qu'elle aime, une jeune fille s'appesantit sur les moindres circonstances ; tous ces détails ne sont intéressants que pour les amoureux ; mais Jeanneton songe encore quelquefois à Jérôme, et elle a toujours l'air d'écouter avec beaucoup d'attention, quand on lui dit qu'Adolphe avait une cravate noire et un habit bleu.

Mais, en taillant sa plume et en faisant ses

additions, Bidois voit tout ce qui se passe ; il s'aperçoit que, depuis quelque temps, Eugénie a sans cesse les regards tournés vers le magasin de nouveautés ; il l'entend soupirer quand sa maman ne sort point ; il remarque qu'elle court à la porte dès que madame Moutonnet est partie ; enfin il s'aperçoit que le même jeune homme passe et repasse sans cesse devant la boutique ; il reconnaît Adolphe, et sans avoir l'air d'être occupé d'autre chose que de sa besogne, Bidois épie les jeunes gens, et le résultat est qu'à la fin de la journée, le vieux commis sait, tout aussi exactement que Jeanneton, combien de fois dans le jour Adolphe a quitté son magasin, ce qu'il a dit à Eugénie en passant, ce que celle-ci lui a répondu, et quelle était la couleur de sa cravate et de son habit. Les vieux garçons valent presque les vieilles filles pour épier tout ce qu'on fait.

Bidois rit en secret de madame Moutonnet, qui, malgré sa sévérité et son extrême surveillance, ne s'aperçoit pas de l'amour des jeunes gens. « Parbleu ! se dit-il, cela nous promet de fameuses scènes !... Je commence

» à croire maintenant que ce n'était pas un
» voleur qui s'était introduit la nuit dans la
» maison!... Ah! ces jeunes filles!... ces jeu-
» nes filles!... qui croirait que... Mais chut!
» ne disons rien; ayons l'air de ne rien voir, et
» continuons à tout observer. »

Depuis la Saint-Eustache, la famille Bernard ne revient plus chez madame Moutonnet, mais on voit toujours les Gérard et surtout l'ami Dupont. Celui-ci ne vient pas seulement le dimanche; il quitte souvent son magasin dans la semaine pour se rendre chez le passementier. On l'invite souvent à dîner, faveur que madame Moutonnet n'accorde qu'à ses intimes amis; ces jours-là, Eugénie est dispensée de travailler le soir; elle a la permission de rester avec la société, et elle joue au *loto* ou au *nain jaune* avec M. Dupont, qui ne manque pas de lui adresser des compliments en tirant les boules ou en faisant *la bête*, ce qu'il fait de la meilleure grâce du monde, au grand contentement de M. Moutonnet, qui gagne l'épicier et se croit très-fort au *nain jaune*.

Quand l'épicier vient, Eugénie ne peut,

dans la soirée, ni apercevoir Adolphe ni lui parler; aussi elle déteste Dupont, et frémit quand elle le voit arriver, de crainte qu'on ne l'invite à dîner. Bidois fait aussi ses conjectures sur les visites fréquentes de l'épicier; et, d'après l'accueil que lui fait madame Moutonnet, le vieux commis devine aisément quels sont les projets de la maman, et il se dit en regardant l'ami Dupont : « En voilà encore un qui pourra » bien... Au reste, il a une figure à ça. »

Cependant de jour en jour les visites de l'ami Dupont deviennent plus rapprochées, il est mieux reçu que jamais chez le bon passementier; Bidois remarque qu'il y a souvent des conférences, des pourparlers entre les parents et l'épicier. Madame Moutonnet est moins sévère avec sa fille; elle ne trouve plus mauvais qu'Eugénie donne du soin à sa toilette; et, depuis qu'Eugénie est amoureuse, elle s'en occupe passablement. L'amour donne toujours le désir de plaire; cette coquetterie-là est bien naturelle; on veut paraître jolie aux yeux de l'objet adoré, et, quoi que l'on puisse dire, un peu d'art ne nuit jamais; il ajoute aux

attraits que l'on a déjà, il cache les légères imperfections de la nature. Enfin, pour plaire long-temps, il ne faut jamais négliger entièrement les soins que l'on se donnait pour être aimé. Oh! messieurs les maris!... si vous ne portiez pas autant de bonnets de coton,.... ce qui vous va fort mal; et vous, mesdames, si dans votre intérieur vous conserviez toujours cette tenue aimable, gracieuse, qui vous fait distinguer dans la société, peut-être verrait-on plus de bons ménages... L'amour tient à si peu de chose... J'ai connu une dame qui ne pouvait plus envisager son mari depuis qu'elle l'avait vu sans perruque.

Mais, en général, c'est lorsque soi-même on n'a plus d'amour que l'on ne se donne plus la peine de soigner sa personne. Jeunes gens, méfiez-vous de votre maîtresse lorsque vous la verrez venir en papillotes au rendez-vous que vous lui aurez donné.

Eugénie, qui est tout amour, n'oublie rien de ce qui peut l'embellir encore. Tous ces soins sont pour Adolphe, et madame Moutonnet est persuadée que c'est pour M. Dupont

que sa fille soigne sa toilette. Elle le fait remarquer à l'épicier, qui ne doute pas que la jeune personne ne le trouve fort à son gré, quoiqu'elle ne lui dise jamais rien qui puisse le lui prouver, et qu'elle ne fasse pas semblant d'entendre les compliments qu'il lui adresse ; mais il attribue cela à sa timidité et à sa bonne éducation.

Tout annonce qu'un grand événement se prépare dans la maison du passementier. M. Moutonnet à l'air plus guilleret, plus à son aise près de sa femme. Il va souvent avec Dupont prendre une demi-tasse et faire une partie de domino ; en sortant, il embrasse sa fille d'un air moitié mystérieux, moitié plaisant ; il lui prend le menton, sourit en la regardant, puis, en lançant un coup-d'œil à M. Dupont, qui se tient près du papa le chapeau sous le bras : « elle est gentille au moins, dit le bon »
» passementier ; elle est bien élevée , elle est »
» sage , et ça connaît déjà l'ordre et la tenue »
» d'une maison ; elle vaudra sa mère !.. Hein, »
» dans un beau comptoir !.. quelle tournure ! »
» quels yeux !... c'est tout mon portrait, n'est-

» ce pas, Dupont! — Oui, certes, mademoi-
» selle a tout votre nez.... — C'est vrai, c'est
» absolument mon nez, il y a vingt-cinq ans,
» avant que je ne prisse du tabac ;.... ne
» trouvez-vous pas aussi que ce sont mes
» yeux? — Oui, oui,... si ce n'est que les
» vôtres sont gris, et que ceux de mademoi-
» selle sont noirs, du reste, c'est bien la
» même chose. — Quant au front, par exem-
» ple, c'est celui de sa mère,... un front de
» génie, un front de caractère... — Oh ! ça
» n'est pas du tout votre front ;... générale-
» ment, mademoiselle tient de vous deux ;...
» on reconnaît tout de suite,... c'est comme
» le chocolat et le cacao. — Oui, il a raison,
» Dupont,... il faut marier cette petite fille-
» là, hein ?.... qu'en pensez-vous, Dupont ?
» Je pense... ma foi,... je pense que cela est
» aussi facile que de moudre du café....

» Ce gros balourd ne sort pas de ses épice-
» ries, » dit tout bas Bidois, qui écoute la con-
» versation de M. Moutonnet et de son ami,
» tandis qu'Eugénie n'y donne qu'une faible
» attention, parce qu'elle a vu passer devant la

boutique le jeune homme en habit bleu et en cravate noire.

Pendant que l'on traite une grande affaire dans l'arrière-boutique, l'amour va son train sur le devant. Adolphe passe et repasse plus que jamais, ce qui lui attire de fréquentes réprimandes à son magasin; mais Adolphe est amoureux, il brave tout pour voir celle qu'il aime, et cependant il n'a pour vivre que sa place, dont les appointements sont bien modiques; que deviendrait-il s'il la perdait?..... Mais fait-on toutes ces réflexions à vingt ans, lorsqu'on est amoureux?

Adolphe est venu deux ou trois fois depuis la fête rendre visite à madame Moutonnet. Le jeune homme a fait tout ce qu'il a pu pour se faire bien venir de la maman; mais, quoiqu'on l'ait assez bien reçu, on ne l'a pas engagé à venir davantage. Madame Moutonnet a pensé qu'il était inutile de recevoir plus fréquemment les visites du jeune commis-marchand. Ah, pourquoi n'a-t-elle pas pris plus tôt cette mesure? pourquoi l'a-t-elle engagé à être de la fête qui a eu lieu au bois de Romainville?

il n'aurait pas adressé à Eugénie ces tendres aveux qui ont fait tant d'impression sur le cœur de la pauvre petite ; la jeune fille, n'ayant remarqué Adolphe que comme on remarque un joli garçon, ne se serait pas livrée à tout l'amour qu'il lui inspirait. Comprimant au fond de son ame ses premiers sentiments, Eugénie n'aurait jamais aimé peut-être, et, sans se trouver malheureuse, elle serait devenue l'épouse de M. Dupont. Pourquoi donc avoir engagé Adolphe à cette fête?... pourquoi ? vous le savez déjà, pour ne pas être treize, nombre fatal, qui attire toujours quelque malheur, à ce que nous assurent les bonnes femmes, les nécromanciens et les tireurs de cartes, gens très-respectables que je vous engage à consulter, parce qu'ils lisent dans l'avenir en regardant du marc de café, du plomb fondu ou le creux de votre main ; ce qui ne les empêche pas assez ordinairement de loger dans des chenils et de finir sur la paille. Mais ce sont de ces mystères qu'il ne nous appartient pas de pénétrer ; et dans tout ce qui surpasse notre entendement, il faut croire et nous humilier.

CHAPITRE II.**La journée des fiançailles.**

Deux mois se sont écoulés depuis la fameuse Saint-Eustache. Ils ont passé bien rapidement pour nos deux amants, qui se voient tous les jours et ne se lassent point de se témoigner leur amour. Adolphe, cependant, voudrait bien trouver quelque moyen pour parler à Eugénie autrement que dans la rue et en courant ; mais comment faire ? Le jeune homme s'est adressé à Jeanneton qu'il sait être dans la confidence de ses amours ; il la supplie de le laisser entrer le soir un seul instant dans sa chambre, où, pendant le sommeil des parents, il pourrait causer une minute avec celle qu'il adore, et cela en présence de Jeanneton. Mais la bonne

ne consent pas à cela ; elle sent que si une fois Adolphe s'introduit dans la maison , Eugénie courra de grands dangers. Jeanneton connaît la faiblesse de son sexe , et devine tout ce que peut entreprendre un homme qui sait qu'il est aimé. Jeanneton s'arme donc de courage pour refuser Adolphe ; il lui en faut beaucoup , car les prières d'un joli garçon ont bien du pouvoir sur le cœur de la bonne fille.

Mais le moment est venu qui doit amener de grands événements dans la maison de M. Moutonnet , et Bidois , qui a tout observé , tout vu , tout entendu , attend avec impatience ce grand jour.

Un matin , madame Moutonnet monte de bonne heure dans la chambre de sa fille , elle la prévient que M. Dupont va venir déjeuner avec eux , l'engage à s'habiller , à descendre dans la salle de l'arrière-boutique , et lui annonce qu'elle la dispense de tout travail pour le reste de la journée.

Madame Moutonnet s'est éloignée , et Eugénie , surprise de ce que sa mère vient de lui dire , cherche à deviner pour quel motif

on la dispense de se rendre à la boutique , parce que M. Dupont vient déjeuner. Loin de regarder cela comme une faveur, Eugénie soupire, elle songe qu'elle ne pourra apercevoir Adolphe de toute la journée. Cette idée, et le ton singulier avec lequel sa mère lui a parlé, font battre son cœur et remplissent son ame de tristesse.

Elle s'habille lentement; pour la première fois, mille souvenirs s'offrent à son imagination, et les fréquentes visites de l'épicier lui inspirent des craintes. Elle tremble, elle frémit de voir se réaliser ses soupçons; elle reste pensive dans sa chambre, et Jeanneton, occupée en bas, ne peut partager ses alarmes.

Neuf heures sonnent, il faut descendre. Eugénie quitte sa chambre et se rend dans la salle où sa famille et M. Dupont sont déjà réunis; il ne manque que Bidois, mais le vieux commis est obligé de garder la boutique, ce dont il enrage, parce qu'il se doute bien qu'il va se passer quelque chose d'important dans la salle à manger, où cependant il trouve moyen de se rendre souvent, en prétext-

tant toujours quelque affaire, mais, dans le fond, pour tâcher de saisir quelques mots de la conversation.

« Avancez, ma fille, » dit madame Moutonnet en apercevant Eugénie tremblante à la porte de la salle, « avancez..... Monsieur Dupont, allez donc lui donner la main.

» — C'est juste, c'est juste, dit Dupont en s'élançant vers Eugénie, c'est ce que j'allais faire quand j'ai aperçu mademoiselle. »

Et l'épicier conduit Eugénie vers une chaise; elle s'y assied sans prononcer une parole, mais le gonflement fréquent de son sein annonce qu'elle attend avec anxiété le résultat de cette réunion, tandis que le papa Moutonnet, qui paraît avoir envie de dire quelque chose, et n'ose point se permettre d'entamer la conversation avant sa femme, se contente de tousser dans différents tous, et de prendre plusieurs prises de tabac.

On sert le déjeuner, on le prend en parlant d'abord de la pluie, du beau temps et du cours des épiceries, fonds de conversation dans lequel brille l'ami Dupont, qui trouve toujours

moyen de revenir à la cassonade et au poivre, et d'en mêler dans tous ses discours.

Enfin madame Moutonnet a fait un signe à son mari pour l'engager au silence, et elle s'adresse à Eugénie :

« Ma fille, vous avez dix-huit ans, votre »
» éducation est achevée, vous savez ce que »
» c'est qu'un comptoir, et grâce à mon exem- »
» ple, je vous crois en état de tenir une mai- »
» son.

» — Oui, certainement, dit M. Mouton- »
» net, elle est en état de tenir... — Chut! si- »
» lence, s'il vous plaît, monsieur Moutonnet... »
» Je vous ai, de plus, inculqué de bonne »
» heure des principes de vertu et de sagesse »
» qui...

» — Madame, » dit Bidois, en s'avançant à l'entrée de la salle, « je ne trouve pas exact »
» le compte de M. Dupuis. — C'est bon, c'est »
» bon, Bidois, nous sommes en affaires, je ver- »
» rai cela plus tard. — Ah! c'est différent. »

Bidois s'éloigne à regret, mais il a eu le temps d'examiner la figure de chaque person-

nage, et c'est déjà quelque chose; il va tirer ses conjectures là-dessus.

« Enfin, ma fille, reprend madame Moutonnet, grâce à mes soins, je me flatte que vous voilà en état d'être mariée, et que vous serez digne de votre mère...

» — Oui, m'amour, elle en sera digne, dit M. Moutonnet, c'est moi qui te le... — Mais silence donc, monsieur Moutonnet, me laisserez-vous parler?... je ne vous ai jamais vu si bavard... Cependant, ma fille, nous n'aurions peut-être pas encore songé à vous marier, et, vu votre jeunesse, nous aurions sans doute attendu encore quelques années, si un parti brillant et solide ne s'était présenté pour vous. »

Dupont, qui voit que l'on va parler de lui, se dandine, s'agite sur sa chaise, tourne les yeux en faisant l'agréable, et pour se donner une tenue, joue de chaque main avec ses deux chaînes à breloques.

« Oui, ma fille, un parti brillant se présente pour vous; la personne qui vous re-



» cherche a droit à votre affection sous tous les
» rapports... »

Ici, Dupont se lève et salue madame Moutonnet.

« C'est un homme qui joint à des dehors
» fort agréables... (Dupont se lève et salue)
» les qualités essentielles qui rendent une
» femme heureuse... (Dupont se lève et salue
» de nouveau). C'est un homme d'un âge...
» comme il faut pour se marier; un homme
» qui veut faire votre bonheur, qui vous aime
» tendrement, qui est riche, fort riche, et de
» plus économe, et s'entend parfaitement au
» commerce. »

Pendant tout ce discours, Dupont n'a pas fait autre chose que se lever et se rasseoir.

« C'est un homme, enfin, auquel je ne
» connais aucun défaut, et... »

Ici, Dupont, en voulant se rasseoir trop précipitamment, roule avec sa chaise au milieu de la salle à manger, et Bidois, qui a entendu le tapage, accourt en feignant de croire qu'on l'a appelé. Il aide l'épicier à se relever et regagne la boutique, tandis que le futur, afin

d'éviter de nouveaux malheurs , se décide à entendre debout la fin du discours de madame Moutonnet.

« Enfin, ma fille, » reprend madame Moutonnet, lorsque le calme est rétabli, « au portrait que je viens de vous faire, je ne doute pas que vous n'ayez reconnu M. Dupont, notre sincère ami; eh bien! vous ne vous êtes pas trompée : c'est lui qui nous mande votre main, et c'est à lui que nous vous marions. »

Eugénie ne répond rien : elle est atterrée, elle n'a pas la force de parler, et d'ailleurs que dirait-elle? la pauvre petite sait que lorsque sa mère a prononcé, il n'y a plus qu'à obéir!... mais obéir, lorsqu'on lui ordonne d'épouser Dupont, de l'aimer, et par conséquent d'oublier Adolphe!... Ah! cela ne lui semble pas possible, et Eugénie qui, en une minute, a envisagé toute l'étendue de son malheur, sans apercevoir une lueur d'espérance, sent tout son sang se glacer; un poids énorme s'est placé sur sa poitrine, il l'opresse, la suffoque; elle ne peut pleurer... et lorsque M. Dupont s'a-

vance pour lui adresser son compliment, il la voit successivement rougir, pâlir, puis perdre connaissance avant qu'il n'ait trouvé le commencement de sa phrase.

« Ah ! mon Dieu, » s'écrie l'épicier en soutenant Eugénie, « je crois qu'elle se trouve » mal... — Elle se trouve mal ! » dit le papa Moutonnet en courant vers sa fille, à laquelle il frappe dans la main ; « ma femme, vois » donc... elle se meurt... ; que faut-il donc » faire?... Bidois, Jeanneton!... »

Madame Moutonnet, que rien n'émeut, s'approche de sa fille en repoussant brusquement son époux : « Ce n'est rien, ... ce n'est » rien ! dit-elle ; les jeunes filles, ... quand on » leur parle de se marier, ... vous sentez bien » que l'émotion...

» — Oui, oui, ... c'est la joie, sans doute, » dit Dupont ; la pauvre petite a été saisie ; » nous aurions dû la préparer à cela. — Oh ! » soyez tranquille, ... cela ne sera rien !...

» — Voilà une joie qui lui fait un bien » triste effet, » dit Bidois, qui se tient à l'entrée de la salle pendant que Jeanneton, qui

est accourue secourir sa chère enfant, soutient Eugénie et lui fait respirer des sels.

« Il me semble, ma femme, que vous ne
» vous êtes pas trouvée mal quand je me suis
» présenté pour vous épouser, » dit M. Moutonnet d'un air timide. — « Oh! mais moi,
» monsieur, c'est bien différent!... j'ai toujours eu un caractère, une force d'ame...
» Eugénie est aussi molle que vous!... Les demoiselles à présent ont des attaques de nerfs,
» de mon temps on ne connaissait pas cela.

» — Moi, j'aime beaucoup les femmes nerveuses! dit Dupont; cela annonce un épanchement de sensibilité qui... Au reste, j'ai
» reçu de la fleur d'orange superfine, de Grasse, je lui en ferai prendre tous les jours. Mais
» la voilà qui revient à elle, je crois;... oui,...
» son teint reparait... Voyons sur qui tombera son premier regard. »

Le premier regard d'Eugénie fut pour Jeanne-ton, qui comprit tout ce qu'il signifiait; la jeune fille rebassa ensuite les yeux, craignant également les regards de sa mère et ceux de son prétendu.

« Allons, ma fille, dit madame Moutonnet,
» je vois que vous êtes très-émue; je conçois
» que l'annonce de votre mariage,... que l'i-
» dée de quitter vos parents, peut produire
» cet effet; remontez dans votre chambre jus-
» qu'à l'heure du dîner; prenez un peu de
» repos, et cela se calmera... Je vous l'ai dit,
» je vous dispense de vous rendre à la bouti-
» que aujourd'hui. Allez, ma fille, vous con-
» naissez maintenant nos intentions; plus tard
» nous vous reparlerons des dispositions qu'il
» convient de prendre. Monsieur Dupont,
» donnez la main à votre fiancée... »

Dupont va prendre la main d'Eugénie, qui la lui abandonne sans prononcer un mot; le papa Moutonnet va embrasser sa fille, il ne voit pas les larmes qui obscurcissent ses beaux yeux; d'ailleurs sa femme dit que cela est naturel, et d'après cela M. Moutonnet est persuadé que sa fille est enchantée de se marier :
« Je te le disais bien, l'autre jour, que tu étais
» bonne à mettre en ménage, dit-il en sou-
» riant d'un air malin; ah! c'est que, vois-tu,
» je sais bien, moi, qu'une fille..... lors-

» qu'elle a dix-huit ans, ... peut fort bien... »

Un regard de madame Moutonnet a coupé court à la phrase du passementier, et l'épicier conduit Eugénie jusque chez elle; la pauvre enfant se laisse mener sans lever les yeux sur son conducteur. Arrivés à la porte de sa chambre, elle va quitter M. Dupont; celui-ci, qui pense que le moment est favorable pour dire quelque chose de tendre à sa future, la retient par la main, et, après l'avoir saluée profondément, commence son compliment :

« Mademoiselle, ... il m'est bien doux de
» penser que, ... en sachant que je serai votre
» époux, ... vos beaux yeux, ... votre émotion...
» Certainement... je suis bien sensible à ce
» témoignage non équivoque de la réciprocité
» qui... Si vous voulez bien me le permettre,
» je vous apporterai, ce soir, une demi-bou-
» teille de brou-de-noix, c'est excellent pour
» l'estomac!... J'ai aussi des pastilles de cho-
» colat de santé à la vanille, très-agréables
» au goût et...

» — Je vous remercie, monsieur, » dit Eu-

génie en saluant froidement l'épicier, « mais » je n'en prends jamais. »

Elle ferme aussitôt sa porte au nez de Dupont, qui reste quelques minutes sur le carré, en admiration devant la porte de la chambre d'Eugénie.

« Parbleu, dit-il enfin, il faut avouer que » j'aurai une femme parfaitement élevée..... » Dieu ! quelle éducation !.... quelle tenue !... » et de l'amour !.... oh ! pour de l'amour, ... » il faut que je lui en inspire considérablement, » puisqu'elle s'est trouvée mal ;... c'est excessivement flatteur. »

L'ami Dupont redescend dans la boutique, où il trouve le papa et la maman qui, d'après l'air joyeux de leur futur beau-fils, pensent que leur fille lui a dit quelque chose d'agréable ; tandis que Bidois, en le regardant en dessous, rit aussi de son côté.

« Eh bien ! mon gendre, dit M. Moutonnet, » vous avez l'air content ; il paraît qu'Eugénie » ne vous a pas mal reçu..... — Oui, beau- » père,.... oui, je suis content ; votre fille ne » m'a rien dit, mais c'est égal,.... je l'ai parfai-

» tement comprise..... Elle est adorable,.....
» c'est un trésor que vous me donnez-là.... —
» Vraiment ! dit madame Moutonnet ; j'aurais
» bien voulu voir que ma fille résistât à mes
» volontés!.... Lorsque je lui dis, voilà votre
» époux,.... elle doit obéir et se taire ; c'est
» comme ça, monsieur, que j'ai été élevée.
» Quand on m'a présenté pour mari M. Mou-
» tonnet, je ne l'aimais pas du tout ;... je dirai
» même plus, je le trouvais vilain... — Com-
» ment ! mon cœur, vous me trouviez.... —
» Oui, monsieur, vous portiez dans ce temps-
» là un habit cannelle, cela vous allait horri-
» blement. Mais cela ne m'a pas arrêtée ; je me
» suis dit, une fois mon époux, il portera tout
» ce que je voudrai. Enfin, monsieur, je vous
» ai épousé, et, Dieu merci, je crois que vous
» n'avez pas lieu de vous en repentir. — Non,
» certes, m'amour, je m'en garderais bien. —
» Ma fille fera comme moi, mon cher Dupont,
» et vous m'en direz des nouvelles. »

Pendant que les parents et le futur font entre eux toutes les dispositions nécessaires au prochain mariage, Eugénie, restée seule dans

sa chambre, se livre à toute l'amertume de ses pensées. En quittant M. Dupont, elle s'est jetée sur une chaise, les larmes se sont enfin fait un passage; Eugénie sanglote; la vue de cette jeune fille se livrant à sa douleur a quelque chose de si touchant, de si triste, que peut-être, si madame Moutonnet la voyait maintenant, elle se sentirait attendrie... Mais Eugénie n'ose pas même pleurer devant sa mère.

Elle est depuis deux heures dans sa chambre, toujours immobile, laissant couler ses larmes sans songer à les essuyer, s'abandonnant à cette douleur morne, cent fois plus cruelle que les éclats du désespoir; car les chagrins muets annoncent que l'ame est profondément affectée, et sont plus difficiles à guérir que les crises violentes.

Eugénie passerait la journée dans cette situation; pour elle, le temps ne marche plus: défendre à une jeune fille d'aimer, c'est lui ôter tout le charme de l'existence. On ne lui défend pas cela absolument; mais il faudrait donc aimer M. Dupont, et, en conscience, pour Eugénie cela n'est pas possible; il n'y a

aucun rapport entre elle et l'épicier, et l'amour peut-il donc naître où il n'existe aucune sympathie?

Un petit coup frappé légèrement à sa porte a fait tressaillir la pauvre enfant; elle sort d'un rêve, elle écoute : on frappe de nouveau. « Qui est là ? demande en tremblant Eugénie. » — C'est moi, mamzelle, » répond une voix que la jeune fille reconnaît aussitôt. Elle court ouvrir sa porte, Jeanneton entre, et Eugénie se jette dans ses bras.

« Ah ! ma bonne ! » s'écrie-t-elle ; elle n'a pas la force d'en dire davantage, ses larmes l'étouffent encore... — « Eh ben ! eh ben, dit » Jeanneton, est-ce qu'il faut se désoler comme » ça, se désespérer ainsi, se rendre malade !... » Allons, allons, ne pleurez pas, mamzelle, » ne pleurez pas. »

Tout en disant ces mots, Jeanneton mêle ses larmes à celles d'Eugénie, dont elle voudrait pouvoir calmer les chagrins !

« — On veut me marier, Jeanneton.... — » Eh pardi ! il y a long-temps que je m'en » doute. — Et tu ne me le disais pas ? — A

» quoi bon vous faire de la peine d'avance?
» — On veut que j'épouse M. Dupont. — Joli
» bijou, qui a l'air aussi embarrassé que la
» queue de ma poêle! — Je ne l'aimerais ja-
» mais! — Je le crois bien; pour vous il est
» trop laid, trop bête, trop vieux... Est-ce que
» c'est là le mari qui vous convient? — Oh!
» non, ma bonne, il ne me convient pas du
» tout!... et puis il faudrait donc oublier Adol-
» phe?... ah! tu sais bien que cela m'est im-
» possible.... Adolphe que j'aime tant, qui
» m'adore! — Ah! dame, celui-là est gentil...
» ce serait ben mieux vot' fait, s'il avait des
» écus. — Ah! Jeanneton, pourquoi s'épouse-
» t-on pour de l'argent? — Pourquoi... pour-
» quoi... parce qu'on mange toute sa vie, et
» qu'on ne fait l'amour que dans sa jeunesse.
» — Ah! j'aimerais Adolphe toute ma vie, je
» mourrai s'il faut en épouser un autre. —
» Mourir!.... ah! je voudrais bien voir cela!...
» pourquoi se désespérer si vite! ce mariage
» n'est pas encore fait; ce n'est pas demain
» que vous épousez ce Dupont. Peut-être votre
» mère... — Elle veut ce mariage, tu sais bien

» qu'elle ne changera pas de résolution. — Eh !
» que sait-on ! en lui parlant , en pleurant de-
» vant elle..... Eh ! mon Dieu ! qui est-ce qui
» pourrait-vous résister !... — Ah ! Jeanneton,
» je n'oserai jamais lui dire que j'aime Adol-
» phe. — Vous ne lui direz pas que vous aimez
» Adolphe, mais vous lui direz que vous détes-
» tez Dupont. — Elle ne m'écouterà pas. —
» Si vous parliez à votre père ? — Tu sais bien
» que c'est inutile. — Oh ! ça, c'est vrai, ... il
» vous promettra de parler pour vous , et il ne
» dira rien. — Tu vois bien , Jeanneton, que
» je n'ai plus qu'à mourir. — Eh ! non , non ,
» mamzelle, je ne vois pas ça !... mourir, c'est
» toujours une sottise : vaudrait encore mieux
» épouser l'épicier.... du courage ! nous ver-
» rons... on ne sait pas ce qui peut arriver....
» Mais il faut que je retourne ben vite à ma
» cuisine ; je suis venue à la dérobée, parce
» que je me doutais ben que vous pleuriez ;
» mais nous nous verrons ce soir, et nous cau-
» serons plus à notre aise. — Oh ! oui, ma
» bonne, mais lui ! lui !.... je ne le verrai pas
» aujourd'hui, que va-t-il penser ? — Vous le

» verrez demain, et si par hasard je le rencon-
» tre, je lui apprendrai ce qui se passe. — Ah !
» ma chère Jeanneton, que tu seras bonne !...
» ah ! je t'en prie, tâche de le voir. — Oui,
» oui. »

Jeanneton s'éloigne, et Eugénie se sent presque calmée. Il faut si peu de chose pour faire renaître l'espérance dans un cœur de dix-huit ans ! A trente, on ne se console pas si vite, on a déjà perdu bien des illusions, et quand l'expérience arrive, le bonheur s'en va.

Mais Jeanneton ne peut pas ce jour-là rencontrer Adolphe ; elle est très-occupée, parce qu'on a du monde à dîner chez madame Mouttonnet. La famille Gérard et le futur gendre sont invités : c'est le repas des fiançailles. La grosse fille n'a pas dit cela à Eugénie, de crainte de lui faire du chagrin ; elle retourne à sa cuisine, où tout est en l'air pour ce dîner qu'elle prépare à contre-cœur, car elle sait que sa chère enfant n'y touchera pas.

On dîne tard chez la plupart des marchands, parce qu'ils sont plus tranquilles quand l'heure de la vente est passée. M. et M^{me} Gérard, leur

sœur Cécile et leur fils Fanfan arrivent à cinq heures et demie ; ils sont en toilette , ils ont cet air de satisfaction , de contentement que l'on croit devoir prendre quand on va assister aux nocés ou aux fiançailles de quelqu'un. Ce n'est pas que l'on s'intéresse au bonheur des futurs , mais on va s'amuser à une noce comme on irait s'amuser au spectacle ; bien heureux encore les époux qui échappent à la critique de ceux qu'ils ont invités à partager leur bonheur !

On n'a pas encore dit aux Gérard la grande nouvelle , mais quelques mots jetés par-ci-par-là , l'assiduité de Dupont dans la maison du passementier , et enfin ce repas , qui n'a pas lieu un jour de fête , tout cela fait soupçonner à la famille du parfumeur que ce dîner ne se donne pas sans dessein.

Pendant que l'on échange les premiers compliments , et que Bidois prend du tabac , parce que la présence de M. Gérard lui fait mal à la tête , Dupont arrive , les poches pleines d'olives , de mendiants , de confitures , et tenant sous chaque bras une bouteille de vin

fin. Cela confirme les soupçons des Gérard, qui se regardent en souriant d'un air qui signifie : nous avons deviné la vérité. « Oui, » oui, dit tout bas mademoiselle Cécile à sa » sœur, on va marier la petite à Dupont.... » C'est singulier ! d'après ce que j'ai remar- » qué le jour de la Saint-Eustache, j'aurais » cru que.... Mais nous verrons. »

La vieille fille n'en dit pas davantage, mais elle se promet bien d'éclaircir ses soupçons. Malgré son prétendu éloignement pour les hommes, mademoiselle Cécile avait lancé quelques œillades à M. Dupont, qui était un excellent parti, mais l'épicier n'avait pas répondu aux regards de la vieille demoiselle ; et quoique celle-ci ne conserve aucun espoir sur M. Dupont, elle ne serait pas fâchée, cependant, de faire manquer son union avec Eugénie, ce serait toujours une petite vengeance.

« Mais où donc est cette aimable Eugénie, » cette chère enfant ? » demande toute la société. — « Je vais la chercher, dit madame » Moutonnet, elle est dans sa chambre ; elle

» a éprouvé ce matin des émotions un peu
» vives, ... mais je vais vous l'amener. — Oui,
» dit tout bas Bidois, je gage bien qu'elle aura
» les yeux rouges comme un lapin; ... ils di-
» ront sans doute encore que c'est de joie. »

Madame Moutonnet monte chez sa fille qu'elle trouve assise tristement près d'une croisée, d'où malheureusement on ne voit que dans la cour.

« Que faites-vous donc là, mademoiselle, » dit madame Moutonnet d'un air sévère, en remarquant d'un coup-d'œil l'air triste de sa fille, ses yeux rouges de pleurs, et l'abattement qui règne dans toute sa personne ?

« Je ne fais rien, maman. — Ne deviez-vous » pas penser qu'il était l'heure de descendre » dîner ? — Je n'ai pas faim, maman. — » Faim ou non, on dîne toujours... Mais » on dirait, mademoiselle, que vous avez » pleuré?... »

Eugénie ne répond rien, mais elle tourne vers sa mère des yeux suppliants, et qui sont encore pleins de larmes.

« Eh bien ! mademoiselle, que veut dire

» tout ceci? pourquoi cet air pleurard?....
» que signifie cette tragédie?... est-ce parce
» que je vous marie, que vous vous déssolez?...
» cela serait un peu fort!... Quand je vous
» donne un parti excellent, un homme qu'on
» peut mener à la baguette! vous devriez me
» remercier, et être d'une joie.... C'est vrai-
» ment bien la peine que je m'occupe de votre
» bonheur. »

Eugénie fait un effort, et prononce d'une voix faible : « Maman ,.... c'est que je n'aime
» pas M. Dupont.... — Vous êtes une sotte,
» est-ce qu'on a besoin d'aimer son préteudu!...
» — Mais, maman... — Mais, mais!... ma-
» demoiselle, qu'est-ce à dire encore?... —
» Je ne voudrais pas... l'épouser... — Vous
» ne voudriez pas!... Est-ce bien ma fille qui
» parle?... et quand j'ai résolu quelque chose,
» depuis quand vous permettez-vous des ob-
» servations?... je crois que vous voudriez
» raisonner comme votre père; que je n'en-
» tende plus de semblables discours. Dupont
» est riche, il n'a que quarante ans, c'est le
» meilleur parti que vous puissiez trouver.

» Aujourd'hui vos fiançailles, dans un mois la
» noce, voilà qui est décidé, et que je ne
» vous voie plus cette mine rechignée qui me
» déplaît. Allons, mademoiselle, suivez-moi ;
» nous avons du monde à dîner, songez à
» avoir l'air décent et satisfait d'une jeune
» personne qui sait que l'on va l'établir. »

Eugénie renforce ses pleurs et suit sa mère en silence. Elle sent bien que c'est en vain qu'elle essaierait de fléchir madame Moutonnet ; mais Jeannelon lui a promis de parler à Adolphe, et certainement Adolphe ne la laissera pas devenir la femme d'un autre.

C'est par ces réflexions qu'Eugénie tâche de calmer son chagrin et de retenir ses larmes ; mais, malgré tous ses efforts, elle ne peut parvenir à se donner un air gai, et lorsqu'elle paraît dans la salle, où tout le monde est réuni, mademoiselle Cécile voit se confirmer ses soupçons.

« Mesdames et messieurs, » dit madame Moutonnet, en prenant sa fille par la main et la lui serrant d'une manière significative,

« je vous présente ma fille, et son futur époux,
» M. Jonas Dupont. »

Pendant qu'Eugénie fait, par ordre de sa mère, une profonde révérence à la société, qui lui adresse les compliments d'usage que Dupont reçoit d'un air enchanté, mademoiselle Cécile tâche de déguiser, sous un sourire, la grimace qui a contracté sa physionomie à l'annonce du mariage de l'épicier.

« C'est une union délicieuse, dit M. Gérard, qui dans cette circonstance ne voit que le plaisir d'aller à la noce, « c'est Flore qui » épouse Mars, c'est Hébé qui s'unit à Ganimède... — Comment?... comment? dit Dupont, est-ce que Ganimède est le patron des épiciers? — Non, pas tout-à-fait... Ganimède est un dieu qui donne à boire... — Eh bien! mais, en ce cas, il n'y a pas tant de différence : moi je vends de quoi boire et de quoi manger. — C'est une figure que faisait Gérard, dit mademoiselle Cécile. — Elle est jolie sa figure, » dit tout bas Bidois, qui a enfin quitté le comptoir et vient dîner avec la compagnie.

On se met à table. Eugénie est placée à côté de son futur époux ; madame Moutonnet est en face de sa fille, sur laquelle elle porte souvent les yeux , voulant par ses regards lui indiquer la figure qu'elle doit faire ; lui faisant à chaque instant des signes , soit pour sourire, soit pour prendre un air gracieux , soit pour répondre quelque chose ; mais madame Moutonnet se donne une peine inutile ; sa fille baisse constamment les yeux et ne regarde pas sa mère ; celle-ci, pour la forcer à lui prêter attention , imagine un autre moyen : la table est longue , mais n'est point très-large, et les personnes placées au milieu peuvent facilement atteindre les pieds de leurs vis-à-vis ; d'après cela madame Moutonnet se décide à agir par-dessous la table et à faire parler ses jambes, puisque ses yeux n'ont point de pouvoir.

M. Gérard fait l'aimable et le galant , suivant son ordinaire. Il est placé à la gauche d'Eugénie , qui est entre lui et Dupont ; mais comme Dupont n'adresse à sa future que des compliments mêlés de canelle et de cassonade,

auxquels Eugénie ne répond rien, le parfumeur tâche d'être plus heureux ; et Eugénie, qui ne voit pas en lui un homme qu'elle déteste, lui répond de préférence à l'épicier.

M. Moutonnet voudrait bien risquer quelques plaisanteries, quelques gaudrioles, sur les plaisirs qui attendent les futurs époux ; mais sa femme le lui a défendu, et toutes les fois qu'il commence une phrase, madame Moutonnet lui jette un coup d'œil qui fait expirer son discours sur son-assiette. Madame Gérard parle de la toilette de la mariée, le petit Fanchon, de la jarretière qu'il enlevera, comme le plus jeune garçon de la noce. Bidois ne se permet pas de rien dire : il boit, mange et écoute en silence, se contentant de verser à boire quand madame le lui dit, et de s'offrir pour retourner la salade, après toutefois qu'on l'aura assaisonnée, chose pour laquelle il juge prudent de ne jamais se proposer. Mademoiselle Cécile parle peu, mais elle n'ôte pas les yeux de sur Eugénie, et un sourire moqueur vient errer sur ses lèvres, lorsque par hasard elle regarde Dupont.

« Mais la mariée est bien silencieuse ! dit
» madame Gérard. — Ma fille sait ce qu'elle
» se doit ; une jeune personne que l'on marie
» ne doit point, à cause de cela, rire et chanter
» comme une petite folle !.... — Oh ! il s'en
» faut bien que mademoiselle ait l'air de vou-
» loir rire et chanter, » dit mademoiselle Cé-
cile, en se pinçant les lèvres. « — Cependant,
» reprend madame Moutonnet, je lui permets,
» maintenant qu'elle va être dame, de pren-
» dre part à la conversation. »

En même temps madame Moutonnet fait aller ses yeux et ses pieds ; mais Eugénie tient ses regards baissés et ses jambes tout contre sa chaise, ce qui empêche qu'elle ne reçoive les coups de pied qu'on cherche à lui faire sentir.

« Oh ! » se dit tout bas mademoiselle Cécile,
« je trouverai bien, tout-à-l'heure, le moyen
» de la forcer à nous prêter attention... »

Bidois, tout en rongant un morceau de carcasse, seule partie qui lui revienne jamais lorsqu'on mange de la volaille, et qu'il a toujours l'air de recevoir comme une faveur, tout

en marronnant de ce qu'on ne lui donne que des os ; Bidois , qui voit tout et fait attention à tout , se dit en lui-même , en regardant Eugénie : « Si elle fait une figure comme celle-
» là le jour de sa noce , ça ne laissera pas d'être
» gai ! »

On arrive ainsi au dessert. Eugénie est toujours silencieuse et garde la même contenance ; cependant madame Moutonnet fait souvent aller ses pieds , et , croyant rencontrer ceux de sa fille , elle a pressé fortement ceux de M. Gérard et de Dupont.

Le parfumeur , bien convaincu de son mérite , ne se doute pas de la méprise , il croit que c'est Eugénie qui , n'osant répondre devant tout le monde à ses galanteries , lui fait sous la table une tendre déclaration. Il soupire alors et lui lance des regards passionnés , en risquant quelques petits mots , à demi-voix , sur le plaisir qu'il éprouve. Mais Eugénie ne voit pas les mines de M. Gérard et n'entend point ses soupirs étouffés ; son cœur et son esprit sont bien loin de là.

Dupont ne sait d'abord ce que cela veut

dire : en se sentant marcher sur le pied , il fait une grimace affreuse et va crier , parce qu'on a touché à un cor dont il souffre beaucoup ;... mais l'idée que c'est une marque d'amour de sa prétendue arrête le cri qui allait lui échapper ; il se contient, tâche, au contraire, de paraître enchanté, et remercie tout bas Eugénie, en l'assurant qu'il est sensible à cette preuve de son amour.

Eugénie le regarde d'un air étonné et ne répond rien ; mais Dupont paraît ravi, ce qui fait présumer à madame Moutonnet que ses pieds ont fait leur effet, et que sa fille a dit quelque chose d'agréable à son futur. D'après cela elle continue à jouer des jambes, et l'épicier et le parfumeur à faire des mines et à pousser des soupirs.

Mais cette pantomime ne contente pas mademoiselle Cécile, qui veut frapper le grand coup, et s'assurer si certains soupçons sont fondés. Elle amène la conversation sur l'hymen, ce qui ne lui est pas difficile, parle de plusieurs personnes de sa connaissance qui viennent de se marier ; puis, feignant de se

rappeler une chose assez indifférente : « Enfin, » dit-elle, en regardant attentivement Eugénie, « ce jeune homme, qui était avec nous à » votre fête, monsieur Moutonnet ;... vous » savez ;... au bois de Romainville ?... — Oui, » oui, M. Adolphe, notre voisin, » répond le passementier, tandis qu'Eugénie, en entendant prononcer le nom d'Adolphe, sent tout son sang refluer vers son cœur, et, sortant de sa rêverie, lève aussitôt les yeux sur mademoiselle Cécile.

« Eh bien ! ce M. Adolphe va aussi se marier... — Se marier !... » s'écrie Eugénie d'une voix émue, dont les accents décèlent ce qui se passe dans son âme, tandis que madame Moutonnet, fort étonnée de la conduite de sa fille, fait aller ses pieds avec plus de force encore, et, tombant cette fois sur ceux de Dupont, force l'épicier à pousser un cri que lui arrache la douleur.

« Comment, ... mademoiselle... êtes-vous » bien sûre ?... » balbutie Eugénie qui ne voit plus sa mère et n'a plus qu'une pensée. — « Oui, sans doute ; je le sais de bonne part, »

répond avec malice mademoiselle Cécile ,
« je connais la mère de la demoiselle qu'il va
» épouser. »

La pauvre Eugénie n'en entend pas davantage. Adolphe inconstant, Adolphe se mariant à une autre ! c'est trop de maux à la fois, elle ne peut les supporter ; elle se sent mourir et tombe près de Gérard, qui heureusement la reçoit dans ses bras.

Tout le monde se lève ; on entoure Eugénie.
« Voilà le second évanouissement de la journée, » dit Bidois, en mettant dans sa poche le morceau de fromage qu'il n'a pas eu le temps de finir ; « cela promet pour l'avenir. »

« Eh ! mais, c'est bien singulier, » dit mademoiselle Cécile, charmée en secret du succès de sa ruse ; car on se doute bien qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'elle vient de dire au sujet d'Adolphe ; c'est le moyen par lequel la vieille fille a voulu s'assurer de l'intelligence qui existe entre les jeunes gens, intelligence qu'elle a fort bien remarquée au bois de Romainville, parce que rien n'échappe à une vieille fille qui cherche un mari.

« Mais d'où peut donc venir cet évanouis-
» sement?... il me semble que je n'ai rien dit
» qui ait pu... Je parlais, je crois, de M. Adol-
» phe, ... de son mariage..... — Eh! made-
» moiselle, il est bien question de M. Adolphe, »
dit avec emportement madame Moutonnet,
voulant faire trêve aux remarques malignes de
mademoiselle Cécile, remarques qui lui font
concevoir d'étranges soupçons qu'elle se garde
bien de faire paraître maintenant, et qui pour-
raient alarmer M. Dupont, s'il était capable
de les comprendre.

« C'est la chaleur... » dit l'épicier, quoiqu'on
soit au milieu de décembre et qu'on ne fasse
jamais trop de feu chez M. Moutonnet.

« — Ce serait plutôt le froid, dit tout bas
» Bidois. — C'est sa digestion, dit M. Mou-
» tonnet. — Mais elle n'a presque point mangé,
» répond mademoiselle Cécile.

» — C'est l'émotion naturelle d'une jeune
» personne qui apprend qu'on va la marier,
» dit madame Moutonnet. — Mais ne le sait-
» elle pas depuis ce matin ? dit madame Gé-
» rard. — Eh! Madame!... quand elle le sau-

» rait depuis huit jours!... Je me suis évanouie
» sept fois le jour de mes nocés... — Vous!
» mon cœur, » dit M. Moutonnet qui ne se rappelle pas cette circonstance; mais un regard de sa femme le fait taire aussitôt.

« Je vous répète que cela ne sera rien, » dit M. Gérard, persuadé qu'Eugénie ne s'est évanouie que pour avoir le plaisir de tomber dans ses bras, tandis que Dupont court dans la chambre, jette des verres d'eau sur les bras de sa future, lui fait respirer du vin pour du vinaigre, et lui frotte les tempes avec de la crème de Moka. Mais tous ces secours ne font pas revenir l'intéressante malade, et madame Moutonnet juge plus sage de faire porter Eugénie dans sa chambre et d'envoyer M. Bidois chercher le médecin.

Cet événement a chassé les plaisirs, et la société pense qu'il faut s'éloigner; car on ne va chez ses amis que lorsqu'on espère s'y divertir, et on les quitte bien vite lorsqu'ils sont dans le chagrin.

La famille Gérard fait donc ses adieux, en témoignant tout l'intérêt que lui inspire Eu-

génie. Dupont lui-même se retire, demandant la permission de revenir le lendemain de bonne heure, savoir des nouvelles de sa prétendue; et M. Bidois va avertir le docteur. Ainsi se termine la journée des fiançailles.

CHAPITRE III.**Peines d'amour.**

Pendant que toutes ces scènes se passent dans la maison du passementier, d'autres ont eu lieu dans la rue et au magasin d'Adolphe.

Depuis le matin, l'amant d'Eugénie arpente en long, en large, le court espace qui sépare son magasin de la maison de M. Moutonnet; il n'a point aperçu une seule fois Eugénie. D'abord il la croit occupée près de sa mère, puis dans l'arrière-boutique, et chaque fois qu'il a vainement passé devant cette demeure qui renferme celle qu'il adore, et qu'il regagne tristement son magasin, il se console avec l'espoir que dans un moment il sera plus heureux. Un quart d'heure après, il repasse,....

et point d'Eugénie !... la journée s'écoule ainsi. Le soir, son amie ne paraît point sur le seuil de la porte, il faut rentrer sans l'avoir aperçue.

Le lendemain, Adolphe ne peut tenir en place ; il brûle sur sa chaise ; il va courir de nouveau. Le maître du magasin l'arrête : « Où » allez-vous, monsieur ? lui dit-il. — Je vais... » je vais revenir, monsieur.... balbutie notre » amoureux, ne sachant trop que répondre. » — Monsieur, comptez-vous vous conduire » aujourd'hui comme hier ? vous avez passé » votre temps à courir dans la rue, je ne sais » pourquoi faire ! vous aviez l'air d'un insensé. » Vous n'êtes pas resté cinq minutes à votre » travail. Il est impossible, monsieur, que » vous restiez chez moi, si vous voulez vous » conduire ainsi. Depuis quelque temps vous » faites bévée sur bévée : vous demande-t-on » de la mousseline, vous montrez du calicot ; » veut-on voir des fichus, vous apportez des » mouchoirs ; achète-t-on deux aunes d'étoffe, » vous en coupez quatre ; enfin, monsieur, » vous faites tout de travers, et vous n'êtes

» jamais là lorsqu'on a besoin de vous. Il faut
» changer de conduite, ou sortir de chez moi...
» — Tout comme il vous plaira, monsieur, »
répond Adolphe, enchanté de penser qu'il
pourra passer toute la journée dans la rue sans
que personne y trouve à redire ; et sans plus
attendre, sans plus réfléchir, notre étourdi
monte à sa petite chambre, fait un paquet de
ses effets et redescend au magasin, dont le
maître s'empresse de lui donner ce qu'il lui
doit, enchanté d'être débarrassé d'un commis
qui semble avoir perdu la tête.

Voilà donc Adolphe sans place ! loin de s'en
affliger, il s'en réjouit, parce qu'il peut se
mettre en faction devant la boutique de sa belle,
y passer la journée entière, si cela lui plaît,
et qu'il faudra bien qu'elle se montre enfin.

Pour un amant tout cède au désir de voir sa
maîtresse ; il ne pense pas à l'avenir, le présent
est tout.

Adolphe a confié ses effets à la portière de
la maison où il logeait. Rien ne le gêne, il a
dans sa poche trois cent vingt francs, résultat
de ses économies et de ce qu'il vient de rece-

voir. Avec une pareille somme, peut-on, à vingt ans, s'inquiéter de ce que l'on deviendra!... surtout lorsqu'on n'a pas l'habitude de déjeuner au café anglais et de dîner chez Véry.

Adolphe se promène donc une partie de la journée devant la maison de M. Moutonnet. Vers les trois heures, son estomac creux et fatigué d'une marche continuelle, l'avertit par de fréquents tiraillements, qu'on ne vit point d'amour et d'espérance. Adolphe entre chez M. Pétrin, dont la boutique est à quelques pas de celle du passementier, et il achète un petit pain avec lequel il revient à son poste. Tout en grignotant son dîner, il n'ôte pas les yeux de dessus la boutique où il attend que paraisse Eugénie; et comme elle ne paraît toujours point, le pauvre garçon soupire à chaque bouchée qu'il avale; ce qui n'empêche pas son dîner de passer, parce qu'un estomac de vingt ans digère facilement les peines de la vie et un petit pain de deux sous.

Mais la nuit vient sans ramener Eugénie au comptoir. « Oh! c'en est trop, » se dit no-

tre amoureux, qui, depuis un quart d'heure, ne voit pas qu'il marche dans le ruisseau, « il » lui est arrivé quelque chose,.... cette absence n'est pas naturelle;... deux jours sans paraître!... elle est malade, peut-être,.... ou bien l'aurait-on enfermée dans sa chambre?.... connaîtrait-on notre amour?.... N'importe ce qui arrivera, je ne puis rester dans cette incertitude;... le vieux commis est seul dans la boutique, entrons, et tâchons d'avoir de ses nouvelles. »

Adolphe s'élançe,.... arrivé à la porte de la boutique, il s'arrête, il tremble;.... enfin il tourne le bouton, et se trouve devant M. Bidois, qui lève la tête, sans se déranger, en reconnaissant Adolphe.

« Monsieur,.... je vous souhaite le bonsoir, » dit notre amoureux, en jetant de tristes regards autour de lui. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer;.... cinq et cinq font dix, et neuf dix-neuf.... — Comment vous portez-vous, monsieur Bidois?... — Mais, monsieur, cela ne va pas mal, grâce au ciel;.... nous disons dix-neuf et quarante,

» cinquante-neuf. — Vous travaillez toujours,
» monsieur Bidois;... vous êtes le modèle des
» commis. — Monsieur, je fais ma besogne, ...
» c'est mon devoir;... je pose sept et je retiens
» six... — Tout le monde n'est pas aussi exact, ...
» aussi assidu que vous... — C'est ce dont je
» m'aperçois souvent;... nous disons que je
» retiens six... — Et comment se portent ma-
» dame Moutonnet et son mari? — Parfaite-
» ment, monsieur.... Ha ça, est-ce bien six
» que j'ai retenu?... — Et leur fille, made-
» moiselle Eugénie?... je ne l'ai pas aperçue
» aujourd'hui au comptoir, ... ni même hier...
» — C'est qu'elle est dans sa chambre;....
» douze douzaines de franges vertes, c'est
» cela... — Ah! elle est dans sa chambre!...
» Par quel hasard?... — Parce qu'elle est ma-
» lade;... nous disons cent trente-deux francs
» soixante-quinze.

» — Elle est malade!..... mademoiselle
» Eugénie est malade! Ah! mon Dieu!.... et
» qu'est-ce donc?... quelle maladie?... depuis
» quand?... — Prenez donc garde, monsieur;
» que diable! vous vous jetez sur mon livre

» de caisse;... vous avez manqué de renverser
» mon écritoire.... — Ah! mou cher mon-
» sieur Bidois!.... de grâce, veuillez me ré-
» pondre!... — Il me semble que c'est ce que
» je fais depuis que vous êtes là.... — Dites-
» moi si sa maladie est dangereuse.... si elle
» souffre,... si l'on craint pour ses jours... —
» Je pose zéro et retiens huit... Non, mon-
» sieur, non,... je ne pense pas que cela soit
» dangereux,... à moins que cela ne prenne
» un caractère plus grave, ce dont on ne peut
» pas répondre,... car il arrive quelquefois
» que les médecins même n'y voient goutte...
» Total,... onze cent trente-six cinquante... —
» Mais enfin, quelle est sa maladie?.... —
» Diable!... cela ne fait pas mon compte; j'ai
» une erreur de dix francs... — Vous la trou-
» verez une autre fois, monsieur Bidois... Sa
» maladie, je vous en supplie... — Je la trou-
» verai une autre fois!... peste! vous êtes
» rassurant; il faut que je la trouve sur-le-
» champ, monsieur... — De grâce, sa mala-
» die?.... — Cela vient peut-être de cette
» douzaine de franges vertes. — Vous me

» faites mourir, monsieur Bidois... — C'est
 » que dix francs, ce n'est point une baga-
 » telle... — Je vais vous les donner afin que
 » vous ne cherchiez plus... Mais répondez-
 » moi... — Monsieur, pour qui me prenez-
 » vous, s'il vous plaît?... m'offrir de l'argent
 » pour que je ne fasse point mes additions!...
 » voilà du nouveau.... — Eh! monsieur, je
 » sais que vous êtes un homme d'honneur, le
 » plus intègre des commis; mais le travail
 » n'exclut point l'humanité, et c'est au nom de
 » ce que vous avez de plus cher, que je vous prie
 » de me répondre... — Ce que j'ai de plus à
 » cœur maintenant, c'est de trouver mon
 » erreur.... — Que je suis malheureux! —
 » Ah! je la tiens, ... la voilà; ... c'est ce 3 que
 » je prenais toujours pour un 2... — Enfin,
 » vous avez fini, ... et vous allez me dire... —
 » Dans l'instant... On nous donne de si mau-
 » vaises plumes.... Mademoiselle Eugénie est
 » malade de joie, à ce qu'on dit... — De
 » joie? Ah mon Dieu! et qui a pu lui occa-
 » sioner cette joie? — C'est qu'on va la ma-
 » rier... — La marier!... la marier... Eugé-

» gie !.... à qui? avec qui?... quand?... —
 » Eh! ne remuez donc pas comme cela, mon-
 » sieur;.... vous êtes cause que j'ai fait un
 » pâté. — Ah! monsieur Bidois! avec qui?
 » De grâce, répondez-moi... — Avec M. Du-
 » pont, épicier de la rue aux Ours... — Avec
 » M. Dupont!... Eugénie..... — Monsieur,
 » monsieur, vous m'étranglez! Voulez-vous
 » bien me lâcher?... — Et vous osez dire
 » qu'elle va l'épouser!... — Monsieur, je vais
 » appeler la garde, vous déchirez le collet de
 » mon habit!... — Non,.... ce n'est pas possi-
 » ble;... vous voulez m'abuser,.... me déses-
 » pérer... — Aye!... »

Et Adolphe qui, dans son désespoir, avait saisi Bidois au collet, le secouait tellement que le vieux commis sentait qu'il allait perdre sa perruque, lorsque l'entrée subite de madame Moutonnet vint changer la face de cette scène.

Les cris de Bidois ont été entendus dans le magasin où madame Moutonnet était avec son mari. Après avoir regardé par le judas et reconnu le jeune homme, elle ordonne à son mari de rester au magasin. Elle descend seule,

et s'avance d'un pas ferme vers Adolphe qui, à sa vue, est resté immobile, tenant encore d'une main le collet de l'habit de Bidois.

« Que signifie ce bruit, » dit madame Moutonnet, d'un ton qui achève d'abattre le pauvre Adolphe. « Madame, » dit Bidois, en débarrant son collet, et renfonçant avec humeur sa perruque, « c'est monsieur qui est » comme un forcené, parce que je lui ai dit » que vous alliez marier mademoiselle Eugénie à M. Dupont. — Et qu'importe à monsieur avec qui, et quand je marie ma fille? » de quoi se mêle-t-il? oserait-il se permettre » de trouver mauvais ce que je fais? monsieur, » je vous croyais honnête et respectueux, je » vois que je me suis trompée; je vous défends » donc, à l'avenir, de remettre les pieds chez » moi. — Mais, madame... je ne vois pas » pourquoi... — Vous ne voyez pas!... Oh! » vous devez fort bien me comprendre; et » votre conduite, ce soir, justifie assez mes » soupçons. — Eh bien! madame, je ne cherche plus à le cacher... j'aime,.... j'adore » mademoiselle votre fille; je ne puis vivre

» sans elle, ... je meurs si vous la mariez à un
» autre... — Vous mourrez ou vous vivrez, ce
» ne sont point mes affaires; mais je vous
» trouve bien impertinent d'oser aimer ma
» fille, et encore plus de croire que je renver-
» rai un excellent parti, ... un homme établi,
» parce qu'un petit commis à six cents francs
» s'avise d'en être amoureux. Invitez donc un
» jeune homme à une fête champêtre, pour
» qu'il vienne mettre le désordre dans une
» famille... Sortez de chez moi, monsieur, et
» n'y rentrez jamais..... Vous m'entendez,
» Bidois, si monsieur se présentait en mon
» absence, je vous autorise à le chasser. »

Bidois ne répond rien, parce qu'une telle commission lui semble fort désagréable; d'après la manière dont Adolphe l'a secoué il n'y a qu'un moment, il ne se sent plus l'envie de lutter avec lui, il se contente donc de faire un signe d'yeux, qui ne peut être aperçu du jeune homme.

« On n'aura pas cette peine, madame, » répond avec fierté Adolphe, à qui le mot chasser a rendu toute son énergie; « je sais ce qui

» me reste à faire;... mais vous vous repentirez peut-être de cet excès de sévérité. »

En disant ces mots, le jeune homme sort de la boutique, et en ferme la porte de manière à faire résonner toutes les vitres.

« A-t-on l'idée d'une pareille audace? » dit madame Moutonnet en regardant son commis. « Je crois qu'il a cassé un carreau, » dit Bidois, en allant examiner les montres de la boutique. « Il ose aimer ma fille. — Il y a long-temps que je m'en doute, moi! — Comment, Bidois, et vous ne m'en avez rien dit? — Ah! quand je dis quelque chose, on me traite d'imbécile, de vieux radoteur. — C'est vrai, je l'avoue, on vous a dit cela quelquefois; mais enfin, Bidois, qu'avez-vous remarqué? — Que depuis un mois et plus... tenez, depuis la Saint-Eustache, enfin, ce jeune homme passe et repasse vingt fois par jour devant la porte. — En vérité! et ma fille l'a-t-elle remarqué? — Puisque je le voyais, à coup sûr elle a dû le voir aussi. — Ce que vous me dites là est très-judicieux, mon cher Bidois; d'ailleurs,

» plus je rapproche les circonstances... ma-
» demoiselle ma fille, qui ose me dire qu'elle
» n'aime pas M. Dupont ! un homme superbe !
» — Oui, c'est un bel homme ! — C'est
» qu'elle a remarqué ce freluquet ! — Il n'y a
» pas de doute ! — Et ces évanouissements
» successifs... que j'ai bien voulu prendre
» pour l'effet de l'étonnement... Il y avait
» une autre cause, Bidois ? — C'est ce que je
» pense comme vous... — Au lieu de la ma-
» rier dans un mois à Dupont, je vais faire en
» sorte qu'elle l'épouse dans quinze jours. —
« Vous ferez sagement, madame, » répond
Bidois, qui, depuis qu'Adolphe a manqué
de l'étrangler, se sent très-porté pour l'épi-
cier.

« La maladie de ma fille n'est peut-être
» aussi qu'une ruse inventée dans l'espoir de
» m'attendrir ; mais je saurai bien me faire
» obéir. — C'est cela ; et, une fois mariée,
» nous serons tranquilles... Et ces voleurs de
» la Sainte-Eustache,.... pensez-vous toujours
» que j'aie rêvé ?... — Quoi, Bidois, ce petit
» scélérat aurait eu l'audace de s'introduire

» dans ma maison?... — Tout ce que je puis
» vous répondre, c'est qu'il y avait quelqu'un
» dans l'escalier. — Ah! quelle perversité!...
» Si je croyais que ma fille l'ait su, je ne sais
» pas ce que je lui ferais... Mais j'aime à pen-
» ser qu'elle ignore l'effronterie de ce petit
» Adolphe Dalmont, et qu'elle m'obéira sans
» murmurer davantage... Ah... Bidois, qu'il
» faut de caractère pour conduire une maison
» et une famille, quand on a un mari aussi
» nul que le mien. »

En disant cela, madame Moutonnet monte à la chambre de sa fille, qui, depuis le repas des fiançailles, n'a pas eu la force de quitter son lit. Elle lui annonce qu'au lieu d'épouser M. Dupont dans un mois, il faut qu'elle se tienne prête à lui obéir dans quinze jours.

Eugénie, étonnée, lève sur sa mère des regards abattus et n'ose se permettre aucune question ; car la sévérité empreinte sur tous les traits de madame Moutonnet la fait trembler encore davantage.

« Plus d'espérance, » dit la jeune fille, lorsque sa mère n'est plus là, « il faut re-

» noncer à Adolphe!... si du moins je pouvais
» mourir!... »

Et le pauvre Adolphe, en sortant de la boutique, en disait autant de son côté.

CHAPITRE IV.**La voisine d'Adolphe.**

Ce qui redouble le chagrin de nos amants, c'est la crainte d'être trompés dans leurs plus chères affections : « Il va se marier, » se répète Eugénie, en songeant à Adolphe, « Il ne » m'aime donc pas!... il me trompait donc en » m'assurant qu'il ne pensait qu'à moi? »

« Elle est malade de joie, se dit notre amoureux, et cela, parce qu'on va la marier à ce » Dupont!... elle ne m'aimait donc pas, ou » elle m'aimait bien peu!... »

Mais la réflexion leur rend l'espérance. « Il » n'est pas possible qu'elle aime l'épicier, se » dit Adolphe; ce vieux Bidois n'a voulu que » me faire du chagrin... Non, Eugénie ne peut

» m'avoir trompé!.... c'est bien plutôt parce
» qu'on veut la forcer à l'épouser qu'elle est
» malade;... et je ne suis pas auprès d'elle!...
» je ne puis la voir, lui parler, la consoler....
» Oh! je la verrai cependant, il le faut abso-
» lument... je l'enlèverai et je l'épouserai mal-
» gré tout le monde! »

« Cette méchante Cécile a peut-être menti,
» se dit Eugénie, Adolphe ne peut être infi-
» dèle; s'il avait dû se marier, je l'aurais su
» par Jeanneton, qui sait toutes les nouvelles
» du quartier;... car, alors, pourquoi passait-
» il vingt-fois par jour devant la boutique?
» pourquoi me regarder si tendrement, me
» serrer la main, me dire de si jolies choses?.....
» Non; Adolphe m'aime toujours, et dans ce
» moment, sans doute, il se désespère de ne
» point me voir; mais demain j'aurai, je l'es-
» père, la force de descendre à la boutique,
» et je le verrai. »

Adolphe ne cesse de rôder auprès de la de-
meure de sa belle; enfin, quelques minutes
avant qu'on ne ferme la boutique, il aperçoit
Jeanneton qui sort, et le jeune homme est

bientôt auprès d'elle, et il lui a fait mille questions avant que la bonne ait eu le temps de répondre à une seule.

« Eh! oui, monsieur, dit enfin Jeanneton,
» on veut qu'elle épouse Dupont; et elle est
» malade de chagrin, non-seulement de ça,
» mais parce qu'on lui a dit que vous alliez
» vous marier. — Me marier!... on a dit cela?...
» et qui s'est permis?... Ah! Jeanneton, elle
» ne l'a pas cru, j'espère?... — Monsieur, en
» amour, on croit tout, le mal comme le bien,
» et j'avons eu ben de là peine à la consoler
» un peu. — Ah! Jeanneton, dis-lui bien
» que je n'existe que pour l'aimer! — Oui,
» oui, soyez tranquille. — Que je me suis fait
» renvoyer de mon magasin, afin de pouvoir
» passer ma journée devant sa demeure. —
» M'est avis que vous avez fait là une sottise...
» — Enfin que je suis décidé à l'épouser, quoi-
» que sa mère m'ait mis à la porte et défendu
» de revenir... — Ah! madame vous a mis à la
» porte?... eh ben! v'là un joli commence-
» ment pour vos affaires..... — Mais il faut
» que je la voie... — Elle descendra demain,

» je pense ; d'ici là calmez-vous , et trouvez-
» vous demain à la brune là-bas , devant la
» maison du marchand de draps ; j'irai vous y
» rejoindre et vous apprendre les nouvelles.
» — A demain donc , ma bonne Jeanneton. »

La servante s'éloigne. Adolphe songe alors qu'il est tard et qu'il n'a pas de logis pour la nuit , car la chambre qu'il occupait appartenait au marchand de nouveautés. Il faut pourtant loger quelque part , et il est temps d'y penser. Adolphe va prendre ses effets chez la portière , et lui fait part de l'embaras où il se trouve.

La bonne femme lui indique un modeste hôtel garni dans le voisinage , et Adolphe s'y rend , son paquet sous le bras. Il prend une petite chambre dans les mansardes , afin de ménager sa bourse , et en paie une quinzaine d'avance , moyennant quoi il est chez lui , libre de faire tout ce qu'il lui plaira , et de penser à ses amours depuis le matin jusqu'au soir.

Sur le même carré qu'Adolphe , loge une demoiselle qui fait aussi de l'amour sa principale occupation ; mais elle ne se contente

pas d'y penser, elle juge convenable de mieux employer son temps.

Adolphe s'est jeté sur un mauvais lit qui, avec une table et quelques chaises, compose à peu près tout l'ameublement de sa nouvelle demeure, il cherche dans le sommeil l'oubli de ses chagrins, et se berce avec l'image d'Eugénie.

Il vient de s'endormir, lorsqu'un bruit violent le réveille. C'est sa voisine qui vient de rentrer. Elle n'est pas seule, et on parle si haut qu'Adolphe entend malgré lui la conversation suivante :

« J'ai une faim soignée ; as-tu quelque chose »
» pour souper, ma bonne amie ? — J'ai un pot »
» de confitures et du fromage d'Italie, restant »
» de mon déjeuner. — Il faudra s'en contén- »
» ter... Si j'étais en fonds, j'irais chercher un »
» poulet, mais il y a impossibilité physique et »
» morale... — Oh ! tu n'as jamais le sou ! — »
» tu ne disais pas cela, le jour que je t'ai »
» menée dîner à Montmorency en tilbury ! »
» — C'est la seule fois que tu aies dépensé de »
» l'argent avec moi, depuis six semaines que

» Je te connais ! — Je ne peux pas en dépenser
» quand je n'en ai pas. — Tu devrais rouler
» sur l'or !... quand on a l'entreprise des
» succès d'un théâtre de *la conséquence* du
» mien , on doit faire joliment ses affaires. —
» Tu crois ça , toi , Zélie , tu crois que c'est
» tout profit ,... mais il y a des frais immenses !...
» ce n'est pas le tout d'applaudir et de faire
» applaudir une pièce , est-ce que je n'ai pas
» ma troupe à soigner ?... et les bols de punch ,
» et la bière , et les demi-tasses , et les petits
» verres !... ah ! dame , aussi , j'ai des gens
» comme il faut , qui ont une tenue !... —
» Je te dis que tu as une place superbe ,... et
» que tes collègues achètent des maisons... —
» Patience !... écoute donc , je ne fais que com-
» mencer ,... ça viendra , mais j'ai du malheur
» depuis quelque temps , voilà trois pièces de
» suite qui dégringolent ! — Parce que tu n'as
» pas su les soutenir. — Tais-toi donc ! je les
» ai si bien soutenues , que nous avons eu deux
» yeux pochés , sans compter les coups de
» poing et autres agréments ;... mais faut
» avouer que ça n'était pas bon. Heureusement

» qu'on monte une pantomime, ça nous repo-
» sera un peu. — J'espère cependant que tu
» m'y soigneras... — Est-ce que tu as besoin
» de me le recommander? Ah! tu as joliment
» dansé ce soir! — Vraiment? — Oui, tu as
» fait des entrechats superbes; il n'y a que les
» pirouettes que tu ne soutiens pas assez... —
» Que te disait donc l'auteur, qui te parlait
» dans la coulisse? — Il m'indiquait les en-
» droits faibles de sa pièce nouvelle, afin que
» je les applaudisse plus fort que les autres;
» il me recommandait sa *reconnaissance* et
» son dénouement... Il faut avoir une mémoire
» inépuisable pour se souvenir de tout cela...
» Ah! dis donc, et ce petit figurant qui fait
» un ours dans le nouveau mélodrame et qui
» m'a promis un parterre pour que j'applau-
» disse son entrée, ... est-il bête! encore si
» l'ours avait un beau rôle, à la bonne heure,
» mais il ne fait que passer... — Ha ça! tu n'ou-
» blieras pas de faire siffler la petite débutante
» dans le nouveau ballet; elle ira sur mes
» brisées, il faut la dégoûter de la danse. —
» Sois tranquille, je lui ménage une petite

» sortie en fusée, et j'aurai soin de l'applaudir
» de travers, afin de mettre les payants de mau-
» vaise humeur. Tu es charmant!... soupçons,..
» comment, tu as tout mangé? — Parbleu!
» cela n'était pas difficile : un demi-quarteron
» de fromage et ton pot de confitures, dont on
» voyait le fond... — Qu'est-ce que j'aurai
» donc moi? — Tiens, Zélie, crois-moi, ne
» soupe pas, tu danseras mieux demain. —
» Eh ben ! c'est cela, je n'ai qu'à ne pas man-
» ger de l'année pour mieux danser le jour de
» Saint-Silvestre; tu es bon enfant! — Tu es
» jolie comme un ange, ce soir!... — Et il a
» bu tout le vin, encore... — Il était aigre,
» d'honneur il t'aurait fait mal... Quels yeux!
» quelle tournure de déesse!... je ne serai
» content que lorsque je te verrai au grand
» Opéra, dans les Vénus. — J'aimerais beau-
» coup mieux me voir à table!... — Est-ce
» que vraiment tu as faim? — Mais, sans
» doute. — Eh bien ! en ce cas, couchons-
» nous... Tiens, je t'adore ce soir ! tu iras à
» l'Opéra, c'est moi qui te le dis... — Il faut
» espérer que je souperai alors... — Tu ne

» penses qu'à manger ; quand je suis avec toi,
» ma belle, je ne songe qu'à l'amour! — Oui,
» quand tu as le ventre plein! — C'est afin
» d'être plus digne de toi... Viens dans mes
» bras, je parie t'enlever comme une plume!
» — Laisse-moi donc, j'ai de l'humeur... —
» C'est un orage, qu'un baiser dissipera. »

Le bruit des baisers apprit à Adolphe quelle était la suite de la conversation, et il s'endormit en se disant : « Qu'ils sont heureux!
» ils s'aiment, et ils peuvent se le prouver. »

Mais, à six heures du matin, le bruit que l'on fait chez sa voisine le réveille encore. « Voilà des gens qui s'aiment terriblement! » dit Adolphe, qui croit que la conversation roule toujours sur le même sujet. Mais il est bientôt détrompé par le bruit de plusieurs soufflets auxquels succèdent des coups de poing accompagnés de cris et de jurements.

« Monstre, scélérat! crie la danseuse, d'une
» voix qui ne ressemble plus à celle de la veille...
» Je t'y prends, là! tu voulais te sauver avant
» mon réveil en emportant ma montre et ma
» chaîne d'or! — Tais-toi, mauvaise sauteuse,

» ou je te casse ce pot à l'eau sur le nez ! —
 » Brigand ! coquin ! un homme pour qui j'ai
 » tout fait , et qui veut me voler pour aller
 » manger mes effets avec d'autres. — Tes
 » effets !... ils sont propres. Quant à la montre,
 » elle m'appartient autant qu'à toi ; n'est-ce
 » pas moi qui t'ai procuré la connaissance du
 » monsieur qui te l'a donnée ? c'est moi qui
 » t'ai poussée au théâtre ; sans moi , tu serais
 » encore dans les coryphées : si tu fais des rôles,
 » c'est à moi que tu le dois. Mais tu es une
 » ingrate que j'abandonne sans retour ; manque
 » tes pirouettes , fais semblant de passer un
 » entrechat , tu verras si on te passera tout
 » cela. — Abandonne-moi si tu veux , mais
 » laisse-moi ma montre et ma chaîne. — Tiens,
 » Zélie , tais-toi , ou gare la claque , tu sais
 » que c'est mon fort. — N'avance pas ou je te
 » jette cette bouteille à la tête ! »

Les cris redoublent , Adolphe entend que
 l'on brise les chaises et les pots. Il est sur le
 point de se lever pour aller mettre le holà...
 « Voilà des gens bien singuliers, » se dit-il
 en se frottant les yeux, « ils s'adoraient hier

» au soir, ils se battent ce matin!... et moi
» qui enviais leur bonheur. »

Enfin, le calme se rétablit par le départ de l'amant qui descend l'escalier quatre à quatre, sans écouter les cris, les pleurs, les gémissements de Zélie, qui le suit en chemise sur le carré, et le suivrait même dans la rue si elle avait l'espoir de l'atteindre. Elle rentre chez elle en sanglotant, et Adolphe, qui espérait se rendormir, est encore forcé d'entendre ses lamentations.

« Le monstre! dit Zélie, il l'a emportée!...
» encore s'il m'avait laissé la chaîne!... Si
» j'avais osé crier au voleur!... mais il m'au-
» rait tuée.... Un homme que j'adorais!....
» Ah! si je pouvais le faire pendre!.... Que
» je suis malheureuse!.... hi! hi! hi! mais
» aussi c'est ma faute, j'aurais dû m'en dou-
» ter... il m'avait déjà mangé un chapeau de
» bourre de soie! mais je suis si bête, je lui
» avais pardonné, parce qu'il m'avait dit que
» c'était pour secourir son père qui est à
» Bicêtre. V'la ce que c'est d'être si bonne!....

» c'est fini, je ne veux plus avoir de faiblesse,
» c'est des bêtises. »

« Allons , allons , cela se calme, dit Adol-
» phe. Tâchons de nous rendormir, car il
» n'est pas sept heures, et Eugénie, qui a été
» malade, ne descendra pas de bonne heure ;
» ce que j'ai de mieux à faire, c'est de dormir,
» je suis mieux au lit que dans la rue. »

Notre amoureux se retourne dans son lit pour y chercher le sommeil, mais sa couchette, qui n'est plus neuve, craque à chaque mouvement qu'il fait, et mademoiselle Zélie, qui est dans un moment de calme, s'aperçoit alors que la chambre voisine de la sienne est habitée.

« Tiens, il y a du monde à côté, dit-elle.
» J'ai un voisin ou une voisine... Ah bien !
» on a entendu ma conversation avec Pous-
» sard ; après tout, ça m'est égal, on est maître
» chez soi !... Je voudrais bien savoir si c'est
» un homme ou une femme qui loge là. »

Et Zélie, oubliant la perte qu'elle vient de faire, se met à chanter la Tyrolienne et un

air d'*OEdipe* ; les danseuses ont de la philosophie, chez elles le chagrin ne dure pas.

« Quelle drôle de voisine j'ai là, » se dit Adolphe qui cherche en vain à se rendormir, « elle pleurait il n'y a qu'un moment, la » voilà qui chante à présent ! et moi, qui étais » prêt à me lever pour aller lui donner des » consolations ! »

Lasse enfin de chanter, Zélie écoute contre la cloison qui la sépare d'Adolphe. Elle n'entend rien : « Est-ce qu'on se serait » endormi au bruit de mes roulades, se » dit-elle ? Ah ! il faut que je m'assure de » cela. »

Elle frappe, avec ses doigts, plusieurs coups contre la cloison, et Adolphe, qui venait de fermer les yeux, entend en même temps la voix de Zélie : « Je vous demande bien par- » don, ma voisine, dit la danseuse, mais je » voudrais bien savoir l'heure qu'il est ?

» — Pas encore sept heures, madame, » répond Adolphe.

» — C'est un homme, se dit Zélie, ce doit

» même être un jeune homme, car il a la
» voix douce et tendre. »

Et, prenant aussitôt une petite voix flûtée et mignarde, elle se rapproche de la cloison :

« Je vous remercie beaucoup, monsieur,
» je vous suis infiniment obligée ; c'est
» que ma montre est arrêtée, sans cela je ne
» me serais pas permis de troubler votre som-
» meil. — Vraiment, se dit Adolphe, on se-
» rait bien heureux si l'on dormait à côté
» d'elle ; ne lui répondons pas, elle me lais-
» sera peut-être tranquille. »

Zélie attend que son voisin lui réponde, mais elle attend en vain. « Il n'aime pas à
» causer, à ce qu'il paraît, » dit-elle en allant et venant dans sa chambre, remuant ses chaises et dérangeant chaque meuble de manière à ne pas laisser dormir le voisin, chantant tour à tour les couplets d'un vaudeville nouveau, ou des airs d'opéra, et ne s'interrompant que pour parler tout haut comme si elle s'adressait à quelqu'un.

« Ah ! s'il pouvait faire beau aujourd'hui,
» nous ferions cette partie de campagne avec

» la duègne... *Ah! vous avez des droits su-*
» *perbes, comme seigneur de...* Mais n'ou-
» blions pas que j'ai répétition à midi... *Et*
» *l'on revient toujours à ses premiers*
» *amours...* Où diable ai-je donc fourré mon
» peigne? est-ce que je l'aurais cassé?... *Guer-*
» *nadier, que t'as affligé, en m'appeurnant*
» *ton départ...* Si je ne danse pas demain, il
» faut absolument que j'aille à l'Opéra... c'est
» ça un théâtre! c'est là que les femmes sont
» heureuses et considérées... *Amusez-vous,*
» *trémoussez-vous, amusez-vous, belles!...*
» Ah! je ne serai heureuse que quand j'y se-
» rai. Tiens, qu'est-ce que je trouve là dans
» mon sac... Ah! c'est un billet doux! c'est
» ce petit violon de l'orchestre qui m'aura
» glissé ça.... ah! allons-nous rire. Mademoi-
» selle, je vous adore toujours de plus en plus...
» (eh ben, moi, c'est de moins en moins...)
» Je sens que je ne puis vivre sans vous possé-
» der... (voyez-vous ça!) Quand je vous vois
» en scène je ne sais plus ce que je joue....
» (pauvre petit.) Vos entrechats me font tres-
» saillir, vos pirouettes me font mourir, et

» quand vous levez la jambe de mon côté, je
» crois voir le ciel s'entrouvrir. (Eh ben! ça
» va-t-il finir?...) Vos beaux yeux me tour-
» nent la tête! je prends les bémols pour les
» bécarts et les croches pour des soupirs....
» (Eh ben! tant qu'il ne prendra pas sa colo-
» phane pour du sucre candi, il n'y aura pas
» de mal...) Enfin, mademoiselle, je dépose
» à vos pieds toute ma fortune; je n'ai rien, à
» la vérité, mais je vous entretiendrai sur un
» joli pied, parce qu'avec du talent on se fait
» tôt ou tard un sort... (Oui, mais je ne veux
» pas que ce soit tard...) Je vais incessamment
» donner un concert à mon bénéfice, à No-
» gent; si vous y consentez, je vous en offre
» le produit que nous mangerons ensemble...
» (Oui, prends garde de le perdre...) J'attends
» votre réponse dans le délire de l'incertitude.
» Tu l'attendras long-temps, mon ami. Ces
» petits musiciens à huit cents francs d'ap-
» pointements qui voudraient avoir des pre-
» mières danseuses, est-ce que ça ne fait pas
» pitié!... *Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en*
» *souviens-tu?* Encore, s'il était joli garçon,

» on pourrait avoir quelque sensibilité, mais
 » un petit vilain, les cheveux roux, le nez
 » plat, ah ! quelle horreur !... *Tu n'auras pas,*
 » *petit polisson, tra la la, tra la la, tra la la*
 » *la lère.* »

Tout en chantant, en parlant et remuant, Zélie va de temps à autre coller son oreille contre la cloison; mais elle n'entend aucun bruit; impatientée, et n'y pouvant plus tenir, elle frappe tout doucement.

« Monsieur.... Monsieur.... voudriez-vous
 » bien avoir la complaisance de me prêter une
 » carafe d'eau?... Je me trouve absolument
 » à sec, et cependant j'ai un besoin urgent
 » d'eau dans ce moment.... »

Adolphe ne répond pas. Zélie ne se décourage point, elle cogne de nouveau.

« Monsieur.... vous me rendriez un grand
 » service en me prêtant un pot d'eau.... Je suis
 » vraiment honteuse de vous importuner pour
 » si peu de chose.... Mais si cela vous dérange
 » de vous lever, j'irai en chercher dans votre
 » chambre...

» — Mademoiselle, je n'ai plus d'eau chez

» moi, répond Adolphe avec humeur ; j'ai bu
» en me couchant tout ce que j'avais, je ne
» puis plus vous en offrir.

» — Il a bu tout un pot d'eau hier au soir,
» se dit Zélie ; par exemple c'est un peu fort ;
» il boit donc comme un canard ce jeune
» homme-là. Voilà qui ne me donne pas une
» haute idée de sa fortune. C'est égal, je veux
» le connaître ; il ne paraît pas très-pressé de
» faire ma connaissance, raison de plus pour
» que je brûle de faire la sienne. Ah ! il ne
» veut pas se déranger pour me donner de
» l'eau.... Nous allons voir tout à l'heure à
» employer un autre moyen. »

Zélie recommence à chanter et à aller et venir dans sa chambre, mais elle ne cogne plus à la cloison. Adolphe croit entendre qu'elle fait des battements, du moins c'est un exercice qui ne troublera pas son sommeil, et il se dispose à profiter de ce moment de tranquillité.

Mais, comme il sent ses paupières s'appesantir, un bruit violent le fait presque sauter dans son lit... il écoute... Le bruit, qui res-

semblait à la chute d'une personne et d'un meuble, est bientôt suivi de gémissements prolongés, et Adolphe reconnaît encore la voix de sa voisine.

« Ah! malheureuse!... j'ai le pied démis...
 » Ah! quelle douleur!.... Que je souffre... Je
 » ne pourrai jamais me relever.... Ah! mon
 » Dieu!... Et personne pour me secourir!... »

Ces plaintes, prononcées d'une voix qui semble altérée par la douleur, touchent le cœur d'Adolphe. « Allons!..... elle s'est bles-
 » sée à présent;.... il semble que ce soit un
 » fait exprès pour m'empêcher de dormir!...
 » mais enfin il faut être humain... Elle n'ose
 » plus cogner à la cloison, mais je l'entends
 » qui gémit, qui souffre, allons la secourir;
 » aussi bien je vois qu'il faut renoncer à l'es-
 » poir de me rendormir. »

Adolphe se lève, il passe un pantalon, un gilet et sort de sa chambre; il trouve bientôt la porte de celle de sa voisine, cette porte n'est que poussée; cependant Adolphe frappe avant d'entrer.

« Qui est là? demande-t-on d'une voix af-

» faible. C'est moi, mademoiselle, votre voi-
» sin, qui vient vous offrir ses secours, ayant
» entendu le bruit de votre chute.

» — Ah ! monsieur, que vous êtes bon, don-
» nez-vous la peine d'entrer. »

Adolphe pousse la porte et se trouve dans l'appartement de mademoiselle Zélie, si l'on peut appeler appartement une chambre et un cabinet au cinquième, sous les toits.

L'inspection des lieux offrait au coup-d'œil un tableau bizarre qui répondait assez à l'idée qu'Adolphe s'était formée de la maîtresse du logis.

Dans le fond de la chambre, un lit sans fleche, sans rideaux ; sur une vieille commode de noyer, une jolie toilette en acajou, mais dont la glace est cassée ; une table à jouer, sur laquelle on voit les débris du souper et les apprêts du déjeuner ; des chaises dépareillées, une jolie bergère neuve mais couverte de taches ; un somno dont le marbre est cassé et sur lequel est un vase nocturne ; un volume de roman, un chandelier, des petits peignes, un flacon et une bonbonnière ; sur la cheminée

des pots de rouge, des rubans, un pot à l'eau, un fichu, des gants et une cuvette. Ça et là, dans la chambre, traînent, au hasard, diverses parties de la toilette d'une dame : sur une chaise, un jupon; sur une autre, un corset; dans un coin, une robe élégante et des savates; sur la bergère on a jeté un beau chale à palmes, dont une partie balaie la chambre; sur le lit on voit pêle-mêle des bas, un mouchoir, une collerette, des souliers de satin et des mouchettes; après l'espagnolette de la croisée est pendu un chapeau élégant; un peu plus loin, à terre, traînent des jarretières, un bonnet, une guirlande et des pincettes; enfin au milieu de ce chaos, est étendue mademoiselle Zélie, couchée d'une manière assez gracieuse contre une chaise renversée, dans un désordre qu'on ne peut appeler un effet de l'art, mais où se mêlaient peut-être quelques ressources de coquetterie.

Mademoiselle Zélie est une personne de dix-huit à vingt ans, mais que l'excès du travail (car une danseuse travaille beaucoup) a dû nécessairement fatiguer, et qui, par consé-

quent, n'a plus rien de la fraîcheur de la jeunesse. C'est une brune assez jolie, assez bien faite, d'une taille agréable à laquelle il ne manque, pour lui donner plus de charmes, que ces deux globes rebondis qui sont si bien à leur place sur la Vénus de Médicis et la Galathée de Girodet; mais si notre danseuse n'en a pas le matin, en revanche le soir elle en possède de superbes. Ses yeux noirs sont vifs et brillants; ils gagnent aussi à être vus à la lumière, parce qu'alors on aperçoit moins le cercle brun qui les entoure; enfin ses dents sont très-blanches, et sa bouche paraît de la plus grande fraîcheur... aux quinquets.

Malgré ces légères taches qui gâtent sa figure mutine, mademoiselle Zélie peut, même le jour, faire encore des conquêtes : ses regards malins, sa tournure agaçante, ses manières lestes, ne sont pas dépourvues de grâces et d'agrémens.

Adolphe n'a pas fait attention à tout cela ; peu lui importe que sa voisine soit laide ou jolie, il ne vient que pour la secourir et non pour la regarder. Il n'en est pas de même de

Zélie : d'un coup-d'œil elle a examiné son jeune voisin : le résultat de cet examen est tout à l'avantage d'Adolphe, et on est charmé d'avoir trouvé le moyen de lier connaissance avec lui.

Adolphe s'approche de Zélie d'un air pénétré, car il la croit vraiment blessée, et pendant qu'il lui parle, celle-ci se mord les lèvres pour ne pas rire.

« Vous êtes blessée, mademoiselle?.... —
 » Oui, monsieur;... je suis tombée je ne sais
 » trop comment.... Je répétais un pas que je
 » dois danser dans un nouveau ballet;... ma
 » jambe a rencontré cette chaise,... j'ai trébu-
 » ché;... enfin, sans vous, je ne sais comment
 » je pourrais me tirer de là... — C'est au pied
 » seulement que vous souffrez?.... — Oui, au
 » pied, ... et un peu au côté.... Aidez-moi,
 » je vous en prie, à me mettre sur mon lit;...
 » passez votre bras sous les miens;.... là,....
 » comme cela;... oh! n'ayez pas peur de me
 » chiffonner... — Pourrez-vous marcher?....
 » — Oh! mon Dieu non, il faut que vous me
 » portiez;... prenez-moi à-bras-le-corps;...

» oh ! je ne suis pas bien lourde !..... »

Adolphe emporte mademoiselle Zélie, qui se laisse enlever de la meilleure grâce du monde. Il est surpris que, malgré la douleur qu'elle doit éprouver, elle ait le courage de lui sourire fort joliment, et de manière à lui montrer ses dents qui sont très-blanches, comme vous savez.

Adolphe dépose sa voisine sur son lit; il croit sa tâche terminée; mais il n'est pas au bout.

« Je ne suis pas bien, » dit Zélie, en jetant sur son voisin des regards languissants; « monsieur, voulez-vous m'aider à me retourner?... » Tenez,... passez votre bras sous moi,... un peu plus bas... Ah ! Dieu ! que je souffre !... » Aidez-moi donc à lever ma jambe,... je ne » peux vraiment pas la bouger;... soutenez » moi un peu les reins.... Ah ! je crois que je » vais me trouver mal !...

» — Diable, diable, dit Adolphe en lui-même, voilà une femme qui me donnera » bien de la besogne; sans avoir aucune mauvaise intention, sans doute, elle me fait tâter

» ses jambes, ses reins, ses cuisses;.... heu-
» reusement qu'elle est jolie et assez bien
» faite... »

Les hommes sont toujours hommes, et, à vingt ans, on ne fait pas impunément l'inspection des charmes d'une jeune femme. Adolphe sent que les secours qu'il donne à sa voisine commencent à lui monter la tête; mais comme il adore Eugénie,... ou plutôt comme il ne se soucie point de succéder à M. Poussard (car l'amour le plus extrême empêche rarement une infidélité), notre amoureux s'éloigne du lit, et quitte mademoiselle Zélie, qui a toujours mal quelque part, et voudrait sans cesse se faire retourner.

La danseuse regarde Adolphe d'un air étonné:
« Quoi! monsieur, vous me quittez, dit-elle.
» — Oui, mademoiselle; l'heure se passe, j'ai
» affaire;.... mais je vais vous envoyer quel-
» qu'un de la maison. — Ah! vraiment, vous
» êtes bien galant... — Il me semble que j'ai
» fait tout ce que je pouvais faire.... Ah! vous
» croyez cela!... » répond Zélie en riant d'un air moqueur.

« — Je crois d'ailleurs que vous souffrez
» moins;... mais je vous le répète, je vais vous
» envoyer la portière.... — Ah! ah! ah! ne
» vous donnez point cette peine, monsieur, je
» tâcherai de m'en passer. »

En disant cela, Zélie saute à bas de son lit, en riant comme une folle de la figure que fait Adolphe.

« Est-ce que vraiment vous m'avez crue
» blessée? » dit-elle en sautillant dans la
chambre. « Et pourquoi ne l'aurais-je pas cru?...
» quel motif aviez-vous donc pour me trom-
» per? — Quel motif? monsieur, j'ai voulu
» vous faire voir qu'on ne refuse pas impuné-
» ment une carafe d'eau à sa voisine, et que je
» trouverais bien le moyen de vous faire quit-
» ter votre lit. — Vous m'avez fait voir beau-
» coup de choses, en effet; et je vous remer-
» cie, mademoiselle, de la leçon que vous avez
» bien voulu me donner.... — Oh! ce n'est
» point une leçon; je n'en donne que de
» danse;... pour celles-là, si vous en désirez,
» ce sera avec grand plaisir. — Je vous remer-
» cie, mais je n'ai nulle envie d'apprendre à

» danser... — C'est dommage; vous seriez char-
» mant au théâtre... Ah! ah! ah! par exem-
» ple, il ne faudrait pas conserver cette mine
» sévère que vous faites maintenant.... Ah!
» quel air sérieux pour un jeune homme!... »

Et tout en parlant, mademoiselle Zélie faisait des battements, des écarts, des pliés, des pirouettes, et levait par fois sa jambe à la hauteur de son épaule. Adolphe, qui n'avait jamais fréquenté de danseuses, ni visité les coulisses d'un théâtre, ne pouvait s'empêcher de regarder Zélie avec étonnement, car tout ce qu'il voyait était nouveau par lui.

« Je suis sûre que je vous ai réveillé ce
» matin de bonne heure... » dit Zélie en con-
» tinuant son travail; « vous avez entendu ma
» querelle?..... Que voulez-vous, c'est un
» monstre qui me trompait; mais à présent je
» suis enchantée qu'il m'ait quittée; je ne le
» reverrai de ma vie. Me voilà libre comme
» l'air!... Mais je ne veux plus avoir de sen-
» timent, c'est fini! les hommes sont si faux!
» ils ne valent pas la peine que nous poussions
» un soupir pour eux!.... Aussi je ne veux

» plus aimer... Je me donne toute à mon art ;
 » je vais travailler six heures par jour. C'est un
 » rude métier que de danser, et cela ne s'ap-
 » prend pas en se promenant. Pourrait-on
 » savoir ce que monsieur fait?... — Je ne fais
 » rien, mademoiselle. — Rien!... diable!
 » c'est un bel état!... Je voudrais bien en faire
 » autant que vous, je ne serais pas obligée de
 » mettre mes pieds dans une boîte. Monsieur
 » vit de ses rentes, apparemment? — Non,
 » mademoiselle, je n'ai point de rentes.... —
 » Ah! c'est différent;... alors je comprends;...
 » quand on est joli garçon, on a toujours des
 » ressources. »

Adolphe lance à Zélie un regard qui lui fait
 manquer une pirouette. « Mon Dieu, monsieur,
 » je n'ai pas eu dessein de vous fâcher, lui dit-
 » elle en s'arrêtant; j'ai dit cela... sans y pen-
 » ser;... et... certainement... Ah! vous seriez
 » bien gentil de me nouer ma robe par der-
 » rière; je ne songeais plus que je dois, ce
 » matin, aller déjeuner chez une de mes
 » amies,... et on m'attend... — Je ne sais pas
 » nouer les robes, mademoiselle. — Mais d'où

» sortez-vous donc? vous ne savez rien!...
 » C'est bien facile, et je vous montrerai... Si
 » vous vouliez venir déjeuner avec nous, vous
 » seriez bien reçu, monsieur.... — Je vous
 » remercie, mais je ne vais que chez les per-
 » sonnes que je connais. — Oh! vous n'êtes
 » pas un jeune homme comme un autre; vous
 » avez l'air d'un original.... Venez, mon voi-
 » sin, vous serez bien aimable... — Non, ma
 » voisine; je vais rentrer chez moi... — Com-
 » ment, monsieur, vous ne voulez pas seule-
 » ment m'attacher ma robe, me mettre une
 » épingle... — Je vous dis que je n'y entends
 » rien; mais je vais vous envoyer la portière...
 » — Allez au diable avec votre portière!....
 » Ah! quel ours j'ai pour voisin! »

Adolphe n'écoute plus Zélie, il rentre chez
 lui en se disant : « Quelle différence de cette
 » femme à Eugénie ! »

Et Zélie dit en elle-même : « Quelle diffé-
 » rence de ce jeune homme-là à Poussard,
 » qui m'a tout de suite déclaré sa flamme en
 » prenant une bavaroise. »

CHAPITRE V.

Le plus sage en eût fait autant.

Adolphe a bientôt terminé un modeste déjeuner, et il retourne dans la rue Saint-Martin recommencer ses promenades devant cette maison dont l'entrée lui est interdite. Mais point d'Eugénie !... serait-elle plus malade ? Cette idée désole le pauvre garçon qui donnerait tout ce qu'il possède pour avoir des nouvelles de son amante. Il est bien décidé à ne point s'éloigner sans avoir vu Jeanneton. « Si » je ne puis entrer dans la boutique, dit-il, » du moins la rue est libre, et on ne m'empêchera pas de m'y promener.... quoique ce » ce vieux commis ait l'air d'être chargé de » me guetter. »

En effet, Bidois qui a reçu des instructions de madame Moutonnet, va de temps à autre tailler sa plume sur le seuil de la porte et de la boutique, et il sourit d'un air goguenard en voyant Adolphe passer et repasser ; mais Adolphe, remarquant le petit manège de Bidois, se promet de lui ôter l'envie de le guetter : il attend que le vieux commis revienne se montrer avec sa plume et son canif, et, passant alors tout contre lui, il le pousse si brusquement, que Bidois fait une pirouette et manque de tomber au milieu de la rue, où il laisse voler sa plume, tandis que son canif roule dans le ruisseau.

« Que le diable les emporte tous ! » dit Bidois en refermant avec violence la porte de la boutique et se replaçant avec humeur au comptoir ; « je ne me mêle plus de rien, » qu'ils s'arrangent comme ils voudront.... » Une plume délicieuse perdue ! et un canif » qui n'avait encore été repassé que dix ou » douze fois !... ce jeune homme me ferait » un mauvais parti ! il a déjà manqué de m'é- » trangler ! Madame Moutonnet dira ce qu'elle

» voudra, je suis dans sa maison comme com-
» mis, chargé des comptes et des calculs, mais
» je n'y suis point pour guetter les amoureux
» de sa fille!... c'est un peu trop dangereux.
» Je resterai neutre à l'avenir dans cette af-
» faire-ci »

Adolphe attend avec impatience que Jeanneton vienne lui apporter quelques consolations. Enfin le jour baisse, la bonne sort de la boutique, et va rejoindre notre amoureux à l'endroit qu'elle lui avait indiqué.

« Pourquoi n'ai-je point vu Eugénie? » lui demande Adolphe, dès qu'il l'aperçoit; « pourquoi n'est-elle pas descendue aujourd'hui? serait-elle plus malade? — Non, » monsieur, grâce au ciel; elle va un peu » mieux, quoiqu'elle soit toujours ben triste!.. » mais c'est vot' faute, si mamzelle ne des- » cend plus à la boutique; on a remarqué » que vous étiez sans cesse en faction dans la » rue, et madame Moutonnet a annoncé ce » matin à c'te pauvre petite qu'elle ne quitterait sa chambre que pour aller se marier. » — Ah! Jeanneton, que m'apprends-tu!...

» je ne la verrai plus, je ne lui parlerai plus!...
» — Dam', monsieur, comment voulez-vous
» faire?... madame ne plaisante pas; Eugénie
» pleure et se désole toute la journée,... ça
» me fend le cœur! — Jeanneton, ma bonne
» Jeanneton!... permets-moi de la voir, de
» la consoler.... — Mais c'est impossible,
» monsieur! — Si tu me refuses, je fais quel-
» que coup de désespoir! je mets le feu à la
» maison! — C'est ça, nous grillerons tous!..
» joli moyen pour la consoler... — Du moins
» elle n'épousera pas Dupont. — Un instant,
» monsieur, ne faites pas de bêtises comme
» ça... — Ah! Janneton, je ne sais plus que
» devenir, je vais me jeter dans la rivière! —
» Allons, le v'là dans l'eau, à présent... Ah!
» que les amants sont terribles!... et vot' père,
» monsieur, vot' pauvre père, que vous aimez
» tant, vous n'y pensez donc plus? — Hélas!
» Jeanneton, l'amour me tourne la tête!...
» Mon père est malade depuis quelque temps;
» à présent que je suis libre, je devrais aller
» le voir... il habite Senlis, ce n'est pas loin
» d'ici;... mais Eugénie absorde tous mes

» autres sentiments ! je ne songe , je ne vis
» plus que pour elle... — Si ça continue, vous
» n'irez pas loin... depuis deux jours vous
» êtes changé, que ça fait peur !... Pourquoi
» se désespérer ainsi ? ce mariage ne doit se
» faire que dans un mois, peut-être dans
» deux... Si d'ici là vous pouviez faire for-
» tune. — Ah ! c'est impossible !... je n'ai
» plus pour parent que mon père, qui est loin
» d'être fortuné ; il avait un frère qui s'est
» embarqué fort jeune pour les Indes, et qui
» est mort, sans doute, car on n'a jamais eu de
» ses nouvelles... Tu vois que je ne puis espé-
» rer de fortune que celle que j'amasserai
» moi-même. — Oui, et ça ne s'amasse pas en
» un mois... Ah ! si vous gagniez un qua-
» terne à la loterie !..... — Ah ! Jeanneton,
» quelle ressource m'offres-tu là ?..... si
» j'étais pauvre et joueur, je deviendrais
» bientôt fripon. — Ah ! vous avez raison,
» monsieur, ne jouez pas, c'est un vilain dé-
» faut ;... mais comment donc vous enrichir ?
» — Il n'est pas question de m'enrichir, mais
» de me faire voir Eugénie ; je serai toujours

» assez riche si elle m'est fidèle..... — Oui,
» mais c'te fortune-là ne vaut pas les paquets
» de chandelles de vot' rival! — Jeanneton,
» je ne te quitte pas que tu m'aies promis de
» me faire parler à Eugénie. — Je ne peux pas
» vous promettre ça. — Il le faut ou jemeurs...
» Cette nuit, pendant que tout le monde dor-
» mira, tu peux facilement m'ouvrir la porte
» de l'allée et m'introduire dans la maison...
» — Ah! monsieur, que dites-vous là... vous
» me faites trembler!... si on savait... — On ne
» saura rien... — Si on découvrirait... — Im-
» possible! — Madame ne dort plus que d'un
» œil depuis qu'elle sait que sa fille est amou-
» reuse. — Je ne resterai qu'un moment... —
» Ah! quand une fois un amant est entré, c'est
» le diable pour le faire sortir! Mais tu seras
» là, Jeanneton, tu ne nous quitteras pas. Je
» ne veux parler à Eugénie qu'en ta présence.
» — Tout ça est bel et bon, mais je n'ose...
» — Jeanneton, tu aimes ton Eugénie, et tu
» me refuses ce moyen de la consoler un in-
» stant! — C'est parce que je l'aime que je
» vous refuse; ces consolations-là seraient trop

» dangereuses!... — Ah! je te croyais sensible,
» je me suis trompé... — Mon Dieu!... eh ben
» j'vas consulter mamzelle, et dam', si elle le
» veut aussi, demain j'vous ferons entrer... —
» Ah! Jeanneton, que je t'aime! Que je t'em-
» brasse... — Prenez donc garde, les passants
» vous prendront pour un fou!... Je rentre...
» A demain, ici... je vous dirai ce que mam-
» zelle aura décidé. Mais ne passez pas si sou-
» vent devant la porte, afin d'éloigner les
» soupçons. — Sois tranquille, demain je res-
» terai chez moi jusqu'à l'heure de notre ren-
» dez-vous. »

Jeanneton s'éloigne et Adolphe rentre chez lui, se portant d'avance au lendemain, et cherchant comment il pourra abrégier le temps qui va se passer jusque-là.

En montant son escalier, il rencontre sa voisine en chapeau à plumes, en robe à triple garniture, en souliers chamois, et ayant sur les épaules un beau chale à palmes. Adolphe s'arrête pour la laisser passer, et Zélie, enchantée d'être vue en grande toilette, et qui, depuis une heure, attendait pour descendre

l'escalier le moment où Adolphe rentrerait, lui jette en passant un regard moqueur, puis s'éloigne en sautillant et en fredonnant un morceau d'opéra.

« Qui croirait, » dit Adolphe en la regardant aller, « que cette femme élégante habite »
» une chambre sur les toits?... elle n'est vrai-
» ment pas mal.... Mais rentrons, soupçons,
» couchons-nous et dormons : c'est quand on
» dort que le temps passe vite. »

Notre amoureux dormait en effet d'un profond sommeil, et il était minuit sonné lorsque plusieurs coups frappés à sa porte vinrent troubler son repos.

« Qui est là ! » dit Adolphe, sans quitter son lit. « Mon voisin, je vous en supplie, ouvrez-moi ; donnez-moi de la lumière. — »
» Comment ! c'est encore vous qui m'éveillez,
» mademoiselle ! vous avez donc juré de ne
» point me laisser en repos ! — Mon Dieu,
» monsieur, mais il n'est que minuit, je ne
» savais pas que vous étiez couché. — Je le
» suis depuis sept heures. — Couché à sept
» heures !.... un jeune homme... mais c'est

» une horreur!... comme les poules, absolu-
 » ment.... — Cela ne vous regarde pas, je
 » crois; laissez-moi dormir. — Allumez-moi
 » ma chandelle, et je vous laisse tranquille.
 » — Je n'ai pas de lumière, je ne peux pas
 » vous en donner. — Vous me battrez le bri-
 » quet, je n'en peux pas venir à bout. — Je
 » ne sais pas le battre. — Qu'il est aimable et
 » qu'il est complaisant!... comme c'est agréa-
 » ble d'avoir un voisin comme monsieur!....
 » — Pas plus que d'avoir une voisine comme
 » vous! — Vous êtes le premier auquel cela
 » ne plaît pas. — Chacun a sa manière de voir.
 » — La vôtre n'est guère honnête, toujours...
 » — Mademoiselle, voulez-vous me laisser
 » dormir? — Vous devez être las de dormir,
 » puisque vous êtes couché depuis sept heu-
 » res... Dites donc, mon voisin.... ah! vous
 » croyez peut-être que je vais vous laisser tran-
 » quille, mais je frapperai plutôt jusqu'au jour!
 » — Je me plaindrai demain au propriétaire.
 » — Ça m'est bien égal, je déménage après-
 » demain. »

Et Zélie continue à frapper à la porte d'A-



dolphe, qui se décide à lui ouvrir pour mettre fin à ce tapage.

Il se lève, ouvre sa porte et va se recoucher. Mademoiselle Zélie entre à tâtons.

« Ah! c'est bien heureux, il m'a ouvert,
» enfin... est-il gentil!... mais on ne voit pas
» clair ici. »

Tout en tâtonnant, elle arrive jusqu'au lit d'Adolphe, sur lequel elle s'assied provisoirement.

« — Ah! je n'en puis plus!... ce nouveau
» pas est fatigant... — Que faites-vous donc,
» mademoiselle? — Vous le voyez bien, je
» me repose. — Vous pourriez, il me semble,
» vous reposer chez vous. — C'est qu'appar-
» remment j'aime mieux me reposer ici. — Où
» est votre briquet? donne-le-moi, que je le
» batte.... — Mon briquet?.... ah! ah! ah!
» qu'il est drôle avec mon briquet!... cherchez
» le vôtre, monsieur, cela vaudra mieux. Je
» suis sûre que vous ferez feu sur-le-champ. »

Adolphe se lève sans répondre et va en effet chercher son briquet, qu'il a d'abord beaucoup de peine à trouver; enfin il le tient. Il

frappe et reffrappe la pierre, mais son amadou ne veut pas prendre, et Adolphe impatienté, jette au milieu de la chambre pierre, amadou et allumettes, en jurant après son hôte, qui ne lui a pas donné un briquet phosphorique.

Pendant tout ce temps, mademoiselle Zélie, qui est venue frapper chez son voisin dans un costume fort léger, a trouvé plus commode de ne point rester exposée au froid, et elle a pris la place d'Adolphe dans le lit, où elle ne souffle plus mot.

« Ma foi, dit le jeune homme, vous voyez »
» que j'ai fait ce que j'ai pu pour vous procurer de la lumière, j'espère que maintenant »
» vous allez me laisser dormir. »

On ne répond rien. « Serait-elle partie, se » dit Adolphe ; c'est bien heureux !... »

Et il court se fourrer dans son lit, et il jette un cri de surprise en se trouvant dans les bras de quelqu'un, et il est prêt à se lever... mais il ne se lève pas... il reste couché, parce qu'il est homme, qu'il est jeune, et que l'amant le plus sage, le plus fidèle, ne peut

pas répondre de lui dans une pareille circonstance.

« Ah!... ce n'est pas ma faute, » se dit Adolphe, « certainement j'ai fait tout ce que j'ai pu » pour que cela ne fût point;... mais cela devait arriver, apparemment.

» — Tu es un ours, dit Zélie en riant; » mais j'aime beaucoup les ours et j'avais juré » de t'apprivoiser. »

Et probablement Adolphe s'apprivoise, car à neuf heures du matin, le soleil les trouve encore endormis l'un à côté de l'autre.

Adolphe s'éveille le premier. Il se frotte les yeux, il croit rêver encore en voyant Zélie auprès de lui; mais bientôt les souvenirs de la nuit arrivent en foule. Adolphe, désespéré, saute hors du lit; il se repent de sa faiblesse. C'est toujours lorsque les sens sont calmés qu'on s'étonne d'avoir pu faillir. « Eh quoi! » dit-il, j'ai pu un moment oublier Eugénie » que j'adore!... Eugénie!... si douce, si » belle, si aimante!... pour une femme..... » que je n'aime pas, ... que je méprise!... Et » pendant qu'elle pleure, qu'elle se désole!...

» j'étais!... Ah! c'est affreux!... c'est indigne!...
» mais je jure bien que cela n'arrivera plus!...
» Non, ma chère Eugénie, je n'aurai plus de
» faiblesse; je serai digne de toi!..... reçois
» le serment que je fais ne ne plus t'oublier
» un seul instant!... »

Adolphe s'est habillé promptement, et avant que Zélie ne soit éveillée, il est déjà bien loin de chez lui.

Mais Zélie s'éveille enfin; elle cherche des yeux Adolphe : « Comment, il est parti! dit-elle en se levant; quel singulier jeune homme!... il est bien original!... mais il a des qualités précieuses, ... il faut lui passer quelque chose. »

CHAPITRE VI.**Une première représentation.**

Adolphe s'est promis de ne point rentrer chez lui de la journée, mais il a promis aussi de ne plus se promener devant la demeure d'Eugénie. Il faut pourtant faire quelque chose jusqu'au soir. Notre jeune homme marche au hasard. On est au milieu de décembre; le temps est froid, mais beau; et, quoique vêtu assez légèrement, Adolphe ne sent pas le vent qui souffle, parce que son sang est échauffé par l'amour et l'inquiétude.

Adolphe va de préférence dans les endroits solitaires; car dans l'intérieur de Paris on ne peut marcher, en rêvant à ses amours, sous peine de se laisser écraser. Adolphe sort de

la ville, et suit les boulevards extérieurs. Il ne rencontre alors que quelques ouvriers qui se rendent aux guinguettes, ou des couples amoureux qui recherchent aussi la solitude, et ne sentent point la rigueur de la saison ; c'est pour les amants que l'été n'a point de feux et l'hiver point de glaces.

Adolphe regarde d'un œil d'envie le jeune ouvrier et la grisette, l'employé et la petite marchande, le mirliflor et l'élégante, et même le porte-faix et l'orangère qui passent près de lui. Chacun se rend, suivant sa fortune et son état, dans l'endroit où il pourra le mieux fêter sa compagne, et jouir d'un doux tête-à-tête. Le jeune élégant conduit sa maîtresse chez Peltan, au Pavillon français ; l'employé mène sa belle à l'Île-d'Amour ; l'ouvrier se rend avec la sienne chez Desnoyers, et le commissionnaire entre en riant chez le marchand de vin, qui a des cabinets particuliers.

« Qu'ils sont heureux ! » se dit Adolphe en soupirant ; « quelle journée que celle qu'on » passe avec la personne que l'on aime !... Ah ! » si j'étais riche, ... si je possédais Eugénie,

» c'est ainsi que je voudrais les passer toutes ;
» et ce bonheur me semblerait toujours nou-
» veau. »

Adolphe raisonnait mal ; mais on ne pré-voit jamais que l'on pourra se lasser de ce qu'on envie ; et cependant rien n'est plus vrai que cette maxime du sage : *Toujours du plaisir n'est pas du plaisir.*

Mais comme Adolphe n'a pas encore connu le plaisir de posséder la femme qu'il adore, il faut lui pardonner ses projets un peu fous , nous en faisons tous qui ne sont pas plus sages.

Adolphe a dîné chez un petit traiteur qu'il a trouvé sur son passage, et il revient, à la nuit, près de la maison d'Eugénie , tremblant déjà d'espérance et de crainte, brûlant de voir arriver Jeanneton , et n'osant se flatter qu'il pourra bientôt être près de sa chère Eugénie qu'il n'a pas aperçue depuis trois jours ;... ce sont trois siècles pour des amants ; et la petite distraction de la nuit n'empêche pas Adolphe d'être plus amoureux que jamais. Oui , mesdames , c'est ainsi que nous sommes ; ne soyez

donc point fâchées contre ce pauvre Adolphe ; le plus fidèle de vos amants en aurait fait autant que lui. Et si nous vous imitions ! me direz-vous, Ah ! si donc ! vous en êtes incapables !... Nous vous croyons assez de délicatesse pour ne céder que par amour, et voilà pourquoi nous devons compter davantage sur vous que vous sur nous.

Jeanneton accourt enfin. « Eh bien ! lui dit » Adolphe, Eugénie ?... — Eh ben, monsieur, » elle y consent !... pardi ! elle désire tant de » vous voir !... — Elle consent !... Ah ! Jean- » neton, ... ma bonne Jeanneton !... — Mais » tenez-vous donc tranquille, et écoutez-moi... » — Je t'écoute... Elle permet, ... je pourrai » la voir !... quel bonheur !... — Ah ! que les » amoureux sont ennuyeux !... ou désespérés, » ou transportés ; il n'y a pas de milieu avec » eux !... — Je me calme, Jeanneton, et je » t'écoute. — Vous viendrez à minuit, ... » entendez-vous ? pas avant, parce qu'il faut » qu'on ait le temps de s'endormir... — Oui, oui, » à minuit... — J'ouvrirai la porte le plus » doucement possible, vous me suivrez sans

» faire de bruit, je vous conduirai dans ma
» chambre,... et mamzelle viendra nous y
» trouver... Dam', je ne la quitterai pas une
» minute, au moins!.... — Oui, Jeanneton;
» ah! crois-tu donc que je puisse former d'au-
» tres desseins que de voir Eugénie, de lui
» parler, d'entendre de sa bouche qu'elle me
» sera fidèle... — Je ne dis pas que vous pen-
» siez à autre chose;... mais des amants,...
» faut pas s'y fier!.... Enfin, je serai là....
» Pourvu qu'il n'arrive pas d'événements... Je
» m'expose pour vous;.... si madame décou-
» vrait,... je serais chassée;... et cette pauvre
» Eugénie!...., ah! je tremble d'y penser!... il
» faut qu'elle vous aime ben! voyez à quoi elle
» s'expose!.... — Ah! je sens tout le prix de
» son amour!... mais le ciel nous protégera...
» — Enfin, puisque c'est décidé, ayons du
» courage. Adieu, monsieur; à ce soir,... à
» minuit... — Oui, c'est bien convenu; ne
» manque pas d'ouvrir la porte!.... — Soyez
» tranquille;... à moins que madame n'ôte la
» clef ou n'enferme sa fille... — Tu me déses-
» pères!... — Mais ça n'est pas encore arrivé;

» faut pas avoir peur d'avance... Adieu, monsieur Adolphe. — A ce soir, Jeanneton.

Notre amant s'éloigne à grands pas, ne se sentant pas de joie, se voyant déjà près de son Eugénie, et pouvant lui parler tout à son aise, circonstance qui ne s'est pas rencontrée depuis la Saint-Eustache. Mais il n'est que six heures, ce n'est qu'à minuit qu'il sera heureux ; comment tuer le temps jusque-là ? comment employer les six mortelles heures qui doivent s'écouler avant de le ramener rue Saint-Martin ? Se promener, ... il n'a fait que cela depuis le matin ; il faut tâcher de s'occuper les yeux ou l'esprit, pour reposer un peu son cœur.

Adolphe est sur le boulevard, devant un spectacle : « Entrons là, se dit-il, c'est une » petite débauche à laquelle mes moyens ne » se prêtent guère ; mais pour une fois !... et » d'ailleurs, aujourd'hui n'est pas un jour ordinaire ; ... entrons. »

Adolphe se met à la queue qui est fort longue, ce qui lui fait augurer favorablement de la pièce qu'il va voir. « Pour que tant de personnes se décident à se faire fouler, presser,

» housculer et repousser par les gendarmes ,
» il faut, se dit-il, que l'ouvrage que l'on
» donne en vaille la peine, d'après cela il me
» paraît que j'ai bien choisi. »

Après une demi-heure d'attente, le bureau s'ouvre. « Pourquoi ne l'avoir pas ouvert plus
» tôt, dit Adolphe, on nous aurait épargné
» une demi-heure d'ennui, et nous serions
» entrés sans nous fouler.

» — Monsieur, » répond à Adolphe un petit monsieur en besicles, qui à force de pousser de droite et de gauche était parvenu, en arrivant le dernier, à se mettre à la tête de la queue, « monsieur, l'administration est bien
» aise qu'il y ait foule devant la porte de son
» théâtre, que l'on crie, que l'on se presse; il
» n'y a même point de mal quand il arrive
» quelque accident. Une pièce dont on peut
» dire : on se tue à la porte, il y a eu un bras
» de démis et une personne étouffée, une telle
» pièce obtient la vogue; tout Paris veut se
» donner ce petit plaisir-là; vous voyez même
» des élégantes, des femmes à cachemires,
» qui, dérogeant à leurs habitudes, dînent de

» bonne heure pour venir se faire *bousculer* ;
» il y a de la gloire alors, à dire : j'y suis
» entré. Enfin, monsieur, le monde attire le
» monde, on ne va plus au *Légataire* parce
» qu'on est certain de n'y trouver personne, mais
» on courrait à *Georges Dandin*, si *Georges*
» *Dandin* faisait faire queue. — D'après cela,
» je vois que l'administration fait très-bien de
» laisser grossir la foule et, à sa place, j'en
» ferais tout autant. »

Enfin le signal est donné; cette foule immense devient une mer orageuse dont les flots vont se briser avec violence devant une barrière que l'on n'ouvre que par intervalles. Adolphe remarque que les billets donnés ont la préférence sur les payants, et qu'ils sont en si grand nombre que la moitié des personnes qui attendent devant le bureau ne pourra plus obtenir de places; et il se dit : « Si c'est encore » là un calcul de l'administration, j'avoue que » je n'y comprends plus rien. »

Il tient enfin son billet, mais il faut entrer dans la salle, et c'est le plus difficile, c'est là que la foule est amoncelée : Adolphe se trouve

presque porté au milieu de cette multitude où tous les rangs sont confondus. Là, c'est le plus fort qui fait la loi, et vous voyez la petite maîtresse implorer la protection d'un monsieur en veste et en bonnet de loutre, dont les bras vigoureux sauront aisément lui faire un passage.

« J'étouffe.... je n'en puis plus... » dit une dame en toque et en robe de soie... « Ah! les » gredins! comme i' poussent!... » dit une grosse commère en tablier; tandis que la grisette qui a l'habitude d'être poussée, se contente de dire d'une petite voix suppliante : « Messieurs, ... je vous en prie, ... ménagez-moi!...

» — Prenez garde à ma tête.... — On accroche mon chale... — On m'emporte mon chapeau!... — Vous m'écrasez les pieds!.. — » Mon mari!... où es-tu?.... » dit une femme éplorée. — « Je suis là, ma chère amie, » répond l'époux qui ne peut rejoindre sa moitié, « laisse-toi aller... n'aie pas peur, on ne te fera pas de mal... Ces messieurs sont trop gaulants,.... ils te protégeront!.... Sacre-bleu,

» ne poussez donc pas comme ça!... — Tiens, » est-ce ma faute? on me pousse, faut ben » que je pousse aussi!.... — Il y a des hommes qui sont bien manants, » dit une grosse maman de quarante ans, en lançant des regards furieux derrière elle, « si j'avais un cavalier, » cela ne se passerait pas comme cela!.. »

Un nouveau mouvement se donne.... Adolphe est entré, et il voit un monsieur dont un pan de l'habit est déchiré, un autre dont le chapeau n'a plus de fond, et une dame dont la robe n'est plus qu'un spencer parce que le jupon est resté accroché à la barrière; mais chacun prend fort bien son parti, ce sont même de ces événements dont on pourra se vanter.

Adolphe va se placer; il a pris modestement un billet de parterre, et, quoiqu'il y ait déjà beaucoup de monde, il parvient à se faufiler presque au milieu.

La salle est comble, mais on ne doit commencer que dans une demi-heure; Adolphe s'adresse à son voisin de droite, jeune homme assez bien couvert, qui garde deux places à

côté de lui, trois devant et quatre derrière.

« Il paraît que la pièce que l'on donne est
» jolie, lui dit Adolphe. — Oh ! ce sera soigné ;
» c'est d'un grand faiseur. — Vous l'avez déjà
» vue ? — Je suis t'allé z'aux répétitions... La
» première acte est un peu froide ; mais les
» autres rechaufferont joliment le public. Il y
» a des effets superbes... Quand le père tue son
» enfant, parce qu'il est pris pour le fils de l'au-
» tre surnois qui a fait ça exprès par le conseil
» de son ami, le prince, qui est un traître....
» Ah ! Dieu ! que c'est beau !... je suis sûr que
» toute la salle pleurera !... — Cela me paraît
» attendrissant, en effet. Y a-t-il long-temps
» que l'on donne cette pièce ! — Comment,
» long-temps !... d'où que vous sortez donc ?...
» c'est la première représentatoin. — Ah ! c'est
» une pièce nouvelle ! — Pardi, est-ce qu'il
» y aurait tant de monde sans cela ? — Tout le
» monde sait donc que ce sera bien ? — Quand
» je vous dis que c'est d'un fameux !... d'un
» malin, qui sait joliment accompagner ça.
» Il paraît que vous ne venez pas beaucoup
» ici ? — Non, je l'avoue. — Ah ben ! moi,

» je ne manque pas une première représen-
» tation aux boulevards ! j'aimerais mieux me
» passer de dîner !... et puis, voyez-vous, ça
» forme, ça éduque fièrement, le spectacle !...
» Faut pas croire que quand je sors d'ici j'n'y
» pense plus, ... ça se grave dans ma mémoire !...
» J'ai la tête farcie de tirades ; je pourrais vous
» débiter la grande scène de *Tikily*, le rôle
» d'*Abélino*, celui du muet dans *Truguelin*,...
» et le *Fils banni* donc !... Ah ! c'est celui-là
» que je sais tout du long !... Mais c'est surtout
» les voleurs que je fais bien ; à la maison on
» m'appelle Cadet *Sbogar* ; j'avais une voca-
» tion sensible pour le théâtre... Je voulais
» débiter ; oh ! j'étais décidé à débiter, malgré
» ma mère qui aime mieux que je sois tan-
» neur ; mais on m'a dit que je n'avais pas la
» taille ; et comme je ne voulais faire que les
» grands rôles, ça m'a empêché ! »

Depuis long-temps Adolphe n'écoute plus son voisin ; il se croit déjà près d'Eugénie, et les discours du jeune *amateur* n'ont plus le pouvoir de le distraire. Mais un grand homme sec, placé à sa gauche, lui frappe assez fami-

lièrement sur l'épaule, en lui demandant si l'ouvrage est bien monté.

« Bien monté? » répond Adolphe qui ne comprend pas le grand monsieur. — « Oui, » je vous demande si les grands talents jouent... » Moi, j'étais si pressé, que je n'ai pas eu le » temps de lire les noms des acteurs. — Ma » foi, monsieur, je n'en connais aucun, et je » ne puis pas vous dire quels sont ceux qui » jouent. — Vous n'en connaissez aucun? vous » ne suivez donc pas ce théâtre-ci? — Non, » monsieur. — En ce cas, je vous plains d'être » venu aujourd'hui; vous êtes mal tombé; la » pièce nouvelle est, dit-on, pitoyable!... — » Pitoyable! et pourquoi êtes-vous venu la » voir? — Oh! moi, je viens tout voir; je suis » bien aise de juger; je suis homme de lettres. » — Je vous en fais mon compliment. — » Monsieur, il n'y a pas de quoi. — Vous avez » sans doute vos entrées? — Non.... Oh! les » directeurs n'ont aucun égard pour le talent!... » Ils m'ont refusé trois pièces, et trois pièces » qui auraient fait courir tout Paris! — C'est » bien gauche à eux! — Ce sont des gens qui

» ne sont pas en état de juger un ouvrage ;
» mais ils s'en mordront les doigts ! aussi,
» c'est un théâtre qui tombe tout-à-fait. —
» On ne s'en douterait pas aujourd'hui. — Je
» vais faire un journal au premier jour ,... et
» qu'ils prennent garde à eux ! je leur ménage
» des articles qui les écraseront. — Vous me
» faites trembler pour eux ! — Et je tâcherai
» d'obtenir un privilège ! — Et alors vous fe-
» rez jouer vos pièces ? — Oui , monsieur ; et
» je gage qu'au bout de dix ans , je serai en
» état de me retirer. — Peut - être avant
» même.

» — Ah ! v'là les amis , » dit le jeune homme
placé à la droite d'Adolphe , en faisant signe
à cinq ou six individus qui arrivaient alors au
parterre , et pour lesquels il avait gardé des
places.

« Je vous préviens que vous avez à votre
» droite un bataillon de claqueurs , » dit tout
bas à Adolphe le grand monsieur sec. « Des
» claqueurs ? — Eh , oui ! des gens qui vien-
» nent pour applaudir , pour soutenir l'ou-
» vrage à tort et à travers ; mais ils n'auront

» pas beau jeu ! Je suis très-décidé à siffler ; et
» je connais cinq ou six hommes de lettres ,
» comme moi, qui ont apporté des clefs forées,
» et qui espèrent bien s'en servir. — Mais ,
» monsieur , vous traitez donc bien mal vos
» confrères ? — Eh ! monsieur , cet auteur-là
» est un accapareur ; on ne joue que lui ;....
» c'est une indignité ! — Mais, monsieur , s'il
» travaille plus que les autres, il me semble
» naturel qu'il soit joué davantage. — Eh !
» monsieur , moi aussi je travaille beaucoup ;
» je suis en état de fournir quatre ou cinq
» théâtres , et cependant on ne me joue nulle
» part ! Ah ! vous ne connaissez pas les intri-
» gues de théâtre. — Non , monsieur , Dieu
» merci ! — Je me flatte que vous vous mon-
» trerez homme de goût , et que vous sifflez.
» — Non , monsieur ; ne comptez pas sur moi ;
» j'applaudis quelquefois , mais je ne siffle ja-
» mais. — Si tout le monde pensait comme
» vous , nous verrions de belles choses. — Si
» tout le monde agissait comme vous paraissez
» vouloir le faire , nous n'en verrions plus du
» tout. — Eh ! monsieur , il vaut mieux faire

» tomber un théâtre que souffrir qu'il nous
» donne des drogues. — Pourquoi venez-vous
» voir ces drogues-là ? — Je vous l'ai dit,
» pour les siffler. — Mais ce doit être bien
» ennuyeux de venir souvent à un théâtre où
» l'on ne joue rien de bon. — Au contraire ,
» monsieur, plus c'est mauvais, plus je m'a-
» muse; il n'y a rien qui me réjouisse tant
» qu'une bonne chute, bien complète!.....
» bien scandaleuse!... Ces jours-là, monsieur,
» je prends un riz au lait en sortant. — Il faut
» espérer pour l'auteur, que vous n'en pren-
» drez pas ce soir. — Si la pièce tombe, j'en
» prendrai deux. — Monsieur, il faut pourtant
» que tout le monde vive. — Eh ! monsieur, c'est
» pour cela que je veux qu'on joue mes pièces.»
• On commence la petite pièce qui précède
la nouvelle, et que l'on écoute peu. Chacun
continue sa conversation, mais Adolphe ne
répond plus ni à sa droite, ni à sa gauche; et
il entend ses voisins dont l'un dit :

« C'est peut-être un cabaleur; » et l'autre :
« Je gage que c'est un billet donné. »

Enfin, la pièce nouvelle va commencer :

déjà les trois coups sont frappés, et chaque parti se prépare à la conduite qu'il veut tenir. Les claqueurs tâchent de faire faire silence, par des *chut* prolongés ; les amis de l'auteur, qu'il ne faut pas confondre avec les gens qui applaudissent, se disposent à écouter, et tâchent de disposer leurs voisins à la bienveillance, tandis que les ennemis se donnent le signal de la discorde en crachant, se mouchant, toussant et ouvrant des tabatières qui imitent le chant d'un canard.

Adolphe écoute, autant que peut écouter quelqu'un qui voudrait déjà que le spectacle fût fini, et il soupire souvent dans les endroits qui ont fait rire le public.

« C'est-il beau !... ça va-t-il bien ! » dit le jeune homme à sa droite, « oh ! comme » c'est tapé !... bon... v'là que ça s'enfile joliment, ... et les costumes. Tiens, François, » vois-tu, la plume du prince, eh bien ! c'est » une vraie plume d'autruche ; ... et l'amou- » reuse, ... ce sont bien des diamans, elle en » a de fameux, va ! aussi on la considère fiè- » rement au théâtre !...

» Est-ce mauvais ! dit le voisin de gauche,
» quelle intrigue commune !... cela ressem-
» ble à tout !... comme c'est écrit... Ah !
» voilà une scène qu'on m'a volée, si ce n'est
» que la mienne était autrement tournée que
» celle-ci !... Toujours des entrées et des sor-
» ties !... ça me fait pitié !... c'est digne des
» Funambules !... Ah ! les misérables ! et
» voilà les ouvrages que l'on reçoit, que l'on
» joue ici ! »

Et le voisin lâche quelques coups de sifflet qui sont étouffés par les applaudissements du côté opposé. Le premier acte se termine ainsi.

Au second, l'action ne marche pas, le public s'ennuie ; les amis de l'auteur, qui s'aperçoivent que cela va mal, ne disent plus mot : ils ont la tête basse, le regard incertain, ils sont dans l'indécision s'ils resteront jusqu'à la fin, les claqueurs, au contraire, applaudissent avec plus de force que jamais, pour tâcher d'échauffer les acteurs et la pièce ; et les cabaleurs, qui se sentent triompher, font jouer les clefs forées et chutent quand on veut applaudir.

Des effets on en vient aux mots , et, le tapage allant toujours croissant, Adolphe craint que des mots on n'en vienne aux mains. « Paix là !... silence !... à la porte les claqueurs, ... à bas les cabaleurs... Taisez-vous, canaille, ... etc., etc.... » Tels sont les cris qui étourdissent le pauvre Adolphe qui se trouve au centre des partis, et ne sait trop s'il doit rester jusqu'à la fin. Mais au milieu de ce tumulte le temps s'écoule, et c'est tout ce qu'il veut.

Le second acte se termine. On attend avec impatience le troisième qui doit décider du gain ou de la perte de la bataille.

« C'est une pièce flambée, » dit le grand monsieur.

« — Le décor du troisième acte va raccommoder tout ça, » dit le tanneur.

En effet, au troisième acte, une décoration magnifique enthousiasme le public et fait faire une grimace horrible à l'homme de lettres qui marrone entre ses dents : « ils seront bientôt ruinés s'ils se jettent dans les décorations. »

Un joli ballet achève de mettre le public de bonne humeur. Adolphe regarde danser comme il a regardé jouer, sans trop savoir ce qu'il voit, lorsque l'arrivée d'une jeune danseuse habillée en rosière, attire davantage son attention.

Les traits de cette danseuse ne lui semblent pas inconnus ; plus il l'examine, plus il est persuadé de l'avoir vue quelque part. Enfin le souvenir de sa voisine se retrace à sa mémoire ; c'est bien elle, c'est Zélie qui est devant ses yeux. Zélie en rosière !... Il se rappelle alors la situation dans laquelle il l'a trouvée lorsqu'il l'a vue pour la première fois, et il ne peut s'empêcher de sourire en se reportant à ce moment.

Zélie danse avec grâce, elle est un peu fanée, un peu fatiguée, mais aux quinquets et sous un costume brillant, elle est charmante ; le rouge donne encore plus d'éclat à ses yeux, la danse lui offre mille moyens de montrer ses grâces, et tout le monde répète autour d'Adolphe : « la jolie femme, la charmante » danseuse ! » excepté l'homme de lettres qui

dit à chaque instant : « Point d'aplomb ,
» point de mesure, point de vigueur, et jolie,
» si l'on veut,... le pied trop plat, les bras
» trop longs. »

Adolphe s'étonne de ce que Zélie n'obtient point d'applaudissements. Après son pas, qu'il trouve fort bien dansé, les claqueurs restent immobiles ; pas un signe d'approbation, si ce n'est le bravo d'un vieil amateur, et le petit mouvement de tête d'un habitué. Adolphe se souvient alors de la rupture avec Poussard, et devine les motifs de ce silence qui semble piquer Zélie ; il veut la venger de ce qu'il trouve une injustice, et, pour la première fois de la soirée, le voilà qui applaudit à tout rompre.

Son voisin de gauche le regarde d'un air moqueur, et les amis de droite veulent lui imposer silence. « Silence pendant le ballet? dit
» Adolphe, ah! parbleu, je vous ai laissés
» m'étourdir pendant la pièce, vous me laissez
» sereux applaudir maintenant si cela me fait
» plaisir.

» — A la porte, le claqueur, » crient plusieurs voix du paradis. « Taisez-vous donc ,

» lui dit le tanneur, vous vous faites moquer
» de vous, ça n'est pas le tout d'applaudir,
» faut encore choisir ses moments. — Je vous
» croyais du goût, lui dit le grand monsieur,
» mais je vois que vous ne vous connaissez pas
» en pirouettes. »

Enfin le ballet finit, la pièce continue et alors le tapage recommence, le dénoûment, sifflé par les uns, est applaudi par les autres, c'est à qui l'emportera. Chaque parti s'échauffe, on se regarde, on se menace, on se montre au doigt ; bientôt on se lève ; le grand homme sec est désigné comme le plus intrépide siffleur, c'est sur lui que les amis dirigent leurs poings ; et Adolphe, comme son voisin, reçoit quelques coups qui lui étaient dirigés. Furieux, il riposte avec force, et le combat devient général : on se pousse, on se presse ; on roule sur les banquettes ; les dames de l'orchestre se sauvent sur le théâtre, celles des loges jettent les hauts cris, les musiciens abandonnent leur poste, et la garde se présente bientôt à la place des acteurs.

Après avoir distribué des coups à tous ceux

qui l'entourent, sans s'inquiéter s'ils sont pour ou contre l'ouvrage, Adolphe, qui, de paisible spectateur, s'est vu près de devenir un des plus acharnés combattants, parvient enfin à se faire jour et à sortir du parterre et de la salle ; il se promet bien de ne jamais retourner à une place aussi dangereuse, un jour de première représentation.

CHAPITRE VII.

Les amants. — L'ivrogne.

Il est encore loin de minuit, malgré cela Adolphe se rend près de la demeure d'Eugénie ; il s'arrête de loin : Bidois ferme la boutique. Bientôt on se retirera, on s'endormira, et Jeanneton l'introduira.

La boutique est fermée, il peut se rapprocher, il ne craint plus d'être aperçu. Mais quelque'un sort de chez M. Moutonnet. Adolphe se tient à l'écart, et observe.

C'est un monsieur : à sa tournure, au son de ses breloques, Adolphe a reconnu Dupont. C'est son rival qui vient sans doute de s'occuper de son prochain mariage. Cette idée exaspère le jeune homme ; il court sur les pas de l'épi-

cier , il est prêt à lui parler , à l'arrêter ,... il ne sait pas trop ce qu'il lui dira , mais il sait bien qu'il lui défendra d'épouser Eugénie.

Mais la réflexion le retient : c'est dans une heure qu'il doit voir celle qu'il aime et chercher avec elle les moyens d'empêcher cet hymen ; pourquoi , par une scène inutile , donner maintenant l'éveil à Dupont ? non , il faut attendre , il sera toujours temps de lui chercher querelle si l'on ne trouve pas d'autre expédient.

Adolphe s'arrête donc en regardant Dupont s'éloigner , et en se disant : « tu ne jouiras pas » du bonheur que tu te promets. »

Mais Adolphe se trompait en croyant que son rival songeait alors à Eugénie , Dupont ne pensait qu'à un achat considérable de sucre brut qu'il était sur le point de terminer.

Notre amoureux revient devant la maison où il brûle d'entrer. L'heure s'avance , les passants deviennent plus rares , les carrosses se font moins entendre , c'est le seul moment où l'on goûte un peu de calme dans un quartier aussi populeux.

« Bienheureuse horloge de Saint-Nicolas ,
» quand daigneras-tu te faire entendre? » dit
Adolphe en se promenant dans un espace de
trente pas, dans lequel, depuis une heure, il
a fait beaucoup de chemin.

Minuit sonne enfin, et Adolphe court se
placer tout contre l'allée de la maison. Son
cœur bat de crainte et d'espérance... On ne
vient pas..., Eugénie aurait-elle changé de ré-
solution, serait-il survenu quelque obstacle?
il ne s'est écoulé que cinq minutes depuis que
l'horloge a sonné, et déjà Adolphe se déses-
père.

Enfin des pas se font entendre, il a reconnu
ceux de Jeanneton, c'est elle en effet. Elle ou-
vre la porte le plus doucement possible, par
prudence elle n'a pas pris de lumière.

« Donnez-moi la main, dit-elle à Adolphe,
» et suivez-moi sans souffler. — Ah! ma chère
» Jeanneton... — Taisez-vous!... comme vous
» tremblez!... Ah! ce n'est pas l'embarras, je
» tremble bien aussi. »

La bonne guide le jeune homme; ils arri-
vent dans la cuisine, puis dans la chambre de

Jeanneton, qui n'est éclairée que par une lampe placée dans le fond de la cheminée. C'est là qu'Adolphe trouve son Eugénie.

Ils courent dans les bras l'un de l'autre, et pendant quelque temps ne peuvent rien se dire, tant ils sont émus, tant leur cœur est plein.

« C'est vous! — Je vous revois, enfin. —
 » Cher Adolphe! — Mon Eugénie, que je suis
 » heureux! — Ah! que le temps m'a semblé
 » long! — Et à moi!..... que d'inquiétudes
 » j'avais! — Ah! je ne pensais qu'à vous! —
 » Vous m'aimez!... vous daignez m'en donner
 » aujourd'hui une preuve bien grande?....
 » Ah! je ne l'oublierai jamais! — Aimez-moi
 » toujours, Adolphe, et je jure de vous être
 » toujours fidèle! »

Cette pauvre Eugénie n'en demandait pas trop : l'aimer toujours! voilà le seul serment qu'une femme devrait exiger de son amant.

Adolphe éprouve cependant un léger sentiment de remords qui trouble son bonheur, mais il écarte bientôt d'importuns souvenirs.

Il fait serment à Eugénie de l'adorer toute sa vie ; sans doute il entendait par là lui être fidèle ? je me plais à croire, du moins, que c'était son intention. Eugénie, d'ailleurs, ne doute pas de la constance de son amant, parce que son cœur n'admet point qu'on puisse aimer et tromper en même temps, chose que les hommes accordent si bien ensemble.

Jeanneton, assise tout contre la porte de la cuisine, prête une oreille attentive au moindre bruit du dehors, tout en se mêlant de temps à autre à la conversation des amants.

» Vous vous aimez,.... vous jurez de vous
» aimer toujours ; c'est fort ben, dit-elle, mais
» ça ne suffit pas... On veut marier mamzelle,
» v'là c' qu'i' faudrait empêcher.... — Eh !
» comment ? dit Eugénie.... — Eh bien, dit
» Adolphe, je vous enlèverai... — M'enlever !
» Adolphe, me faire quitter mes parents!....
» oh ! non, je n'y consentirai pas.... — Vous
» aimez donc mieux épouser l'épicier ? — Pas
» davantage. — D'ailleurs, dit la bonne, où
» conduiriez-vous mamzelle?..... — Chez
» moi,... puis à l'église... Je l'épouserai, et il

» faudrait bien, tôt ou tard, que madame Mou-
 » tonnet pardonnât.... — Oh! madame ne
 » pardonnerait pas de long-temps,.... et en
 » attendant il faut vivre, et vous n'avez point
 » de place, point d'argent. — J'ai du courage,
 » quelques talents, ... je sais travailler... — Et
 » moi aussi, dit Eugénie. — Ah! mes chers
 » enfants, avec du courage et des talents on
 » meurt de faim. — Tu nous désespères, Jean-
 » neton. — Écoutez donc, c'est que je ne vou-
 » drai pas que mon Eugénie fût malheureuse...
 » — Je le vois, dit Adolphe, tu lui conseilles
 » d'épouser Dupont... — Si cela était, vous au-
 » rais-je introduit auprès d'elle sous peine de
 » me faire chasser!... — Mais enfin, que faut-il
 » donc faire? — Je n'en sais rien. — Ni moi.
 » — Ni moi. »

Une heure se passe ainsi à former des pro-
 jets insensés, auxquels on est forcé de renon-
 cer l'instant d'après, mais pendant laquelle on
 se répète le doux serment de s'aimer toujours,
 serment qui n'avance pas les affaires, mais qui
 est le point essentiel pour des amants.

Depuis long-temps Jeanneton dit qu'il est

l'heure de se quitter, qu'une plus longue entrevue est imprudente ; que l'on peut apercevoir de la lumière dans sa chambre et tout découvrir.

A cela, les jeunes gens répondent à la bonne : « Encore un moment, Jeanneton, » nous avons tant de choses à nous dire. »

Et cependant, depuis une heure, ils se disent toujours la même chose. Mais l'amour est un sujet inépuisable, puisqu'il permet de se répéter.

Enfin on sent qu'il faut se séparer, ... on se tient les mains, on se regarde, ... on se quitte, puis on revient encore l'un vers l'autre... Jeanneton est obligée de tirer Adolphe par le pan de son habit en répétant à chaque minute : « Mais venez donc, monsieur.... Mon Dieu ! » vous vous reverrez ; ... vous ne vous quittez pas pour toujours !... »

Adolphe ne peut s'éloigner d'Eugénie, qui le regarde en soupirant... Pauvres amants ! un secret pressentiment semble les avertir que cette entrevue ne se renouvellera point.

Enfin, Jeanneton est parvenue à emmener

Adolphe ; déjà ils sont près de l'escalier , et Eugénie va remonter à sa chambre, lorsqu'on entend pousser avec violence la porte de l'allée.

Nos amants restent immobiles... Jeanneton frémit. « Ah ! mon Dieu , dit-elle , j'aurai oublié de refermer la porte de la rue. Qui peut entrer si tard , à moins que madame... — Serait-ce des voleurs ? dit Eugénie. — Ah ! je ne vous quitte point , » dit Adolphe en retournant près de son amie.

Dans ce moment, une voix forte, quoiqu'un peu enrouée , se fait entendre dans l'allée : « Holà ! eh !... la maison ! où diable sont donc les marches ?... je ne les trouve plus... Eh ! Catherine, ... viens un peu m'éclairer , ma chère amie...

— Ah ! je reconnais cette voix , dit Jeanneton , c'est celle de Jacques , notre voisin le porteur d'eau ; le malheureux se grise presque tous les jours ;... il aura pris notre porte pour la sienne. Mais il va réveiller tout le monde. Remontez bien vite chez vous , mademoiselle ; et vous , monsieur ,

» sauvez-vous avant que personne ne descende. »

Les jeunes gens sentent qu'il faut suivre les conseils de Jeanneton, ils se séparent; Adolphe n'a que le temps de baiser la main d'Eugénie, qui regagne lestement sa chambre, tandis que la bonne pousse le jeune homme vers l'escalier. Le temps presse, car l'ivrogne continue à crier comme un aveugle dans l'escalier, en appelant sa femme et ses enfants; et déjà Bidois est à sa fenêtre, et madame Moutonnet réveille son mari.

« Mais, » dit Adolphe en se sauvant, « si cet homme me voit. — Impossible, vous n'avez pas de lumière;... d'ailleurs, l'essentiel est qu'on ne vous trouve pas dans la maison... Si vous pouviez en même temps faire sortir Jacques... Allez, monsieur, partez vite... Ah! si l'on m'avait écoutée plus tôt!... »

Jeanneton retourne dans sa chambre dont elle ferme la porte; Adolphe descend l'escalier quatre à quatre, au risque de se tuer. Le porteur d'eau, qui se croit dans sa maison, cher-

che toujours son escalier près de la rue et ne peut point le trouver, parce qu'il est au fond de la cour.

« Est-ce que ces gredins-là ont muré l'escalier exprès pour que je ne rentre pas chez moi!... Ils en sont ben capables;... c'est ma femme... ou ma fille qui aura fait ça... Ils voudraient m'empêcher de boire, ... comme si le vin était cher c't' année. »

Pendant le monologue de Jacques, Adolphe, qui est arrivé dans l'allée, veut tâcher de passer sans rencontrer l'ivrogne qui tâte les murs. Il croit avoir pris le côté opposé à celui que tient le porteur d'eau; mais l'allée n'est pas large, et au moment où Adolphe va atteindre la porte de la rue, il se sent saisir à la tête et au bras par les mains calleuses de Jacques.

« Ah! v'là quelqu'un, dit celui-ci, v'là du monde;... c'est ben heureux... Qui est là?... Est-ce vous, voisin Benoît?... Vous allez m'aider à retrouver l'escalier, ... puisque ces péronnelles ne viennent pas m'éclairer... »

Adolphe ne répond pas, et cherche à se dégager des mains du porteur d'eau ; mais celui-ci s'attache à lui, et ne veut plus le lâcher.

« Qui est là?... Répondez donc ;... vous ne
» répondez pas!... c'est traître ça... Est-ce
» vous, mon ami Benoît?... Ah ! tu ne veux
» pas répondre ,... mais tu ne t'en iras pas...
» C'est du louche ça ;... tu es un voleur, peut-
» être ; j'vas'éclaircir ça tout-à-l'heure... Holà !...
» eh !... Catherine, ... Suzon, ... la maison !... »

Madame Moutonnet a fait lever son mari, elle appelle Bidois et Jeanneton. Chacun descend une lumière à la main. Adolphe sent qu'il est perdu s'il tarde encore ; faisant un dernier effort, il repousse avec violence le porteur d'eau qui tombe et va rouler dans le milieu de l'allée, et, courant à la porte, il l'ouvre, gagne la rue et disparaît.

Jacques, étendu dans l'allée et ne pouvant parvenir à se relever, crie encore plus fort qu'auparavant : « C'est un gueux !... arrê-
» tez-le, ... il m'a jeté par terre pour s'échap-
» per.... C'est un voleur !.... il emporte quel-
» que chose... »

Dans ce moment arrive tout le monde ; Jeanneton feint de se lever et d'être encore tout endormie ; Bidois murmure de ce qu'on ne peut plus dormir tranquille chez soi. M. Moutonnet a pris son fusil, quoique sa femme lui ait dit que des voleurs ne feraient pas autant de bruit et ne chercheraient pas à réveiller toute la maison ; enfin madame Moutonnet marche en avant, tenant une lumière à la main. Eugénie, seule, n'a point quitté sa chambre,.... mais elle prête l'oreille et prie le ciel qu'Adolphe ait eu le temps de se sauver.

« Qui est là?... qui va là?... que veut-on ? » demande madame Moutonnet en rentrant » dans l'allée à la tête de ses compagnons. Ah ! » c'est toi, ma petite femme, répond Jacques » en s'étendant sur le pavé, arrive donc,.... » v'là deux heures que je t'appelle;... tu es » cause qu'on m'a jeté par terre...

» — C'est un homme, dit Bidois. — C'est » un ivrogne, dit M. Moutonnet. — Eh ! mais » on dirait que c'est Jacques, le porteur d'eau, » dit Jeanneton en approchant davantage.

» — Mais comment a-t-il pu entrer ici? » dit madame Moutonnet.

On s'approche, on reconnaît en effet Jacques, et pendant que Bidois et M. Moutonnet le remettent sur ses pieds, madame Moutonnet le questionne.

« C'est vous, Jacques? — Eh! mais ça n'est » pas Catherine; Dieu me pardonne! c'est » madame Moutonnet.... Est-ce que vous venez me demander de l'eau? — Eh! maudit » ivrogne, ne voyez-vous pas que vous êtes » dans ma maison et non pas dans la vôtre? » — Bah! en vérité? c'est donc ça que je ne » trouvais pas l'escalier. — Madame, il faut le » renvoyer, dit Jeanneton, je vais lui aider à » retrouver sa porte. — Un instant, dit madame Moutonnet, comment êtes-vous entré » ici, Jacques? — Comment? tiens, comment!... » pardieu, ça n'est pas par la fenêtre. — La » porte était donc ouverte? — Apparemment!... » c'est-à-dire, je l'ai poussée, ... et je me suis » dit... me v'là chez moi. — Qu'est-ce que cela » signifie, Jeanneton? c'est donc ainsi que vous » fermez la porte? — Mon Dieu, madame, je

» ne conçois pas, ... certainement je la ferme
» tous les jours, vous le savez ben ! — Et puis les
» voleurs s'introduiront, dit M. Moutonnet, et
» viendront nous dévaliser. — Il a raison, papa
» Moutonnet, dit Jacques, les voleurs!... pardi!
» je gage ben que c'en est un;... et s'il ne
» m'avait pas jeté par terre comme un lâche
» qu'il est... Je le tenais ben, cependant....
» — Qui donc vous a jeté à terre? demande
» madame Moutonnet. — Qui? Eh! parbleu,
» le voleur, qui se sauvait quand je suis entré.
» Je me suis jeté sur lui, croyant que c'était
» Benoît ;... mais ça n'était pas Benoît parce
» qu'il me l'aurait dit. Alors je l'ai saisi au
» collet et aux cheveux;... mais, par malheur,
» le pied m'a glissé, et le coquin a fui comme
» une bouteille fêlée !...

» — Ah! mon Dieu, dit M. Moutonnet en
» enfonçant son bonnet de coton sur sa tête,
» entendez-vous ce qu'il dit? — Eh! monsieur,
» dit Jeanneton, ne voyez-vous pas qu'il est
» soûl à ne pus pouvoir se tenir. — Comment,
» la bonne, je suis soûl!... qui est-ce qui se
» permet de dire que je suis soûl? je vas joli-

» ment lui apprendre à vivre. — Tout cela
» n'est pas clair, dit madame Moutonnet; il
» assure que quelqu'un l'a jeté par terre. —
» Eh! pardi, c'est dans la rue qu'il se sera
» battu avec quelque passant. — Si c'était
» dans la rue, dit Bidois, il ne serait pas tombé
» dans l'allée. — C'est juste ça, mon vieux, dit
» Jacques, si c'était dans l'allée, je ne serais
» pas tombé dans la rue... et voilà. — Êtes-
» vous sûr que c'était un homme? demande
» M. Moutonnet. — Tiens, si j'en suis sûr....
» il est bon là l'ancien..... est-ce que vous
» croyez que je ne distingue pas la différence
» du sexe?... en v'là une bonne. — Et il venait
» de la maison? — Ah! il venait... il venait...
» je ne peux pas vous dire au juste d'où il ve-
» nait, puisqu'il faisait nuit, mais je l'ai senti
» sous ma main en cherchant l'escalier, et j'ai
» dit c'est Benoît, et ça n'était pas Benoît!

» — Il n'y a pas moyen d'en tirer d'autres
» éclaircissements, dit madame Moutonnet,
» mais pareille chose n'arrivera plus. Mettez
» cet ivrogne à la porte, et que tout le monde
» me suive. »

On pousse le porteur d'eau dans la rue :
« Au revoir, mes amis, dit Jacques, pardon
» de la peine. Si on mettait des lampions de-
» vant sa maison, ces choses-là n'arriveraient
» pas... une autre fois je ne sortirai plus sans
» mon rat de cave. »

Pendant que l'ivrogne cherche sa maison et son escalier, madame Moutonnet ferme à double tour la porte de la rue et en met la clef dans sa poche, puis elle se dirige vers la chambre de sa fille. Chacun la suit en silence, mais non sans trembler, les deux hommes, de peur de rencontrer quelque voleur sur leur chemin, et Jeanneton, de l'effroi que lui a causé cet événement.

Madame Moutonnet entre chez sa fille qui est au lit où elle feint de dormir, et la maman se dit : « Il est bien étonnant qu'elle dorme
» malgré le bruit qu'on vient de faire en bas. »

Eugénie aurait dû s'en dire autant; mais, pour éviter les regards de sa mère, elle n'avait pas trouvé de meilleur moyen que de fermer les yeux.

Madame Moutonnet s'assure qu'il n'y a per-

sonne dans la chambre de sa fille, et en sort sans lui parler, bien persuadée qu'elle ne dort point ; mais en sortant elle l'enferme, et met aussi la clef de la chambre de sa fille dans sa poche.

« Tu n'as rien vu, mamour ? » demande, en tremblant, monsieur Moutonnet à sa femme. — « Non, monsieur, non, j'en ai rien vu, mais je sais ce que je dois penser. Cependant, visitons la maison avant de nous recoucher. — Si l'on allait chercher monsieur Pétrin, ma belle, il ne dort jamais la nuit, et je gage qu'il viendrait volontiers nous prêter main-forte. — Non, monsieur, il est inutile de déranger encore monsieur Pétrin ; je suis certaine qu'il n'y a point de voleurs, et vous ne vous apercevez pas que nous passerons dans le quartier pour des imbéciles ? — C'est vrai, ma femme. »

On suit madame Moutonnet, et l'on ne trouve personne ; Bidois se dit tout bas : « Tout ceci n'est pas clair ; cette porte ouverte, cet homme qui a jeté Jacques par terre ;... il est temps que l'on marie made-

» moiselle Eugénie , si nous voulons dormir
» en repos. »

Madame Moutonnet s'en dit autant que le vieux commis, et elle se promet d'agir en conséquence. Bidois entre chez lui, monsieur Moutonnet va se mettre au lit, mais madame Moutonnet arrête Jeanneton, au moment où la servante va rentrer dans sa chambre.

« Vous pouvez vous chercher une place,
» Jeanneton ; demain vous sortirez de chez
» moi. — Ah ! mon Dieu, madame, et qu'ai-
» je donc fait pour que vous me renvoyiez !
» s'écrie Jeanneton. — Vous le savez fort
» bien ; je ne garde point une fille qui laisse
» mes portes ouvertes aux ivrognes, aux vo-
» leurs, et à ses amants peut-être... — Ah !
» madame, pouvez-vous croire... — C'est
» assez, nous compterons demain ; point d'ex-
» plications, allez vous coucher. »

Et madame Moutonnet pousse Jeanneton dans sa chambre, où celle-ci se met à pleurer, ne pouvant se résoudre à se séparer d'Eugénie.

CHAPITRE VIII.

Il ne faut jurer de rien.

Adolphe, en s'échappant des mains de Jacques, s'est mis à courir jusqu'à sa demeure, où il se félicite d'arriver sans avoir été aperçu par les parents d'Eugénie.

Adolphe, sûr de l'amour de son amie, se flatte de triompher de tous les obstacles ; il est aimé ! Avec cette douce certitude, l'esprit peut être inquiet, mais le cœur est satisfait. On lui a juré de lui être toujours fidèle, on est convenu de se revoir encore ; car nos jeunes gens n'ont pas pensé que l'arrivée de l'ivrogne pourrait déranger leurs plans ; ils se sont promis de renouveler bientôt cette douce entrevue, et en voilà plus qu'il n'en faut pour

transporter un amant. On mène le genre humain avec de l'espérance ; c'est la monnaie usitée en tous pays, dans toutes les classes, chez tous les peuples. On donne de l'espérance aux solliciteurs, aux malades, aux enfants, aux prisonniers, aux amants, aux auteurs, aux demoiselles et même aux vieillards ; on la prodigue aux malheureux, on ferait mieux de leur ouvrir sa bourse ; mais l'espérance se donne gratis, et vous pouvez prendre, à bon marché, le ton protecteur. L'enfant vit dans l'espérance d'avoir un joujou, l'écolier dans l'espérance d'un prix, le jeune homme dans l'espérance de plaire à celle qu'il aime, l'homme mûr dans l'espérance de faire fortune, le vieillard dans l'espérance d'être centenaire. La jeune fille espère trouver un amant fidèle ; la vieille fille conserve, avec l'espérance, l'idée qu'elle aura un mari. Le joueur espère gagner, l'acteur espère briller, l'auteur espère un succès, le gourmand espère un bon dîner, le petit employé espère devenir sous-chef, le sous-chef espère être chef de division, le soldat espère être officier, le jour-

naliste espère être piquant, le fat espère être remarqué, la coquette espère faire des conquêtes, le chimiste espère trouver la pierre philosophale, les Juifs espèrent le messie, et les tireuses de cartes espèrent trouver le secret de Cagliostro, qui n'en avait pas, mais qui cependant eût passé pour sorcier s'il fût venu au monde un ou deux siècles plus tôt. Nous espérons donc tous; l'espérance est le charme de la vie, le fluide vital; elle seule donne l'essor à l'imagination, de l'aliment à l'esprit, des rêveries à l'ame, car nous sommes cent fois plus heureux par ce que nous espérons que par ce que nous possédons, et la position la plus triste au monde est celle de quelqu'un qui n'a plus de vœux à former.

Adolphe espère donc, et il a raison; mais il se flatte de rentrer chez lui, et il a tort. Parvenu à sa porte il cherche sa clef, il fouille et refouille dans ses poches, il se tâte du haut en bas, point de clef. Il l'aura perdue dans sa lutte avec Jacques, ou plutôt dans le combat, dans la mêlée où il s'est trouvé au spectacle.

Point de clef!... comment rentrer?... Adol-

phé pousse et repousse la porte qui ne ferme pas très-bien, mais qui, cependant, ne veut pas céder ;... s'il avait un crochet, il se flatte qu'il pourrait ouvrir une mauvaise serrure de chambre garnie, car les chambres garnies sont toujours assez mal fermées ;... mais où avoir cela ;... il faudrait réveiller les voisins, il a déjà eu beaucoup de peine à faire lever le portier, car on doit se rappeler qu'il est près de deux heures du matin.

Adolphe sait bien qu'il peut frapper chez Zélie, mais il éprouve de la répugnance à retourner chez sa voisine qu'il s'est bien promis de ne plus revoir, ou du moins à laquelle il ne veut plus parler. Est-ce par l'effet de l'éloignement qu'elle lui inspire, ou par crainte de céder de nouveau à quelque mouvement de faiblesse ; quel que soit le motif, c'est déjà fort beau de ne point s'exposer à faillir.

Cependant, passer la nuit sur le carré, c'est bien désagréable. Tout en faisant ces réflexions, Adolphe jette machinalement les yeux sur la porte de sa voisine, il croit apercevoir de la lumière par le jour du bas. Encore de la lu-

mière à deux heures du matin ! c'est bien singulier !... Il est vrai que mademoiselle Zélie rentre ordinairement fort tard ;... mais la nuit est fort avancée, et elle doit être fatiguée d'avoir fait la rosière.

Adolphe s'est approché de la porte ; il s'assure qu'en effet il y a de la lumière chez la danseuse, et il se décide à frapper. Zélie se lève et vient lui ouvrir.

« Tu es bien aimable, dit-elle en se frottant
» les yeux ; tu rentres à une belle heure, ...
» deux heures du matin ! moi qui t'attends de-
« puis minuit ;... j'ai fait ce que j'ai pu pour ne
» pas m'endormir... — Vous m'attendez, ma-
» demoiselle, et pourquoi cela ? — Pourquoi ?...
» Mon Dieu, qu'il est drôle !... après avoir passé
» la nuit dernière chez toi, il me semble que je
» pouvais bien t'attendre aujourd'hui. — Ah !
» ne me reparlez plus de ce qui s'est passé entre
» nous, je vous prie ; je prétends oublier un
» moment de folie et... — Vraiment, vous êtes
» bien honnête, monsieur ; ah ! c'est un mo-
» ment de folie qui, je le vois, vous cause
» bien des regrets !... Je vous plains, en vé-

» rité ; vous devriez vous faire ermite et pleurer
 » vos erreurs... Eh mais ! pour un sage, d'où
 » venez-vous si tard et dans cet état... Ah !
 » ah !... comme vous êtes fait ! »

Adolphe se regarde dans le miroir et s'aperçoit seulement alors de l'état dans lequel l'a mis sa lutte avec le porteur d'eau ; sa cravate est dé faite, son collet déchiré, son habit couvert de boue, l'empreinte des mains de Jacques est restée partout ; il ne peut s'empêcher de rire lui-même.

« Qui vous a donc costumé ainsi, monsieur ?
 » est-ce que vous avez roulé depuis la Cour-
 » tille jusqu'ici ? — Non, mademoiselle, je ne
 » viens pas de la Courtille. — On le croirait ;...
 » mais, à coup sûr, vous vous êtes battu ?
 » — C'est possible. — Pour quelque femme,
 » je gage... — Qu'est-ce que cela vous fait ?
 » — Comment, qu'est-ce que cela me fait ?
 » apprenez, monsieur, que je suis très-jalouse,
 » et si je connaissais cette femme-là... je lui
 » arracherais les yeux, et à vous aussi. —
 » Voulez-vous bien me permettre de prendre
 » de la lumière et me prêter un crochet ou

» quelque chose pour ouvrir ma porte ? — Ah !
 » monsieur a perdu sa clef ? — Oui, made-
 » moiselle. — Et c'est pour cela seulement
 » qu'il est venu chez moi ? — Oui, mademoi-
 » selle. — Oh ! le vilain monstre !... que je
 » vous déteste... — Avez vous quelque clou
 » un peu fort ?... — Voulez-vous me laisser
 » tranquille avec vos clous et vos clefs ? On
 » vous ouvrira demain ; d'ici là , vous pouvez
 » bien rester ici ; je ne vous mangerai pas. —
 » Je veux rentrer chez moi. — Comme c'est
 » aimable !... Allez au diable et laissez-moi
 » dormir. »

Adolphe sort, tire la porte après lui, et vient se placer à la fenêtre du carré, décidé à y passer la nuit. Cependant le temps est froid et humide, une petite pluie chasse notre jeune homme de la fenêtre, il n'y a pas moyen de contempler les étoiles et d'adresser ses prières aux planètes protectrices des amants.

Adolphe va s'asseoir sur l'escalier, lorsque Zélie sort de chez elle, et vient, en chemise, et pieds nus, à la recherche de son voisin. « Où
 » êtes-vous donc ! — Je suis là. — Quoi ! vous

» préférez passer la nuit sur le carré à rester
 » dans ma chambre. — Je ne vous aime pas...
 » J'adore une femme charmante... une femme
 » comme il n'y en a pas!... et je veux lui être
 » fidèle! — Eh! mon Dieu, monsieur, vous
 » lui serez fidèle à ce phénix ... qui vous prie
 » du contraire? — Vous êtes jeune, ... jolie, ...
 » je suis homme, et.., — Ah! monsieur a peur
 » de succomber! — Rentrez, vous allez vous
 » rendre malade. — Non, si vous ne venez pas,
 » je vais vous tenir compagnie ici. »

Et Zélie s'assied, en chemise, sur les marches de l'escalier, et Adolphe se dit : il y aurait de l'inhumanité à la laisser là ; et, par humanité et pour sauver une maladie à sa voisine, Adolphe retourne avec elle dans sa chambre ; mais il s'empare d'une chaise sur laquelle il est bien décidé à passer la nuit.

Par malheur ses yeux se portent sur la couronne de rosière qui, dans le ballet, ornait la tête de Zélie ; il se la rappelle alors sous ce costume galant ; il croit la voir encore, dansant avec légèreté, voltigeant avec grâce, formant ses pas avec goût, avec précision, et le souve-

nir de la rosière vient , malgré lui , se placer quelquefois devant l'image d'Eugénie.

Zélie se tourne et se retourne dans son lit , elle tousse , chantonne , soupire , rien ne lui réussit. Elle emploie alors le grand moyen , le moyen infailible auquel on ne résiste jamais : elle se met à pleurer.

Adolphe , étonné , feint d'abord de ne pas l'entendre ; puis , voyant que cela ne finit pas , il lui demande ce qu'elle a.

Zélie ne répond pas et pleure un peu plus fort ; Adolphe approche sa chaise de son lit ; elle pleure davantage ; il se rapproche encore , elle sanglote : il est tout près d'elle et elle pleure à chaudes larmes , et plus il s'avance , plus son chagrin redouble. Adolphe ne sait que faire pour la consoler.... il est enfin si près qu'il ne peut s'approcher davantage.... si bien que Zélie ne pleure plus , et , quelque temps après , c'est Adolphe qui est désolé et qui se dit : « Je suis un monstre !.... indigne » de son amour ! j'avais pourtant juré que cela » ne serait plus !... Ah ! je ne me le pardonne- » rai jamais. »

Cependant, Adolphe ne pleure point, parce que les hommes ne pleurent plus pour une faute de ce genre-là, depuis qu'ils sont endurcis dans le péché; bien différents en cela de David, qui pleura les siens, les hommes, aujourd'hui, tirent vanité de leurs fredaines; souvent cependant, il n'y a pas de quoi se vanter.

Les remords qu'Adolphe éprouvait de ses fautes ne l'empêchèrent point de dormir jusqu'à dix heures du matin, ce qui pourrait faire présumer qu'il avait succombé plus d'une fois à la tentation et qu'il s'était endurci dans le péché; mais j'aime mieux penser que les fatigues de la veille, l'heure avancée à laquelle il rentra, sa promenade du matin et sa lutte du soir provoquèrent seules ce long sommeil.

Jeanneton, à force de prières et de larmes, obtient de madame Moutonnet un sursis de huit jours, pour se chercher une place. La mère d'Eugénie se promet d'ailleurs de prendre désormais les précautions nécessaires pour éviter tout nouvel événement. Il est défendu à Jeanneton d'entrer chez Eugénie et de lui

parler. La nuit on enferme la jeune fille dans sa chambre. Le jour, M. Bidois a ordre d'avoir sans cesse l'œil au guet pour savoir ce qui se passe dans la rue. Enfin M. Dupont a été invité à acheter des bans, à faire toutes les démarches possibles pour accélérer le moment de son mariage, et l'épicier, qui croit que sa future est malade de l'amour qu'il lui a inspiré, s'empresse de suivre les intentions de madame Moutonnet.

Le lendemain de l'entrevue des amants, Jeanneton profite d'une occasion pour sortir et aller conter à Adolphe quelle a été la suite de l'arrivée de l'ivrogne; elle ne doute point que le jeune homme ne soit très-inquiet; elle veut aussi lui faire connaître toutes les nouvelles mesures que prend madame Moutonnet, afin qu'il cherche par quel moyen il pourra correspondre avec Eugénie.

Jeanneton sait l'adresse d'Adolphe, elle se rend donc à neuf heures du matin à son hôtel garni, et monte à la chambre du jeune homme.

Jeanneton frappe et reffrappe à la porte d'A-

dolphe. N'entendant aucun bruit et n'étant pas bien sûre que ce soit là qu'il demeure, elle va frapper à côté. Zélie, qui est éveillée, se lève et va ouvrir.

« Pardon, mamzelle, dit Jeanneton, je vois »
 » ben que je me trompe; je demande M. Adol- »
 » phe... — M. Adolphe, » répond Zélie en toisant la servante avec curiosité; « et que lui voulez- »
 » vous, ma chère? — Ce que je lui veux?... Oh! »
 » je ne peux dire ça qu'à lui... — A lui ou à »
 » moi, c'est la même chose, la bonne, et je ferai »
 » fort bien votre commission. — Comment, à »
 » lui ou à vous... — Sans doute, nous demeu- »
 » rons ensemble. — Vous demeurez ensem- »
 » ble!... Oh! ben alors vous vous trompez, ça »
 » ne peut pas être le jeune homme que je »
 » cherche.... — Tenez, regardez, dit Zélie, »
 » mais ne faites pas de bruit, car il dort encore, »
 » et je ne veux pas qu'on le réveille. »

Jeanneton avance doucement sa tête dans la chambre, qui n'est pas grande, et dont on a bientôt parcouru des yeux l'étendue; elle regarde dans le lit,... elle voit Adolphe endormi... La pauvre fille reste pétrifiée.

« Eh bien ! » dit Zélie, à voix basse, regardant d'un air moqueur Jeanneton qui reste immobile devant le lit, ne pouvant détacher ses yeux de dessus Adolphe, « est-ce bien celui » que vous demandez ?... — Oui, ... oui, ... » madame, ... mamzelle, ... » dit enfin la grosse fille, d'une voix entrecoupée, « qui, ... oh ! c'est » bien lui !... mais je n'aurais jamais cru !... » Ah ! mon Dieu ! faut que je le voie pour le » croire. — Enfin, que lui voulez-vous ? — » Oh ! rien, mamzelle, ... pus rien du tout à » présent !... c'est fini... — Qui donc vous » envoie !... — Personne, ... personne à c't' » heure !... Pauvre petite !... si elle savait » ça !... elle en mourrait, ... et moi, ... qui me » fais chasser, ... c'était ben la peine !... — » De quelle petite parlez-vous, ma chère ?... — » Ça ne vous regarde pas ... M. Adolphe est » un monstre, v'là tout ce que je vous charge » de lui dire. »

Et Jeanneton s'éloigne, les yeux pleins de larmes, étouffant de colère, de fureur, et murmurant tout le long de son chemin : « Ces » hommes !... ces vilains hommes ! v'là comme

» ils sont tous... Aimez-les donc!... faites-vous
» donc du chagrin pour eux!.... pendant que
» vous pleurez, ils se divertissent avec une
» autre!... Ah! ma pauvre Eugénie!...

» Est-elle godiche, cette bonne, » dit mademoiselle Zélie, lorsque Jeanneton est éloignée, avec sa petite et son monstre!... « oui, » je vais dire cela à Adolphe!... Mais, non; » il me tuerait!... il ne voudrait plus me » voir,.... et je l'adore; un homme qui a des » remords parce qu'il.... Ah! c'est si drôle! »

Adolphe s'éveille enfin; il rougit de se trouver chez mademoiselle Zélie, mais il sent qu'il serait ridicule de recommencer ses doléances; il se promet, il se jure tout bas qu'il sera plus sage à l'avenir. Pauvre garçon! s'il savait que Jeanneton est venue; qu'elle l'a vu partageant la couche d'une danseuse,.... dans son désespoir, il serait capable de se jeter par la fenêtre; Zélie fait donc fort bien de lui cacher cette aventure.

Adolphe fait ouvrir sa porte et rentre chez lui. « A ce soir, mon bon ami, » lui dit sa voisine. « A ce soir, » répond Adolphe, mais

il se promet de quitter son logement le jour même. Comme il va pour sortir, on lui apporte une lettre. Adolphe reconnaît l'écriture de son père ; il ouvre et lit avec précipitation. Son père sait déjà qu'il n'a plus sa place, mais il ne lui fait pas de reproches, il l'engage seulement à venir le voir, parce qu'il est malade et qu'il espère que la vue de son fils lui fera du bien.

Adolphe hérit son père, dont de grands chagrins ont depuis long-temps altéré la santé ; il n'hésite pas à se rendre à ses désirs. « Par-
» tons aujourd'hui même, se dit-il, le mariage
» d'Eugénie est encore éloigné, je serai revenu
» avant qu'il y ait rien de nouveau. D'ailleurs,
» écrivons un mot à Jeanneton pour lui ap-
» prendre mon voyage, et prions-la de m'é-
» crire, s'il arrivait quelque nouvel événement
» avant mon retour. »

Adolphe écrit aussitôt à la bonne d'Eugénie, et il remet sa lettre à la portière de son ancienne demeure, qui lui promet de la faire parvenir en secret à Jeanneton.

Notre jeune homme a bientôt fait son pa-

quet, et, pour ménager sa bourse, il se décide à se rendre à pied à Senlis; c'est une promenade pour lui. Il n'est que onze heures, en marchant bien, il arrivera le soir, et la longueur du chemin ne l'effraie point, il pensera à son Eugénie, il est certain de ne point s'ennuyer en route.

Il dépose de nouveau ses effets chez sa vieille portière, et, n'emportant que ce qui lui est nécessaire, avec sa bourse, qui n'est pas bien pesante, il se met en route enchanté de quitter le voisinage de Zélie.

Il ne résiste pas au désir de passer devant la maison de M. Moutonnet; il jette un regard furtif dans la boutique... Toujours point d'Eugénie!... il n'aperçoit que Bidois qui taille sa plume devant le comptoir, et il passe en soupirant.

Mais plus il s'éloigne de Paris pour se rapprocher de son père, plus les souvenirs de ses amours font place à ceux de son enfance : il va revoir l'auteur de ses jours, il se rappelle leur dernière séparation, les sages conseils de son père, qu'il n'a pas fort exactement suivis;

sa recommandation de commander à ses passions, qu'il a tout-à-fait oubliée, et sa prière de lui confier ses moindres peines, engagement qu'il avait juré de remplir. Son père est son meilleur ami; comment a-t-il pu le négliger si long-temps! comment l'amour a-t-il pu lui faire oublier tout ce qu'il doit à ce bon père, dont le plus grand chagrin est de ne pouvoir vivre près de lui!

Plus ces pensées se pressent dans son esprit, plus il hâte sa marche pour arriver dans les bras de l'auteur de ses jours; il va le trouver malade, cette idée trouble le bonheur qu'il se promet en l'embrassant, mais elle redouble son désir d'arriver près de lui. Il est nuit depuis long-temps; Adolphe ne s'est arrêté que peu de temps en route, mais il ne sent pas la fatigue, il brûle d'arriver à Senlis. Son cœur bat avec force, mais c'est l'amour filial qui le remplit seul en ce moment, et il ne rétrograderait plus pour voir Eugénie!... Doux sentiment de la nature, le plus pur, le plus vrai, le plus inaltérable!... ne devez-vous pas l'emporter sur tous les autres?

Malgré l'obscurité, on distingue enfin des maisons : c'est Senlis. Adolphe traverse une partie de la ville dont les habitants sont plongés dans le sommeil ; il arrive devant une petite maison de chétive apparence , il s'arrête ; il reprend haleine ; c'est là que repose son père.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. 1^{er}.	Qui promet quelque chose.	Pages 1
	II. La journée des fiançailles.	14
	III. Peines d'amour.	49
	IV. La voisine d'Adolphe.	64
	V. Le plus sage en eût fait autant.	93
	VI. Une première représentation.	106
	VII. Les amants. — L'ivrogne.	129
	VIII. Il ne faut jurer de rien.	147

FIN DE LA TABLE.

60395103



